

Joseph DANIGO

Églises et Chapelles
du Pays de Vannes

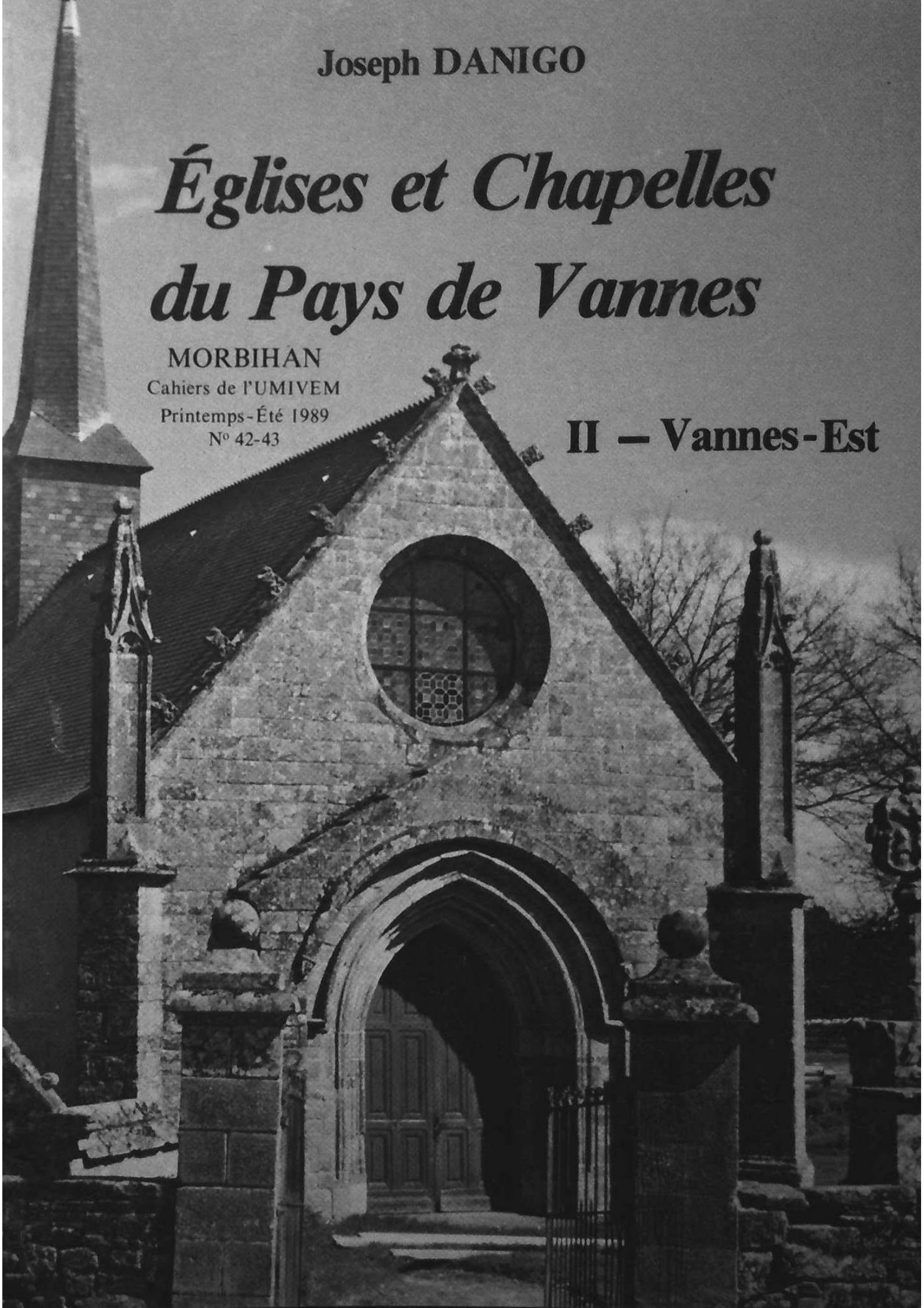
MORBIHAN

Cahiers de l'UMIVEM

Printemps-Été 1989

N° 42-43

II – Vannes-Est



L'Association pour la Sauvegarde
des Objets d'Art Religieux du Morbihan (A.S.O.A.R.)

L'Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan
(U.M.I.V.E.M.)

La Banque Populaire Bretagne-Atlantique.

Ont contribué à la publication de cet ouvrage

Qu'est-ce que l'UMIVEM?

L'UMIVEM (Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan), filiale de la Fédération Nationale de Sauvegarde des Sites et Ensembles Monumentaux (FNASSEM), créée par Henry de Segogne, a été fondée en mars 1969, sous la présidence du Préfet du Morbihan.

L'UMIVEM groupe les associations qui s'intéressent d'une façon ou d'une autre à la protection du patrimoine naturel, artistique, historique, du département.

Les animateurs de l'UMIVEM ne défendent pas le passé pour le passé mais souhaitent prouver que le sens du présent et respect du passé ne sont pas incompatibles. D'accord avec les autorités ministérielles préoccupées particulièrement de l'environnement, ils estiment que les hommes d'aujourd'hui ont besoin de beauté et ils désirent à la fois préserver et mettre en valeur ce qui répond à ce besoin.

Du même auteur:

Églises et chapelles du Pays de Baud, Umivem et Cahiers du Pays de Baud,
4^e trim., 1974.

Églises et chapelles du Canton de Cléguérec, Vannes, 1980.

Églises et chapelles du Pays de Lanvaux, Vannes, 1983.

Églises et chapelles du Doyenné de Port-Louis, 1984.

Églises et chapelles du Doyenné de Belz, 1986.

Églises et chapelles du Pays de Vannes I — Vannes-Ouest, 1988.

Ces ouvrages sont disponibles à l'UMIVEM, B.P. 3, 56600 Lanester.

U.M.I.V.E.M.

Bordlann — 56600 LANESTER
Tél. 97.76.16.22

Présidente: Marie-Claire BORDE

Vice-Présidents: Loïc de KERHOR et Jean-Claude PIERRE

Cotisation 89: Étudiant: 50 F - Membre actif: 80 F
Membre bienfaiteur: 150 F et plus

SAINT-AVÉ. — Chapelle de Notre-Dame du Loc (Cliché Le Corguillé).

ISSN 0998-402 X

*Églises et Chapelles
du Pays de Vannes*

Joseph DANIGO

Du même auteur :

- Sainte-Anne d'Auray, Lyon, 1949. Nouvelle édition, 1966.
Saint-Gildas d'Auray, Lyon, 1954.
Églises et chapelles du Pays de Baud, Lorient, 1974.
Kernascléden, Châteaulin, 1976.
Églises du Morbihan, Paris, Art et Tourisme, 1976.
Le Faouët et ses chapelles, Châteaulin, 1978. Nouvelle édition, 1982.
Églises et chapelles du Canton de Cléguérec, Vannes, 1980.
Églises et chapelles du Pays de Lanvaux, Vannes, 1983.
Églises et chapelles du Doyenné de Port-Louis, 1984.
Églises et chapelles du Doyenné de Belz, 1986.
Crach, son église et ses chapelles, 1987.
Églises et chapelles du Pays de Vannes. I - Vannes-Ouest, 1988.

*Églises et Chapelles
du Pays de Vannes*

Tome II : Vannes Est

Préface

Nos anciens ont marqué les convictions de leur époque par la construction de nombreux monuments religieux, églises, chapelles, calvaires, fontaines.

Ces bâtiments possèdent bien souvent une excellente qualité architecturale et s'inscrivent de façon judicieuse dans l'environnement.

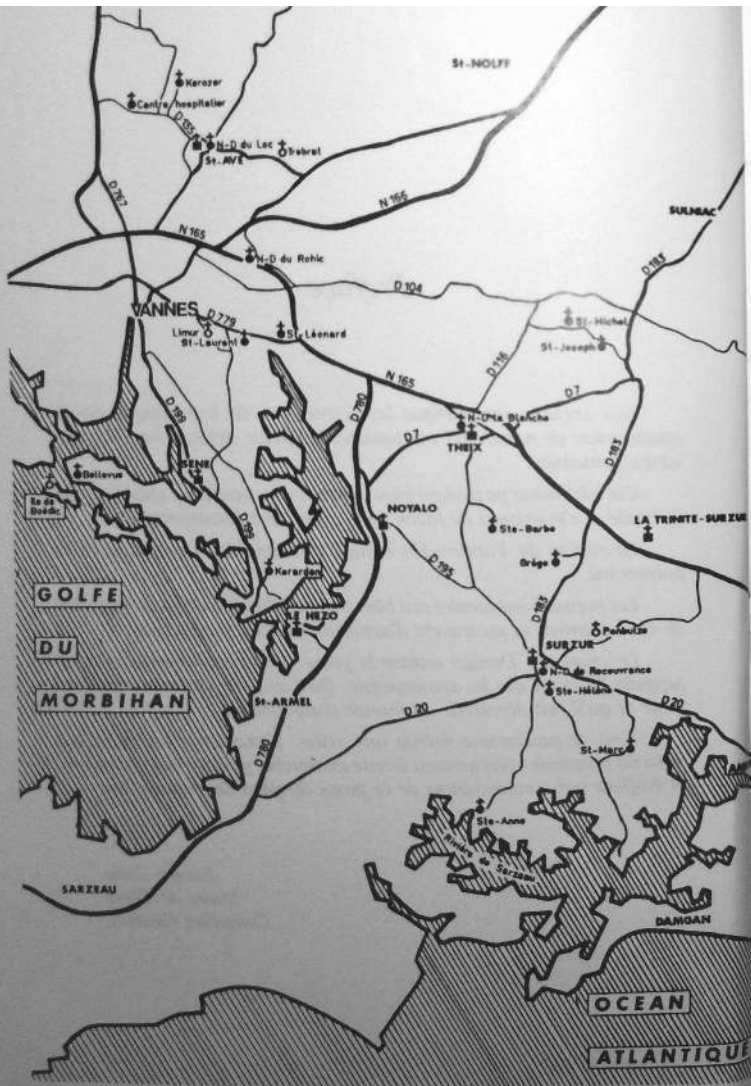
La région de Vannes-Est bénéficie d'une part importante de ce patrimoine.

Les populations locales ont bien compris l'intérêt de la conservation de ces bâtiments et au travers d'associations les ont restaurés.

Le chanoine Danigo retrace le passé de ces monuments et nous rappelle l'histoire qui les accompagne. Qu'il soit très vivement remercié pour ce qu'il fait découvrir au monde d'aujourd'hui.

Tout ce patrimoine mérite une visite. L'excellente brochure qui vous est proposée vous incitera à cette démarche, guidera vos itinéraires, et étoffera vos connaissances de ce passé du pays de Vannes-Est.

*Joseph Oillec
Maire de Theix
Conseiller Général.*



SAINT-AVÉ

Bien que très ancienne, la paroisse de Saint-Avé ne remonte pas aux origines de la christianisation de la Bretagne. Selon Luco, elle aurait été démembrée de la paroisse épiscopale de Vannes indivise jusque vers l'an 1000. Plus tard, elle perdit elle-même le secteur de Meucon.

Son nom a donné lieu à des supputations, certaines très fantaisistes comme le saint « Avé » de la Vierge Marie. On a avancé par ailleurs les noms d'Eve, Avoie, Avit, Davy, Ivy, Tiphey, Tovi. Les graphies les plus anciennes donnent la forme Senteve (1338 et 1387). Plus tard, on trouve Sainteve (1397), Saint-Eve et finalement Saint-Avé. La prononciation bretonne *Sentevi* nous ramène aux formes originelles. Comme il n'existe aucun culte d'un saint Avé, on est fondé à croire que le toponyme n'est pas composé du nom d'un saint.

Depuis longtemps, la paroisse est placée sous le patronage des saints Gervais et Protais, deux frères jumeaux qui auraient été martyrisés à Milan, au temps de Néron, et dont le culte s'est répandu à partir de la découverte de leurs corps par saint Ambroise, au IV^e siècle. Leur fête se célèbre le 18 juin. Au début du XVII^e siècle, on a voulu, semble-t-il, les remplacer par saint Barthélémy.

Paroisse importante située aux portes de Vannes, très tôt, elle a suscité des convoitises. Dès le XIII^e siècle, elle devait payer au chapitre une pension de 15 livres et, en 1333, elle lui fut annexée, ses revenus servant à payer le chanoine chargé d'enseigner le latin à de jeunes vannetais. Cette attribution donna lieu à maints conflits entre le recteur et le chapitre. Quand fut fondé, en 1579, le collège de Vannes, il recueillit la perception des dîmes de Saint-Avé, à charge d'acquitter une somme de 18 livres au chapitre et une autre de 70 livres au vicaire perpétuel chargé de la paroisse. Au XVIII^e siècle, le recteur abandonna ses revenus paroissiaux contre une pension de 500 livres.

Essentiellement rurale, la paroisse avait cette particularité de posséder deux bourgs : celui « d'en-haut », appelé bourg paroissial de Saint-Evé et celui « d'en bas » ou de « Locmaria-Saint-Evé » qui

avait une chapelle de la Vierge. Jusqu'à ces dernières années, bien que proches l'un de l'autre, ils demeuraient bien distincts. Désormais ils se trouvent englobés dans une unique agglomération.

Le territoire se subdivisait autrefois en sept frairies : le Bourg, Saint-Michel, Kerven, Coedigo-Kerlis, Tréalvé, Lesnevé, Lissauc. Seule, celle de Saint-Michel disposait d'une chapelle propre. Il y avait aussi un petit établissement monastique à Saint-Thébaud et des chapelles domestiques à Lesnevé, Rulliac, Lesvellec, Kerozer, Trebrat, Beaugard. Au XIX^e siècle, le Centre hospitalier de Lesvellec, dès sa construction, a bénéficié d'un lieu de culte qui lui est propre.

L'église Saint-Gervais et Saint-Protais

L'église actuelle, dans sa quasi-totalité, date du siècle dernier mais elle a succédé à des édifices anciens bâtis sur le même site. Les stèles hémisphériques rassemblées autour d'elle témoignent peut-être d'un lieu sacré antérieur au christianisme. Entourée d'un cimetière avec ossuaire et croix de pierre, elle réunissait les éléments d'un modeste enclos paroissial. Il est heureux qu'on ait tenu à en respecter au moins le cadre.



Vitrail de saint Gervais (1883)

Vitrail de saint Protais (clichés Le Corguillé)

L'église du XV^e siècle

Selon Le Gall de Kerlinou, qui ne donne pas ses sources, l'ancienne église aurait été construite entre 1426 et 1481. Le peu qui nous en reste remonte bien au XV^e siècle. Le cadastre de 1811 lui donne la forme d'une croix latine, avec une sacristie au sud-est et des constructions ajoutées au bas de la nef, sans doute une tour et un baptistère.

Elle avait à peu près les mêmes dimensions que l'actuelle, peut-être avec une moindre élévation, si l'on s'en rapporte aux toitures des croisillons. Les chapelles des ailes du transept relevaient, celle du nord de la seigneurie de Lesnevé, celles du sud de Beaugard et leurs titulaires y avaient leurs tombes prohibitives. L'une d'entre elles devait être dédiée à saint Yves.

Une clôture séparait la nef du reste de l'église et elle était dominée, comme à Notre-Dame du Loc, par un crucifix devant lequel le recteur Jean Allieux s'agenouilla, quand il prit possession de sa paroisse, le 12 novembre 1670. C'est lui, probablement, qui la supprima, lorsqu'en 1683, il refit le pavé de l'église. On signale, en effet, que les anciens autels qui s'y appuyaient furent transportés dans les chapelles latérales pour permettre de mieux voir le maître-autel. Son prédécesseur, Sébastien Thomazo avait baptisé deux cloches, le 9 octobre 1664.

À l'extérieur, l'ossuaire s'adossait au mur du midi et, un peu plus loin, vers l'est, s'avancait le porchet dont le fronton était en bois. C'est à la fin du XVIII^e siècle que fut construite la tour coiffée d'une flèche de charpente et d'ardoises. Voilà, à peu près, tout ce qu'on peut connaître de cet ancien édifice.

Il ne semble pas avoir souffert outre mesure de la Révolution car, même en l'absence du clergé, les fabriciens continuèrent d'en prendre soin et de recueillir les oblations qui lui étaient destinées. Cependant il dut y perdre ses cloches, tout comme son argenterie. À la reprise du culte, en 1801, les plus urgentes réparations furent réalisées sans avoir recours à l'administration et, sous l'Empire, il n'est fait aucun état des besoins de l'église, ce qui est plutôt exceptionnel.

L'église du XIX^e siècle

Tout au long du XIX^e siècle seront exécutés des travaux qui vont la transformer dans sa presque totalité.

L'œuvre de M. Panhéleux (1830-1862)

Dès sa nomination à la tête de la paroisse de Saint-Avé, le 4 mars 1830, le recteur Jean-Jacques Panhéleux s'attaque à la besogne. Il

obtient du Conseil de fabrique d'élever « un bâtiment de 12 pieds de longueur, tenant la largeur de l'église, au levant, avec deux portes, deux fenêtres et de plus une sacristie, au nord de l'autel ». Une lettre au Préfet, du 27 novembre 1831, permet de mieux cerner ses intentions. « L'église, écrit-il, est à rebâtir presque en entier, chose que le Conseil de fabrique a décidé jusqu'à deux fois et qui a été estimée par celui qui en a tiré le plan à 14 000 francs, sans compter les matériaux à fournir à pied d'œuvre, ce qui ferait le double près ».



Vue d'ensemble de l'église de Saint-Avé (cliché Arch. Dép. du Morbihan).

Sans plus attendre, il avait lancé les travaux. Le « bâtiment de douze pieds de longueur » n'était autre que le chœur de l'église qui fut reconstruit en 1830-1831 et meublé d'un autel neuf, de stalles et d'une chaire. L'ancien autel fut transféré dans la chapelle de Lesnévé, la cuve baptismale dans l'aile sud. Pour leur faire place et y introduire un confessionnal, on démolit deux autels vétustes, à n'en pas douter ceux-là qui, primitivement se trouvaient dans la nef. Par la même occasion, le porchet reçut un fronton de maçonnerie.

En 1832, la nouvelle sacristie fut construite, non pas au nord comme cela avait été prévu, mais à l'est contre le chevet du chœur. On allongea la chapelle de Lesnévé de quelque six pieds et le pavé fut refait dans les ailes. Une chapelle baptismale vint faire pendant au porchet



La cuve de l'ancienne chaire.

du côté du nord et l'on dégagea du même côté la terre sur une hauteur de deux pieds et demi. L'entrée du cimetière avec ses deux piliers du XVIII^e siècle fut transférée du midi à l'ouest, face au portail.

Dès 1834, avec l'approbation du Conseil de fabrique et du Conseil municipal, le recteur entreprend la réédification de la nef. Les travaux sont menés si rondement que, le 24 août, on procède à la bénédiction de l'église renouvelée.

Le retable du maître-autel ne retrouvera sa place qu'en 1836. Une nouvelle balustrade sera placée, en 1838, et le chœur repeint en 1839. Avec la reconstruction de la nef disparut l'ossuaire en appentis. Il fut reconstruit dans le cimetière, en 1840, sous forme d'une chapelle indépendante. C'est encore M. Panhéloux qui s'adressa, en 1858, à un menuisier de Meucon, Vincent Boché, pour établir une tribune au fond de l'église et compléter le mobilier de la sacristie. Il avait en outre acheté une croix de procession et un soleil (ostensoir), suspendu dans la tour deux cloches, l'une en 1830 et l'autre en 1845. Par l'entremise de M. Vigier, propriétaire de Beaugard et député du Morbihan, il obtint du Gouvernement un beau tableau de la Visitation qui vint s'ajouter à la Crucifixion offerte par la famille de Camas et qui provenait de l'ancien couvent de la Visitation à Vannes.

Tout au long de son rectorat, M. Panhéloux n'aura cessé d'entreprendre, de bâtir, d'embellir et l'on peut se demander d'où il tirait ses ressources pour faire face à ces dépenses. Sans être négligeable, l'apport du Conseil de fabrique était limité. La commune vota 4500 francs pour les travaux de l'église. En la personne de M. Vigier, le recteur bénéficiait d'un bon avocat auprès du Gouvernement : il obtint ainsi un premier secours de 500 francs, en 1832, et un second de 1500 francs en 1834. Tout le reste, d'une manière ou de l'autre, est venu des paroissiens. Ils donnaient bénévolement leurs attelages et leur travail pour les démolitions, les fouilles, les charrois, fournissaient des matériaux et apportaient leurs dons. Œuvre du recteur Panhéloux, l'église de Saint-Avé est aussi celle de toute une paroisse.



La niche supérieure du retable (cl. Arch. Dép. du Morbihan).

Les aménagements ultérieurs

Le successeur immédiat de M. Panhéleux, M. Baron (1860-1872), se préoccupa d'abord de décorer l'église et fit appel, en 1866, à un peintre vannetais, M. Pobéguin, fils. Celui-ci simula sur le lambris un appareil régulier qui reposait de chaque côté sur un soubassement de faux marbre. Il le divisa en travées par des vases de fleurs et des cordons de feuillage. C'est lui sans doute aussi qui encadra le retable du maître-autel de trophées religieux et peignit l'ex-voto offert par Alban Cario de Lissauc.

Sans être un véritable artiste, M. Pobéguin pouvait s'acquitter honnêtement de travaux de peinture mais il sortit de sa compétence quand il accepta, en 1869, de dessiner une flèche de pierre pour la tour. La réalisation fut confiée à un entrepreneur de Saint-Nolff qui ne sut même pas se conformer au plan prévu. Aussi les résultats furent-ils décevants et le nouveau recteur le contraignit à recommencer son ouvrage. Malgré cela, la flèche de Saint-Avé présente toujours des faiblesses.

Le dallage de l'église fut refait en 1873, les fenêtres gothiques, rétablies, en 1879. Pour donner plus de lumière aux chapelles latérales, on décida, en 1904, de percer les pignons de nouvelles fenêtres mais il

fallut reconstruire de fond en comble celui du sud et celui du nord, à partir de la base de la fenêtre.

M. Loiseau, qui avait vu le sculpteur lorientais Le Brun travailler à la chapelle de Locmiquélic, le fit venir, en 1879, pour orner de boiseries les autels du transept et décorer de festons gothiques les arcs de communication. Le même artiste tailla les statues de sainte Anne et de saint Joachim, de saint Joseph et de saint Jean l'Évangéliste ainsi que les deux anges adorateurs du maître-autel. Plus tard, sur les dessins de l'abbé Douillard, il sculpta une fort belle chaire. Divers dons complétèrent le mobilier. En 1897, trois cloches de la fonderie Havard vinrent renouveler la sonnerie. Elles furent parrainées : la grosse, Delphine-Renée, par la baronne de l'Épée et son fils, la seconde, Jeanne-Françoise, par Jean et Marie-Françoise Guyot d'Asnières de Salins, la troisième, Gervaise et Protaise par les paroissiens de Saint-Avé.

Mise à part la pose des vitraux de la nef, en 1939, les travaux de l'église ne seront plus que d'entretien jusqu'à la restauration de 1975 qui allait lui donner un visage nouveau.

L'église actuelle

Le mauvais état de la voûte imposait sa réfection totale. D'autre part le besoin se faisait sentir d'adapter l'église aux nouvelles normes liturgiques. Ce fut l'occasion d'une importante transformation.

Son architecture

Son architecture ne fut modifiée en rien et l'on se borna à supprimer les enduits extérieurs pour laisser apparaître les moellons de granit jointoyés.

L'église de Saint-Avé se présente, en forme de croix latine, avec un transept de niveau nettement inférieur, une sacristie polygonale à l'est, une tour-porche dans la façade occidentale et sur la nef deux avancées : au sud, le porchet ; au nord, la chapelle baptismale devenue le local du chauffage.

De l'ancienne église subsistent, dans les ailes du transept, quelques pans de murs, des éléments de charpente et surtout trois fenêtres gothiques qui, bien que mutilées, en sont le plus bel ornement. Toutes trois s'ouvrent en arc brisé avec des ébrasements rectilignes. Celles de l'est ont conservé leur réseau de pierre : meneau central qui les divise en deux lancettes trilobées, remplage consistant, au midi, en un unique quatrefeuille mais fait, au nord, d'un savant assemblage de trilobes à l'intérieur d'arcs entrecroisés, toutes formes qui dénotent le XV^e siècle.

La troisième, à l'ouest a perdu davantage ses caractères originels. Dans la nef, la porte en anse de panier, qui débouchait sur l'ancien baptistère, s'orne de vigoureuses moulures et appartient aussi à l'ancien édifice.

Toutes les autres baies sont modernes : fenêtres en plein-cintre, portes rectangulaires ou à linteau segmentaire.

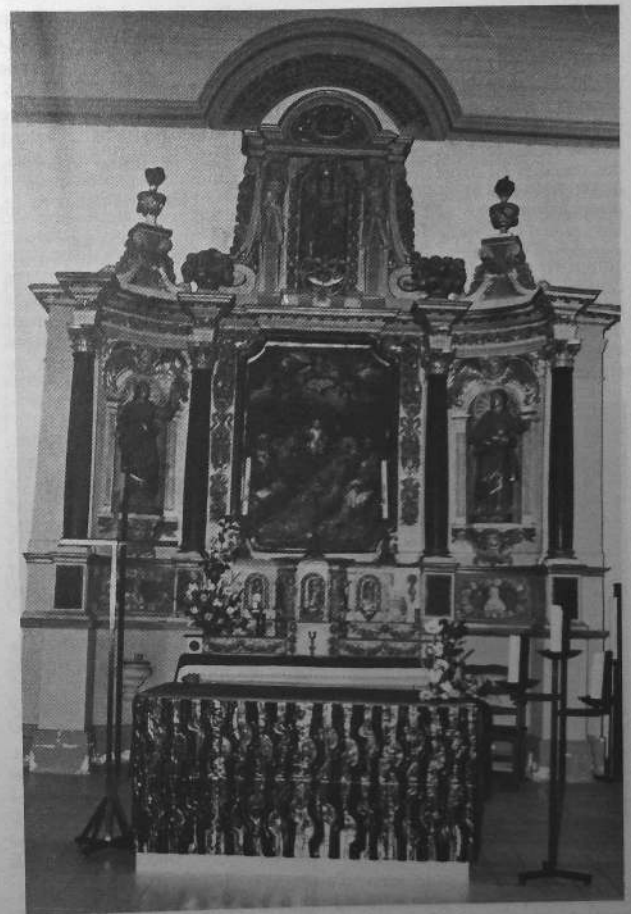
Construite dans œuvre, la tour constitue un morceau d'architecture distinct. En façade, elle s'affirme par deux larges pilastres qui soutiennent un fronton curviligne très aplati. Dans l'espace ainsi délimité s'ouvrent deux baies : le portail en plein cintre inscrit lui-même dans un rectangle sobrement mouluré et, au-dessus d'un corniche, une large fenêtre en arc segmentaire. A l'étage supérieur, une balustrade cantonnée de pinacles pyramidaux couronne la chambre des cloches percée de baies en cintre et reliée aux murs de la nef par des rampants concaves. Assise sur un tambour octogonal, la flèche s'élève en pyramide aiguë. Cependant la tour, au-dessus de la toiture de l'église, paraît un peu courtaude.

Le mobilier et le décor intérieur

L'intérieur a été récemment rénové, non sans quelque excès. On a démolé la voûte peinte par Pobéguin, supprimé les autels latéraux et les boiseries de Le Brun, évacué les statues et les tableaux, réaménagé le chœur. Le nouveau lambris est peint en gris clair et les murs éclatent de blancheur.

Entièrement dégagée, la nef oriente le regard vers le retable adossé au mur de chevet. Il paraît un peu étriqué depuis qu'il a perdu le décor peint qui l'encadrait mais il a gagné en unité et en richesse avec le retour de son ancien autel de type cependant très commun, n'était son contretable. Le tombeau galbé s'orne en son milieu d'un triangle divin dans une nuée céleste et d'angelots à ses extrémités supérieures. Il porte un tabernacle à deux étages, celui du bas faisant corps avec le double gradin sculpté de gracieuses guirlandes. Le tabernacle proprement dit se dégage en trois pans des panneaux latéraux bordés d'ailerons. Des anges cariatides encadrent la porte et soutiennent une corniche. Sur les trois faces et, dans les ailes, se creusent de petites niches entourées d'un cordon de feuillage où il a fallu remplacer les statuette dérobées par des vandales.

Le retable se déploie en trois compartiments délimités par quatre colonnes de marbre noir légèrement galbées. Au centre, dans un cadre aux angles échancrés, on peut lire désormais le tableau de la Sainte Famille. Il réunit, autour de l'Enfant Jésus, sur le plan horizontal, la Vierge et saint Joseph, sainte Anne et saint Joachim, verticalement la



SAINT-AVÉ. — Le nouvel autel et l'ancien retable (cliché Le Corguillé).

colombe du Saint-Esprit et, au sommet, le Père Eternel. C'est tout le résumé de la foi chrétienne.

En léger retour, les ailes incurvées contiennent les niches des saints titulaires de l'église, Gervais et Protais, tous deux majestueusement drapés. Des angelots aux ailes déployées ornent le socle et le sommet. Plus bas, à l'intérieur d'une couronne de fleurs se détachent en bas-reliefs les bustes du Christ et de la Vierge. Un entablement avec des ressauts au droit des colonnes assure l'unité de la composition et deux chutes de fleurs, nouées de rubans, complètent le décor de ce premier étage.

Le second est beaucoup plus réduit. Au-dessus des ailes, il ne comporte qu'une corbeille et une urne enflammée. Cependant le corps central prend plus d'ampleur avec sa niche cernée d'un cordon de feuillage et flanquée de deux anges engainés, avec aussi ses ailerons doublés d'une chute de fleurs. Dans le tympan du fronton curviligne s'inscrit un cartouche ovale gravé des monogrammes conjoints du Christ et de Marie. La niche abrite une belle Vierge à l'Enfant.



La fontaine baptismale (cl. Le Corguillé).

Juste dans ses proportions, discret dans ses couleurs, sans surcharge excessive, le retable de Saint-Avé porte la marque d'une certaine élégance. Sans doute date-t-il de cette fin du XVII^e siècle où le recteur Allioux dégageait la nef pour permettre de mieux apercevoir l'autel.

Le nouvel aménagement du chœur a été prévu pour le mettre en valeur. La plate-forme, couverte de carreaux blancs avance vers la nef en emmarchement curviligne. L'autel rectangulaire, est revêtu sur tout son pourtour de plaques de lave émaillée, aux reliefs sinueux, vigoureusement accusés et qui brillent d'éclats mordorés.

On a conservé, pour servir d'ambon, la cuve de l'ancienne chaire. Elle présente quatre panneaux où figurent, sculptés en plein bois, les symboles des quatre Évangélistes. De même un élément de boisserie

donne une certaine solennité au pupitre du célébrant et de simples bancs s'alignent aux bas des murs. Tous ces meubles de couleur sombre font contraste avec les tons clairs du dallage et du retable.

L'ancien baptistère de granit qui avait été relégué dans la cour du presbytère, a retrouvé une place dans l'église. La vasque polygonale très évasée s'ornait de gracieuses moulures et son support était tout sculpté de volutes et d'arabesques d'inspiration Renaissance.

Au fond de la nef s'adosse une tribune de bois et une inscription bretonne nous renseigne sur ses origines : « E 1858, é gré en dud gentil Panhèleux, person Sent-Evé hag A. Carieu, mér, V. Boché à Veucon e ras el letrín men. Blevennec trésorier — En 1858, du temps de Messieurs Panhèleux, recteur de Saint-Avé, et d'A. Cario, le maire, V. Boché de Meucon fit cette tribune. Blevennec, trésorier ». Elle n'est pas sans mérite, dressée sur quatre colonnes et ornée d'une frise de triglyphes.

Elle a cependant l'inconvénient de masquer le porche intérieur dont l'architecture est puissamment structurée. Il s'ouvre sur la nef en trois arcades cintrées et par deux autres sur les diverticules latéraux où l'on a logé d'un côté l'ancien baptistère, de l'autre un confessionnal.

Dans la blancheur de l'église, les vitraux introduisent quelques touches colorées. Ils appartiennent à plusieurs époques et à plusieurs ateliers et en portent la marque. Dans le chœur se font face, les deux saints patrons Gervais et Protais. Datés de 1883, ils sont l'œuvre des verriers nantais Ramette et Uzureau. Déjà, en 1879, le vannetais Laumonier avait garni les deux fenêtres gothiques qui venaient d'être rétablies. Dans celle du sud, il a placé, au centre du réseau, une tête de Christ, seul fragment sauvegardé des verrières anciennes.

Aux pignons du nord et du sud se font face les deux scènes de la Nativité et de la Crucifixion de Jésus : elles proviennent de l'atelier Koch de Beauvais et ont été posées en 1904. Toujours dans les chapelles latérales, les fenêtres occidentales contiennent d'un côté l'Adoration des Mages et de l'autre la Comparution de Jésus devant Pilate.

C'est Razin de Nantes qui a réalisé la jonction entre ces deux scènes en déroulant dans la nef d'autres épisodes de la vie de Jésus : la Fuite en Egypte, la Sainte Famille de Nazareth, Jésus devant les docteurs, la Pêche miraculeuse, Jésus au milieu des enfants et la sainte Cène. Ainsi se trouve constitué un cycle continu des grands moments de la vie du Christ.

Autour de l'église

Naguère, le cimetière entourait l'église. Pendant longtemps s'était imposé l'usage d'enterrer les morts à l'intérieur de l'église. Pour des raisons d'hygiène, le Parlement de Bretagne interdit, en 1719, cette pratique mais il eut quelque à peine à se faire obéir. Le cimetière fut aménagé dès le mois de septembre et reçut ses premières sépultures. Bien des familles imposèrent de continuer d'enterrer leurs défunts, comme par le passé, sous le pavement de la nef et ce n'est qu'en 1743 que triompha définitivement la discipline nouvelle.

A l'origine on pénétrait dans le cimetière du côté du midi et son entrée était bordée de deux piliers. Au XIX^e siècle, on la déplaça, à l'ouest, face au portail où les deux piliers se sont maintenus et l'un d'eux porte la date de 1736.



Croix de l'ancien cimetière (XV^e s.) (cl. Rouaud).

Depuis que le cimetière a été transféré, la place qu'il occupait a été convertie en pelouse plantée et fleurie, tout en conservant les ifs centenaires, ce qui fait à l'église un cadre avenant et la tient un peu à l'écart de la circulation. L'ossuaire, construit par M. Panhéleux en 1840, a disparu. Il portait, Dieu sait pourquoi, l'inscription anglaise « *Common grave* » : tombe commune.

Face au porche sud de l'église se dresse une croix de granit particulièrement intéressante. Elle gisait, démantelée, dans un coin du cimetière quand, en 1903, le recteur Guyomar eut la bonne idée de la restaurer. Son soubassement rectangulaire, en appareil irrégulier, porte une table monolithique grossièrement moulurée sur trois côtés. Elle-même se compose d'un socle, d'un fût assez court et d'un panneau amorti en bâtière, tous éléments sculptés.

Le socle carré, très épais, présente à chacun de ses angles des têtes en haut relief : trois personnes et un animal. Un de ces personnages, imberbe, peut être une femme ; le deuxième porte une moustache et une barbe opulente ; le dernier également barbu tire irrévérieusement la langue. L'animal, un chien, tient un os en travers de sa gueule. Il y a semble-t-il un parti-pris de dérision dans ces figurations et sans doute le rappel de la mort. Un des côtés demeure lisse, ce qui laisse croire que la croix se trouvait adossée à un mur. Les trois autres s'animent de personnages : au midi, saint Michel terrasse un dragon avec la croix dont il est armé ; du côté de l'ouest, sainte Marguerite émerge, toute droite d'un autre dragon à la queue nouée ; au nord, un saint moine se tient la main droite posée sur la poitrine et le bras gauche plié vers en haut.

Le fût, haut d'environ un mètre, est formé de deux parties. Au bas, figurent quatre saints abrités sous des dais triangulaires : saint Jacques, reconnaissable à son chapeau à larges bords et à son bâton de pèlerin, sainte Catherine avec sa roue, deux autres difficiles à identifier, l'un porteur peut-être d'une palme et l'autre bénissant. La partie supérieure réunit l'extrémité du fût circulaire sur lequel se détachent quatre branches de chêne et le chapiteau orné d'un anneau à la base, d'une couronne de longues feuilles aux bords sinueux et d'une frise de dent de scies. Cet élément pourrait bien avoir été rapporté lors de la restauration.

Le panneau est sculpté en réserve sur ses deux faces et dans l'épaisseur des côtés. Vers l'est, le Christ en croix penche la tête à droite et étend les bras, le pouce rentré à l'intérieur de la main. Le linge dont il est ceint retombe de chaque côté en plis ondulés. Ses pieds sont cloués, le droit sur le gauche. A sa droite, la Vierge debout, lève les yeux vers son Fils, de l'autre côté, saint Jean, dans une attitude d'extrême affliction se soutient la tête de la main droite. Au revers se voit une gracieuse Vierge à l'Enfant. Debout, la couronne posée sur son voile, le manteau largement drapé, elle porte son Enfant sur son bras gauche et lui présente une pomme. De part et d'autre, deux anges balancent très haut leur encensoir. Sur les faces latérales, saint Jean-Baptiste appuie sur sa poitrine le disque figuré de l'Agneau et saint Pierre arbore une clef et le livre de ses Epîtres.

Cette croix historiée appartient à la famille des croix-panneaux typiques du Vannetais et doit dater du XV^e siècle. Elle serait ainsi contemporaine de l'ancienne église.

De chaque côté du portail occidental se voient encore les deux soubassements en forme d'autel construits, en 1846, pour porter la

croix de mission et une statue de la Vierge. La croix de mission, en bois, a duré jusque vers 1960. La statue en pierre blanche, œuvre du sculpteur local Pobéguin, n'a disparu qu'avec la dernière restauration.

Dans l'enclos du cimetière, on a découvert, en 1934, une croix monolithique, haute d'un peu plus d'un mètre et aux extrémités pattées. Le recteur la fit planter dans une grosse stèle hémisphérique, au voisinage de la sacristie. Une autre croix, qui se dressait au nord, au bord de la route, a été dérobée.

Sur la petite place, au sud du cimetière, il y avait encore une croix de bois qui avait été renversée par un ouragan, en, 1911. A l'occasion de la mission de 1920, le recteur souhaitait la remplacer par une croix de pierre. Commandée à l'atelier Hernot de Lannion, elle ne put être bénite qu'en 1923. Elle porte l'inscription : « *Jésus, hou péet truhé doh er ré maru er brezel: 1914-1918* » (Jésus, ayez pitié des victimes de la guerre). Son soubassement, plus ancien, a la forme d'un autel quadrangulaire cantonné de balustres engagés. Sous la table, une inscription latine fournit le nom du donateur : Joseph Lorho et la date de 1786. Cette année-là, il y eut une grande mortalité à Saint-Avé et parmi les défunts figure le nom de Joseph Lorho, de Coedigo-Kerporh, mort à l'âge de 21 ans.

Le monument officiel dédié aux victimes de la guerre était placé primitivement dans l'angle nord-ouest du cimetière. Il a été mieux mis en valeur au sud de l'église. C'est une stèle de granit, en forme d'obélisque, ceinturée d'une corniche et sommée d'une croix.

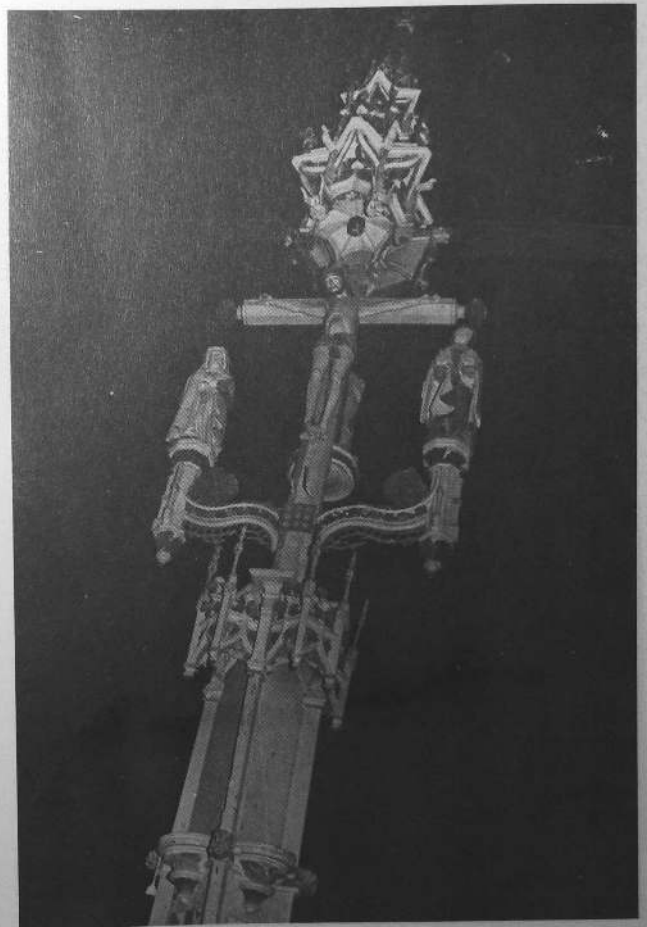
Ainsi le centre de l'ancien bourg, qui depuis quelques années, n'a cessé de s'embellir, réunit les plus précieux souvenirs de l'histoire de Saint-Avé.

Chapelle Notre-Dame du Loc

Le « bourg d'en-bas » de Saint-Avé s'enorgueillit d'une belle chapelle du XV^e siècle. Elle a succédé sans doute à une plus ancienne, dénommée Locmaria-Saint-Eve.

Son histoire

La chapelle actuelle est exactement datée par les inscriptions de ses sablières. Dans le chœur, on lit, en effet : « MESTR^e O. DE PEILLAC CHANOYNE DE GUERANDE ET RECT^r DE S' EVE FIST F. (aire) CESTE OVRE (œuvre) L AN MIL CCCC LX XV (1475) » et dans la nef : « OU LOYAL TEMPS DE MAISTRE OLIVIER DE PEILLAC CHAN^r DE GUERANDE ET MAISTRE

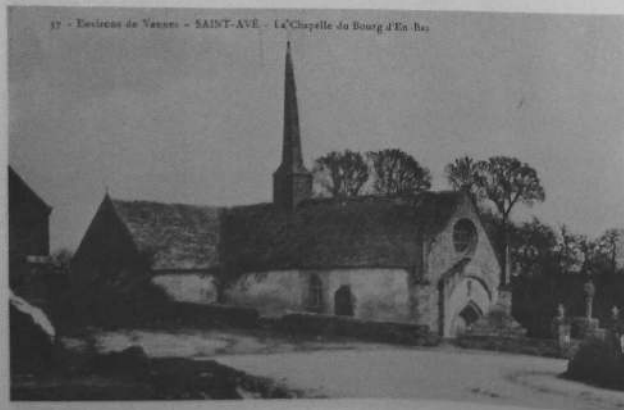


Chapelle N.D. du Loc: l'arbre de la croix (1500) (Cl. Arch. Dép. du Morbihan)

ANDRE DE COETLAGAT RECTO DE SAIT AVE FIT ACHEVER CESTE CHAP^e (chapelle) EN LA (l'an) MIL IIII^e IIII^{es} ET XIII (1494). Olivier de Peillac était recteur de Saint-Avé de 1475 à 1488 et André de Coetlagat, d'une famille alliée, lui succéda de 1488 à 1504. La chapelle de Locmaria, leur œuvre commune, a été construite dans le dernier quart du XV^e siècle.

Sans doute ne furent-ils pas les seuls à y contribuer car, à côté de leurs armes maintes fois répétées : « *d'argent à trois merlettes de gueules, au franc canton de même* » pour Peillac et « *d'argent à la bande de gueules chargée de trois alérions d'or* », qui est Cantizac pour André de Coetlagat, se voient d'autres qui appartiennent aux seigneurs suzerains : les hermines de Bretagne, les besants des Malestroit ou à leurs vassaux : les Benoist de Lesnévé, les Lestrelin de Lesvellec... mais certaines n'ont été introduites qu'au début de ce siècle.

Le peuple a apporté lui-même sa contribution, souvent la plus importante. Fréquentée par les paroissiens de Saint-Avé, la chapelle devenait aussi, les lundi et mardi de Pâques, un lieu de pèlerinage pour les paroissiens voisins de Meucon, de Monterblanc, de Saint-Nolff et de Tréfléan. Grâce aux oblations, les fabriques étaient en mesure de

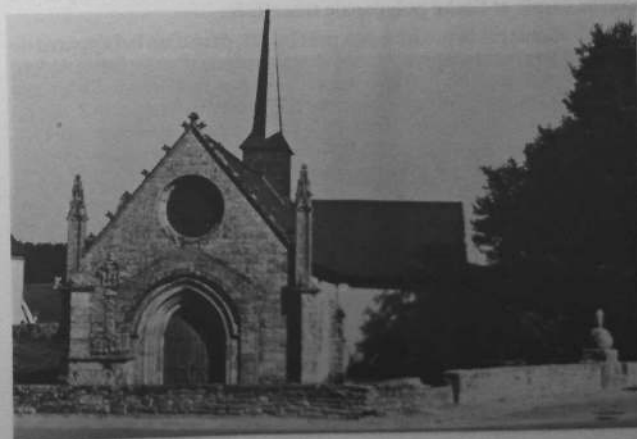


Chapelle N.D. du Loc (avant restauration)

faire face aux dépenses courantes et même aux grosses réparations, comme la réfection, en 1689, de la toiture et du lambris de la voûte. En 1781, N.-D. du Loc reçut une nouvelle cloche pesant 111 livres. Les parrain et marraine furent Louis-Jean-Baptiste de Keremoisan, seigneur de Keroset et Julienne-Marie de Kerguelen.

Au XIX^e siècle, interviennent des modifications plus importantes. En 1832, le recteur Panhéleux remplaça l'ancien autel de pierre par un autel de bois avancé au milieu du chœur. Du temps du recteur Loiseau (1872-1890), la charpente fut refaite et l'on perça deux fenêtres pour éclairer la nef.

Mais c'est en 1913 que fut entreprise par le recteur Guyomar une complète restauration devenue nécessaire en raison du déversement de la longère méridionale qui entraînait un fléchissement de la toiture. Les deux pignons du transept furent reconstruits en appareil semi-régulier et, à la place des anciennes fenêtres, petites et irrégulières s'ouvrirent de grandes baies d'inspiration flamboyante. De même, les fenêtres du XIX^e siècle sur la nef furent bouchées et deux autres percées dans le mur du midi entre lesquelles prit place un contrefort.



Chapelle Notre-Dame du Loc (1475-1494). Etat actuel.

On démonta pierre à pierre la façade occidentale dont les fondations furent consolidées par une semelle de béton et la porte surélevée de 80 centimètres de sorte que disparurent la niche et une portion de maçonnerie à l'intérieur de l'avant-corps qui l'encadre.

Les transformations intérieures ne furent pas moins importantes : on débarrassa les murs des badigeons qui les recouvraient ; on nivela le dallage ; un nouvel autel et une table de communion en tuffeau meublèrent le chœur ; les anciens retables et la statue de la Vierge furent mis en valeur. La physionomie de la chapelle se trouvait bien changée, quand elle fut solennellement bénite le 21 septembre 1913.

En 1948, une violente tornade ravagea le bourg-d'en-bas et emporta le clocheton de la chapelle qui ne sera rétabli qu'en 1962 avec une toiture toute neuve.

Son architecture

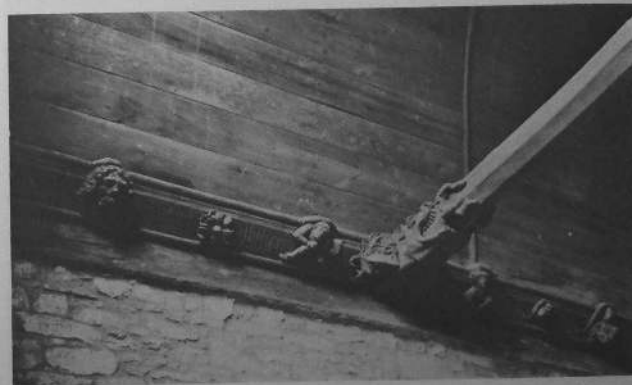
En dépit de ces restaurations, parfois intempestives, la chapelle Notre-Dame du Loc conserve bien des caractères du XV^e siècle. Construite en forme de croix latine, elle porte au sommet de sa toiture d'ardoise et, en avant de l'intertransept, un clocheton de charpente à souche carrée et flèche polygonale très effilée.

Le chœur est demeuré à peu près intact, paré d'un bel appareil de granit. Son chevet plat est épaulé de contreforts d'angle lestés de leur pinacle et le triangle du pignon présente des rampants lisses. La grande fenêtre, ébrasée en cavet à l'intérieur comme à l'extérieur, se divise en trois formes trilobées surmontées d'un remplage flamboyant. Plus petite, la fenêtre du midi ne comporte que deux formes et son ébrasement est rectiligne. Au mur du nord s'appuie la sacristie.

Il n'y a guère lieu de tenir compte du transept sérieusement remanié, bien qu'il garde des bancs muraux intérieurs, témoins du XV^e siècle, et encore moins des longères de la nef que raidissent deux contreforts.

Malgré le désir de la reconstruire à l'identique, la façade occidentale a souffert de sa restauration. Le portail en tiers-point à multiples voussures a été surélevé et les colonnettes des piedroits ont perdu leur chapiteau mais le larmier aux extrémités redressées enveloppe toujours sa courbure. L'avant-corps à bâtière qui le contient paraît plus trapu qu'à l'origine. Restent le grand oculus du pignon, les contreforts d'angle avec leurs hauts pinacles fleuris, les rampants garnis de crochets qui gardent à la chapelle son aspect médiéval.

A l'intérieur, le sol est dallé et, si le lambris de la voûte en cintre brisé et certains des entrails montrent des reprises, la plupart des éléments de la charpente sont anciens. Les deux entrails voisins de l'entrée comportent non seulement les habituelles gueules de crocodiles mais des personnages et des animaux aux prises avec elles. Le long des sablières alternent, avec les mots qui composent les inscriptions, des figurations variées ; blasons, masques, personnages dans des postures excentriques, musiciens jouant de leur instrument, sirènes tenant un miroir et un peigne, plusieurs scènes animées, un personnage menacé par un centaure, un moine réveillé par une colombe, un homme coiffé d'un turban qui commande à son chien tenant un os dans sa gueule : « Apporte ». Certaines des figurations, jugées indécentes ont été mutilées au siècle dernier. On se perd en conjectures sur la signification à leur donner. Il semble bien que le sculpteur ne faisait que puiser dans un répertoire devenu traditionnel. En tout cas, ces boiseries, par la finesse de leur exécution comptent parmi les meilleurs du Morbihan.



Chapelle de Notre-Dame du Loc. La charpente sculptée.

Son riche mobilier

Dès l'entrée de la chapelle, du côté droit, se dresse, sur un support sobrement orné, un bénitier de granit octogonal, marqué des armes de Peillac et de Cantizac.

A l'autre bout de la nef, un crucifix de bois monte jusqu'au sommet de la voûte. Il dominait la barrière maintenant disparue du chancel. Le pied, polygonal, discrètement orné contient un tronc. Le fût s'entoure de niches malheureusement vides de leurs statuettes, mais qui conservent leur socle et surtout leur dais gothique délicatement ciselé. Plus haut se détachent deux branches garnies de crosses végétales et sous-tendues d'une fine guipure. A leur extrémité deux consoles portent les statues de la Vierge et de saint Jean. Le Christ est cloué à la croix, jambes droites, le pied droit sur celui de gauche, les bras étendus presque à l'horizontale: sa tête couronnée d'épines penche un peu à droite. Au-dessus du titulus, s'épanouit en étoile un dais pyramidal, et il s'élève triomphalement en trois étages hérissés de pinacles et de crosses végétales, ajourés sur toutes leurs faces d'arcades et d'accolades flamboyantes. La finesse de cette dentelle de bois lui a valu, dans le pays le surnom breton d'« *er spernen* », l'aubépine.

Au dos de la croix, face au chœur, un évêque se tient debout et sur la traverse se lit l'inscription: MESTRE ANDRE DE COETLAGAT RECTEUR DE SAINT AVE FIT FAIRE CESTE EUPVRE (œuvre) LAN MILD (1500).

Les ailes du transept contiennent quatre autels de pierre, tous adossés à l'est et placés symétriquement.

Les deux principaux sont constitués d'un massif rectangulaire en maçonnerie assez grossière et d'une table monolithique de granit moulurée d'une bande et d'un cavet. Un retable de granit, comme il n'en existe plus que de rares exemplaires, surmonte chacun d'eux.

Celui du nord est mutilé dans sa partie gauche où figurait la scène de l'Adoration des Mages mais, à droite, l'Annonciation demeure intacte. L'ange déployant une banderole avec, en caractères gothiques, l'inscription: AVE MARIA, s'agenouille devant la Vierge qui se tient debout, la main droite sur la poitrine, un livre à fermoir dans la main gauche.

Au sud, s'alignent, côte à côte, une Crucifixion avec la Vierge et saint Jean, le Couronnement de la Vierge, sainte Catherine en reine tenant la roue et l'épée de son martyr, sainte Madeleine avec un vase de parfum et sainte Marguerite « issant » du corps d'un dragon à visage humain, plutôt débonnaire.

Tous ces sujets sont traités en réserve entre deux bordures sail-

lantes, avec une réelle habileté en dépit de la rudesse du matériau, et ce sont de bons spécimens de la sculpture vannetaise du XV^e siècle.

De part et d'autre de l'entrée du chœur, les deux autres autels sont plus petits et plus élégants. Un cadre mouluré où circulent des rameaux de vigne entoure le panneau, en forme de retable jadis peint des scènes de l'Annonciation et de la Nativité. On trouve des œuvres similaires à Notre-Dame-de-Quelven et à l'église de Noyal-Pontivy où le décor peint s'est conservé avec la date de 1574.

Les autels s'accompagnent d'une statuaire abondante et variée. Dans le bras nord, on voit une belle sainte Marguerite debout sur son dragon et un saint Vincent Ferrier rebaptisé en saint François. Ces deux statues sont de bois mais celle de sainte Madeleine est en pierre, tout comme la sainte Luce qui lui fait pendant, frappée du blason d'Olivier de Peillac.

L'autel du midi était autrefois dédié à la très sainte Trinité et il est encore dominé par une statue du Père éternel en vieillard vénérable, coiffé de la tiare. A sa gauche se tient saint Colomban, autrefois invoqué contre la folie et c'est ce qui expliquait la présence dans le mur d'anneaux auxquels on attachait les malheureux patients.



Retable de granit (XV^e s.) (cf. L. Rouaud).



Panneau de retable d'albâtre (cl. Arch. Dép. du Morbihan).

Toutes ces statues se dressent sur des socles en culs-de-lampe, du XV^e siècle, sculptés de feuillages, d'angelots, de blasons. D'autres sont moins judicieusement disposées : une statue dorée de la Vierge à l'Enfant, deux anges porte-cierges, un Christ sauveur du monde, le buste-reliquaire de saint Cornély. Récemment, on y a ajouté les images de sainte Anne et de saint Joachim, venues de l'église paroissiale et taillées à la fin du siècle dernier, par le fécond sculpteur lorientais Le Brun.

Dans le chœur, la fenêtre du chevet a perdu ses anciens vitraux constellés d'armoiries et il n'en reste plus que des fragments rassemblés dans les flammes du remplage. L'autel de pierre blanche est moderne comme la table de communion mais il s'accompagne

de la crédence et du sacraire d'origine. Bien que mutilée par l'application d'un lambris, la crédence présente à l'intérieur de son cintre brisé un beau trilobe et se pare des habituels ornements flamboyants : pilastres latéraux à haut pinacle, accolade fleurie, fleuron épanoui. De l'autre côté, le sacraire paraît plus tardif, avec son fronton triangulaire où s'inscrit en relief le visage du Sauveur.

Au nouvel autel, on a heureusement incorporé les éléments d'un ancien retable d'albâtre placé primitivement sur l'autel du midi. Il se composait de sept bas-reliefs ne contenant pas moins de 47 personnages. Malheureusement, il faut déplorer le vol, en 1980, du panneau central qui ornait le tabernacle. Il représentait la Très sainte Trinité. Assis sur son trône céleste, le Père Éternel bénissait de la main droite et devant sa poitrine, une poche figurant le sein d'Abraham contenait trois élus. Au sommet de sa tiare pointue se perchait la colombe du Saint-Esprit et, entre ses genoux se dressait la croix où pendait son Fils. De chaque côté, trois anges accusaient la composition étagée : ceux du bas recueillaient le sang qui coulait des pieds du crucifié, ceux du milieu, le sang de ses mains et les deux autres, au-dessus, tenaient d'une main les clefs du Paradis et de l'autre le nimbe du Père céleste.

Les six autres compartiments sont disposés symétriquement de part et d'autre du tabernacle. Dans les quatre plus grands se pressent : à gauche, les patriarches et les prophètes parmi lesquels on reconnaît Abel, Melchisédech, Abraham, Moïse, Isaïe, et derrière eux des dignitaires de l'église, pape, cardinal, roi, évêque, abbé, moine ; à droite, un cortège de saints, les apôtres Pierre, Paul, des pasteurs, puis des saintes : Catherine, Ursule, Marguerite, Hélène, Apolline. Aux extrémités, deux panneaux très étroits représentent saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste. Au sommet une frise d'arcs infléchis fleuris dessine une ligne de dais. L'ensemble se présente comme une image du ciel.

Ces retables d'albâtre proviennent généralement de Grande-Bretagne où leur fabrication, en série, a commencé à York et à Nottingham, vers 1380, pour se poursuivre jusqu'au XVI^e siècle.

De part et d'autre de la fenêtre axiale, les statues de bois de saint Cornély et de saint Isidore sont relativement récentes et témoignent de la dévotion du monde paysan à l'égard des saints protecteurs du bétail et des récoltes.



Buste reliquaire de saint Cornély (cl. Arch. Dép. du Morbihan).



Statue du Père Éternel (cl. Arch. Dép. du Morbihan).

En revanche, la très belle statue de la Vierge à l'Enfant, en pierre tendre, doit être à peu près contemporaine de la chapelle. Majestueuse, la tête un peu penchée à gauche, elle se hanche très légèrement pour soutenir son Enfant qu'elle porte sur le bras gauche. Sous la couronne royale, son visage méditatif s'encadre des boucles de sa chevelure. Sa robe et son manteau tombent en plis élégamment drapés jusque sur ses chaussures à bouts pointus. L'Enfant, vêtu d'une longue robe, l'aide à tenir le livre dans lequel elle-même engage un doigt de sa main droite.

Cette charmante Maternité n'a rien à voir avec les œuvres artisanales qui peuplent nos chapelles et Notre-Dame du Loc peut s'enorgueillir de posséder une des plus précieuses Vierges du Morbihan.

Son enclos

Autour de la chapelle s'étend un petit placître fermé où se voient encore deux croix et une fontaine.

Face au portail, une grande croix de granit rivalise d'élégance avec celle du bourg d'en-haut et date de la même époque. Son soubassement quadrangulaire, élevé sur un perron de trois degrés, s'élargit, du côté de l'ouest en table d'autel. Il supporte un socle épais sculpté sur ses quatre faces. A l'ouest, sous une grossière accolade, figure une Annonciation, parente de celle qui se voit dans la chapelle. A l'opposé une triple arcade abrite saint Jean-Baptiste, saint Jacques et peut-être saint Laurent. Sur les petits côtés trouvent place quatre personnages : sans doute saint Pierre et saint Paul au nord, sainte Madeleine et sainte Catherine au sud.

Le fût écoté est coiffé d'un chapiteau polygonal sur lequel repose un médaillon à quatre lobes d'où émergent à peine les extrémités de la croix. Côté ouest, se détache en bas-relief la scène de la Crucifixion avec la Vierge qui regarde son Fils et saint Jean, la tête appuyée sur la main droite, comme à la croix de l'ancien cimetière. Au dos, la Vierge à l'Enfant trône entre quatre anges, deux qui jouent de la musique et deux autres qui balancent des encensoirs.

Un peu plus loin, vers le midi, une autre croix, fichée dans une stèle hémisphérique consiste en un panneau hexagonal qui présente sur une de ses faces le Christ en croix et sur l'autre une Vierge à l'Enfant.

A gauche de l'entrée, le bassin rectangulaire de la fontaine s'enfonce entre deux murets de pierre et s'adosse à un pignon où les crosses en spirale des rampants accusent le début du XVII^e siècle. La petite niche est vide mais une croix domine le triangle du pignon.

L'enclos de Notre-Dame du Loc regroupe ainsi un ensemble de monuments bien caractéristiques de l'art religieux vannetais.

Chapelle Saint-Michel

La chapelle Saint-Michel occupe un des sites les plus remarquables de la région vannetaise. De son placître, on découvre le vaste panorama de la campagne et de la ville de Vannes, du Golfe du Morbihan et de la presqu'île de Rhuys. Les blanches maisons qui, depuis quelques années, escaladent le versant du plateau lui abandonnent encore un espace suffisant pour qu'elle demeure, au milieu des pins, entourée de calme et de silence.

L'édifice lui-même, ne manque pas d'intérêt et la sablière nous indique exactement son âge : OU TĒPS (temps) DE MAIST (re) P. CHOHAN (n) CHANO^e (noine) DE VEN (Vannes) ET RECTO DE SAÏT (Saint) AVE FUST LEVE CE BOAIS AU MOIS DE MARS EN L'Ā (l'an) MIL V^e XXIII (1524). Le bois dont il est fait mention, c'est la charpente. La chapelle a donc été bâtie au début du XVI^e siècle. Pierre de Chohan, de la noble famille de Coëtcandec, mourut à Vannes, le 24 mars 1536, et fut inhumé dans la Cathédrale. En élevant cette chapelle, il continuait l'œuvre de ses prédécesseurs à Saint-Avé, Olivier de Peillac et André de Coëtlagat.



Chapelle Saint-Michel.



Portail occidental (cl. Arch. Dép. du Morbihan).

Le plan est des plus simples puisqu'il dessine un rectangle régulier que contrebutent, aux angles, quatre contreforts obliques. Dans la façade occidentale s'ouvre une large porte en anse de panier moulurée de gorges profondes. L'arc s'enveloppe d'un larmier en accolade chargé de feuilles frisées et dont le fleuron est surmonté d'un socle avec une statue en haut relief. De part et d'autre, deux colonnes engagées s'élèvent à la même hauteur et leur chapiteau torique sert de support à deux autres statues. Mutilée, celle du milieu est devenue méconnaissable. A sa droite, on identifie saint Jean à son calice. De l'autre côté, le personnage, revêtu d'un manteau, tient à main gauche un bâton annelé (ou un chapelet à gros grains). Une corniche droite sculptée de trois coquilles, l'une d'entre elles soutenue par deux angelots, remplit l'office d'un dais unique.

Ces motifs d'inspiration Renaissance feraient croire à une date plus avancée dans le siècle, tout comme les contreforts enveloppés d'un unique larmier sous leurs pinacles maintenant ruinés. Le clocheton carré, à courte flèche polygonale, dont la souche s'enracine au sommet du pignon, ne remonte pas au-delà de la restauration du recteur Loiseau (1872-1901).

La chapelle toute entière est maçonnée en bel appareil de granit avec, en haut des longères, un larmier mouluré en cavet. Les rampants des pignons sont lisses. Au nord s'ouvrent une fenêtre en arc brisé et une porte en anse de panier aux arêtes abattues. La porte du midi s'orne d'une accolade en relief, toute chargée de feuilles frisées et appuyée sur deux figurines : à gauche, un homme, les jambes repliées en arrière ; à droite, une sirène. Une accolade au feuillage opulent entoure la brisure de la fenêtre moulurée en cavet et sa pointe se perd dans la corniche du mur entre deux animaux.

Au chevet de la chapelle, le recteur Panhéleux a accolé une haute sacristie. Dans le registre paroissial, à la fin de l'année 1831, on lit en effet : « Cette année, a été bâtie, à Saint-Michel, une sacristie en forme de tourelle, surmontée de deux chambres et d'un petit dôme. On y a fait un foyer sous l'escalier, percé le pignon d'une porte ». Il semblerait qu'elle ait été conçue pour recevoir un prêtre à demeure. Cette construction carrée, en moellons, s'élève en deux niveaux bien délimités par des bandeaux. Ce que le recteur appelle un « petit dôme » est, en réalité, le couronnement où, au pignon de l'est, s'ajoutent deux autres petits pignons latéraux, tous percés, comme l'étage supérieur d'oculus. Malheureusement, cette bâtisse a l'inconvénient de masquer presque entièrement le chevet de la chapelle et d'altérer son aspect gothique.

Il s'ensuivit une restauration intérieure. On déboucha la fenêtre de chevet, murée sans doute par l'application d'un retable. On recula la balustrade de trois pieds vers l'autel, réduisant ainsi le chœur au profit de la nef. On peignit un tableau de saint Michel. De cette époque datait aussi l'ancien aménagement du sanctuaire avec son autel de bois décoré de compartiments chantournés, son tabernacle engagé dans les gradins et son retable-lambris divisé par des pilastres en trois grands panneaux où s'inséraient les niches de saint Michel, de la Vierge à l'Enfant et d'une sainte femme.



L'intérieur (état ancien). (cliché Arch. Dép. du Morbihan).

Très zélé pour la chapelle Saint-Michel, Monsieur Panhéleux en renouvela le lambris comme le précise une inscription qui s'y lit encore : « J. PANHELEUX RECTEUR ET A. CARIO MAIRE DE SAINT AVE ONT FAIT CE LAMBRIS PAR BOCHE DE MEUCON. 1857 TURNIER Trésorier ». On y voit aussi quelques caractères hébreux. C'est une fantaisie dont le recteur était coutumier puisqu'on les trouve encore sur les dépendances du presbytère, face à l'église. Fort heureusement, le menuisier respecta l'ancienne charpente aux entrants engoulés par des têtes de crocodiles et les sablières assez grossièrement sculptées de masques, de feuilles, d'animaux et de la précieuse inscription gothique.

En 1958 et en 1978, à la suite de nouvelles restaurations, l'aspect intérieur de la chapelle s'est trouvé notablement modifié. Selon la mode actuelle, les pierres ont été mises à nu et rejointoyées. La disparition du retable-lambris donne à l'ancienne fenêtre du chevet une hauteur démesurée. L'arcade débouche désormais sur la sacristie vidée de ses meubles et de ses planchers, où seul apparaît le saint Michel en bois, successeur de celui qui a été volé en 1973. En avant s'allonge un bel autel en gros appareil avec une table légèrement débordante et, à la base, une plinthe, toutes deux également moulurées.



Statue de la Vierge des Douleurs (cl. Arch. Dép. du Morbihan).

De part et d'autre de la baie se sont maintenues les deux statues en pierre blanche de la Vierge à l'Enfant et d'une sainte femme, les bras croisés sur la poitrine. Cette dernière pourrait être une Vierge de douleur : elle comporte un écu aux armes des Peillac qui la date du XV^e siècle. Derrière l'autel, on a placé un tabernacle de bois moderne dont la présence ne s'impose pas et, au-delà, un crucifix de bois ancien où le Christ mort penche la tête à droite.

Dans le mur du midi, la crédenche en anse de panier est accostée de pilastres à pinacle et enveloppée d'une accolade feuillagée sculptée dans un parpaing de pierre blanche. A côté du grand saint Michel, en plâtre, on voit dans la nef, une petite statue polychromée

de la Vierge à l'Enfant, taillée comme l'autre saint Michel, par un ancien aumônier du camp de Meucon.

Ce n'est sans doute pas par hasard que cette chapelle dédiée à saint Michel a été élevée sur une hauteur. Dans les lieux placés sous son patronage, on a trouvé souvent des vestiges de sanctuaires païens. Ici, le site n'a jamais été fouillé mais on y remarque des traces d'occupation romaine.

Le pardon se célèbre le dernier dimanche de septembre. Autrefois, un second pardon, « l'assemblée du lait », se tenait, le troisième dimanche de juillet. En outre, à partir de 1905, à l'initiative de la marquise de Salins, les dames de la Ligue française de Vannes choisirent la chapelle de Saint-Michel, patron de la France, pour en faire le lieu de leur pèlerinage religieux et patriotique. Elles s'y rendaient, d'abord le 8 mai, jour où l'église fête l'Apparition de saint Michel sur le mont Gargano en Italie, puis le deuxième dimanche de mai. On y accourait des paroisses environnantes et depuis Auray jusqu'à Questembert. Le petit train acceptait de faire une halte supplémentaire, en rase campagne, à la croix de Tréhont.

Perdue au fond du vallon en contrebas, la fontaine n'est plus guère fréquentée. Elle est de type classique, adossée à un mur de fond, ouverte sur trois côtés sous des linteaux découpés en arcs segmentaires et coiffée d'une pyramide avec au sommet la croix.

Chapelle du centre médical spécialisé de Lesvellec

La chapelle de l'hôpital de Lesvellec ne ressemble à aucune autre chapelle morbihannaise. C'est qu'elle fait partie du complexe hospitalier dessiné par M. Maigné, architecte du département, en conformité avec le plan directeur établi par les inspecteurs généraux. Les travaux furent adjugés, en 1882, à l'entreprise Kergoustin de Sainte-Anne-d'Auray.

La chapelle est située, en arrière du bâtiment administratif, dans la cour autour de laquelle s'ordonnaient les pavillons primitifs. Elle s'harmonise avec leur blancheur, tout en accordant plus d'importance aux parements granit dans ses façades, autour de ses baies et grâce à la corniche à modillons qui règne sous la toiture d'ardoise. En forme de croix grecque, elle s'augmente, dans les aisselles, de quatre sacristies basses à toiture plate.

En avant de l'aile du midi, la façade principale se dilate pour contenir un porche et une tribune et elle est dominée par le clocher. Un corps de maçonnerie superpose le portail en plein cintre et deux fenêtres géminées qui éclairent la tribune. Au bas, il s'élargit, grâce à un double pilastre sculpté de compartiments en relief pour l'un et en creux pour l'autre, celui-ci sommé d'une sorte de pinacle très réduit. Seul le premier se poursuit, en bordure des fenêtres, orné d'un losange en son milieu, et soutient le fronton triangulaire. Deux ailes étroites flanquent ce corps central, barrées de corniches horizontales, percées de meurtrières, coiffées de toitures dont le profil se brise pour dessiner un minuscule fronton. Au milieu s'élève la tour carrée, ceinturée, elle aussi, de corniches. Au sommet le lanterneau octogonal, ajouré sur toutes ses faces et couvert par un petit dôme qui porte la croix.



Chapelle du Centre Médical Spécialisé.

Autour de l'édifice, toutes les fenêtres reproduisent le même dessin en plein cintre divisé en deux formes jumelles que surmonte un petit oculus. Les trois autres façades imitent, avec moins de solennité celle du midi : même portail, mêmes pilastres, mêmes fenêtres jumelles et le fronton du sommet qui s'élève légèrement au-dessus du toit. Celle du nord revêt cependant une plus grande ampleur mais tout cet ensemble se réclame d'une parfaite symétrie.

On la retrouve à l'intérieur où les murs resplendent de blancheur dans la lumière abondamment déversée par les grandes fenêtres. Aux angles du transept, des pilastres en relief reçoivent les doubleaux de la voûte en berceau sur des chapiteaux plats d'inspiration romane : les tailloirs s'ornent de dents de scie et les corbeilles de feuillages stylisés et de volutes d'angle. Au fond de la chapelle les triples arcades du rez-de-chaussée et de la tribune s'étagent comme dans un arc de triomphe.

Le nouvel aménagement du chœur a brisé la rigidité des lignes de l'édifice et sa monochromie en y introduisant des formes courbes et des éléments colorés. Sous la table de bois, le massif rectangulaire de l'autel s'orne de plaques de céramique de couleur sombre, disposées en bandes et creusées de cercles et d'ovales. En arrière, un « cyclorama » à panneaux de métal teintés en vert fait fonction de retable. Au creux de son hémicycle s'encastre le tabernacle de l'autel est revêtue de carreaux de grès flammé et le sol du chœur, paré du même matériau, s'avance pour dessiner autour d'elle un demi-cercle concentrique. Une mince croix avec un christ de cuivre, le porte-cierge et le pupitre de la Parole achèvent de donner au sanctuaire un aspect très moderne où tout converge vers l'autel.

Par ailleurs, le mobilier se réduit aux statues de plâtre blanc de la Vierge et de saint Joseph de part et d'autre de l'entrée du chœur, de sainte Anne, de saint Jean de Dieu et d'un autre saint au fond de la chapelle. Seule une statue de bois d'un saint moine, qui a perdu sa polychromie rappelle les images d'autrefois et invite à se rattacher à un passé qui fut riche d'art et de foi.

Chapelles de Kérozer

Chapelle Sainte-Anne

Sous l'Ancien Régime, le manoir de Kérozer disposait déjà d'une chapelle domestique. On y célébra, le 29 avril 1691, le mariage de Thérèse-Gabrielle de La Bourdonnaye avec Olivier Gibon, seigneur du Pargo et, le 12 juillet 1751, le baptême d'Hyacinthe-Vincent-Marie Gibon de Kerisouët. Selon le cadastre de 1811, elle occupait exactement l'emplacement de la chapelle actuelle bâtie par la baronne de l'Épée vers 1900.

C'est un petit édifice rectangulaire avec une sacristie à l'est. Sa façade revêt, non sans quelque lourdeur, une certaine solennité, grâce à sa parure de granit, grâce surtout à une sorte de porche qui précède le portail. Cet avant-corps, en forme de voûte, s'appuie sur deux larges piles à aileron posées sur de puissants socles et coiffées d'une imposte. L'arc en plein cintre, épais, mouluré d'un tore à l'intrados, porte sur sa clef saillante une croix de pierre. Les parois latérales sont ouvertes au-dessus du banc de pierre. Une statue dorée de sainte Anne avec la Vierge domine la porte en plein cintre qui donne accès à la chapelle. Un grand oculus s'ouvre dans le pignon et sur les rampants s'enroulent des crochets. Au sommet, le clocheton à souche carrée est formé de quatre



Chapelle Sainte-Anne de Kérozer (cl. Le Corguillé).



La croix du parc et la nouvelle chapelle.

balustres d'angle qui soutiennent un entablement à corniche et un petit dôme à écailles avec son fleuron.

Une corniche à modillons couronne les longères revêtues d'un enduit et dans le mur du chevet, une fenêtre en demi-cercle éclaire la chapelle par dessus le toit de la sacristie construite en pierres de taille.

A l'intérieur, un lambris règne au bas des murs blanchis à la chaux. Sous la voûte en berceau, un unique entrait relie les sablières. Aux crocodiles qui l'engourent s'attaquent des personnages, l'un armé d'une pique, l'autre d'une massue. Une suite de figurations anime la sablière : feuilles frisées, têtes d'hommes ou de femmes puissamment modelées, musiciens jouant de divers instruments, un chien tenant un os dans sa gueule, écussons où l'on distingue une épée en pal et un franc-quartier d'azur à la croix potencée, armes sans doute de la baronne de l'Épée. Toutes ces sculptures s'inspirent de Notre-Dame du Loc.

Une balustrade de fer forgé borde le sanctuaire où l'autel et son retable de granit font corps avec le mur de chevet. La table de l'autel,

longue et étroite, moulurée sur ses bords, repose : en avant, sur quatre colonnettes à base torique et chapiteau sculpté de feuilles et de volutes ; en arrière, sur un mur orné d'un cercle central et de deux panneaux latéraux. Dans le contrefort s'encastre le tabernacle couronné d'un fronton à volutes qui sert de piedestal à la croix. Le retable dessine une arcade moulurée d'un tore et d'un très large cavet. La partie centrale est occupée par une épaisse croix. Celle-ci se détache sur une toile mosaïquée qui lui fait une auréole étoilée et est accompagnée de lys en fleurs avec la légende : « *O crux, ave, spes unica* ».

A gauche s'ouvre la porte de la sacristie et à droite lui fait pendant une baie aveugle à l'intérieur de laquelle on a placé un groupe à trois personnages : sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus. Sainte Anne, assise, la tête enveloppée d'un voile et le visage serré dans une guimpe tient, debout sur son genou droit la Vierge portant couronne sur ses cheveux flottants et, de l'autre côté l'Enfant nu. Cette belle statue du XVI^e siècle a malheureusement échangé sa polychromie contre un vernis qui ne la met guère en valeur.

Au-dessus de ces baies, deux niches cintrées à socle débordant contiennent une Vierge dorée de la Médaille miraculeuse et un saint Antoine de Padoue. Le vitrail ancien de la Transfiguration qui garnissait la fenêtre de chevet a été déposé, tout comme celui de l'oculus endommagé par les tempêtes.

Dans la nef, on voit une curieuse petite statue de saint Christophe, d'origine espagnole. Selon l'iconographie traditionnelle, le passeur de Dieu, le manteau flottant au vent, s'appuie sur un grand bâton et porte sur son épaule droite l'Enfant Jésus. Au fond, se dresse un grand saint Antoine ermite dont le noble visage s'encadre d'une longue barbe. Debout sur un brasier ardent, il porte une clochette pendue à son bras gauche. Malheureusement manque l'autre bras et le cochon qui était à ses pieds est tombé en poussière.

Dans le dallage de la chapelle, on a inséré la pierre tombale en granit rose qui recouvre les corps des époux Romieu, les derniers propriétaires de l'ancienne seigneurie de Kérozer.

Chapelle de la maison de retraite

La maison de retraite des Frères des Écoles chrétiennes qui occupe depuis une quarantaine d'années l'ancien château de Kérozer s'est dotée, en 1978, d'une chapelle accessible aux Frères âgés ou impotents. De plan carré, couverte d'un toit pyramidal d'ardoises, elle s'augmente à l'est d'un volume qui contient le chœur. Quatre grands arcs en lamellé-collé, étré sillonnés par des poutres horizontales, s'arc-

boutent pour former l'essentiel de la charpente demeurée apparente. Immédiatement sous la toiture, une ceinture de fenêtres rectangulaires déverse une lumière agréablement colorée par les vitraux de l'atelier Renoncé de Nantes (1984).

Le chœur a été aménagé par le maître-décorateur Le Coroller de Quimper. Il a habillé les murs de panneaux rainés et reperçés jusqu'à dessiner des claires-voies. Le tabernacle, auréolé de lumière, s'encastre dans un compartiment du côté droit, tandis qu'à gauche une grande croix portant un Christ de bois s'adosse directement au mur. Revêtus d'un placage de bois exotique, les divers éléments du mobilier sont ornés de bas-reliefs dorés : le Christ en majesté sur le devant de l'autel, des motifs eucharistiques, épis et poisson à la porte du tabernacle, les symboles des quatre évangélistes pour le lieu de la Parole et une croix avec le monogramme du Christ sur la tige du pupitre du célébrant.

Deux statues modernes en plâtre de la Vierge à l'Enfant et de saint Joseph, une autre en bois verni de sainte Anne avec sa fille et les stations du Chemin de croix figurées par le seul visage du Christ achèvent de faire de cette petite chapelle un lieu de recueillement et de prière.



Groupe de sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant - XVII^e siècle (Cl. Le Corguillé).

D'autres petits monuments peuplent le parc de Kerozer. Au lendemain de la dernière guerre, les Frères ont construit, à l'entrée du parc, en ex-voto, une majestueuse grotte de Lourdes, habillée de lierre et de vigne vierge. Sur la gauche, se dresse une fontaine bâtie datée de 1766. Elle s'ouvre sur trois côtés grâce à deux courtes colonnes qui soutiennent en avant l'entablement et la toiture de pierre amortie en pyramide.

Entre les deux chapelles, au milieu d'une pelouse encadrée d'arbustes verts, a pris place une croix qui se trouvait primitivement au voisinage de la ferme. Elle n'est pas sans rappeler celle qui se dresse à l'entrée du chemin de Kerozer. Au milieu d'un dou-

ble cercle de pierres, le soubassement porte une table épaisse. Sur un fût rapporté, la croix proprement dite présente en bas-relief, sous un petit pignon aux rampants infléchis, d'un côté le Christ crucifié et de l'autre une Piéta.

Plus récemment, au bord de l'allée de la chapelle Sainte-Anne, devant un massif de feuillage, on a planté un monolithe pour supporter un buste en granit de la Vierge à l'Enfant, œuvre d'un artisan vannetais et, un peu plus bas, une statue en fonte de saint Joseph est fixée sur un bloc de quartzite.

Toute la propriété porte ainsi la marque religieuse.

Les chapelles disparues

Il existait à Saint-Avé plusieurs chapelles domestiques, dont la plupart ont disparu.

Bien que désaffectée, la *chapelle du château de Trébrat* s'est maintenue. Sa façade nord, incorporée au mur de la propriété, s'ouvre vers l'extérieur par une grande porte rectangulaire, dominée par un petit oculus. Au sommet du pignon s'élève un petit clocheton de pierre à baie en arc segmentaire. La courte nef se termine par une abside à trois pans dont les deux de côté sont percés de fenêtres en plein cintre.

L'intérieur est plafonné et l'autel a été retiré. Reste cependant dans le pan central une niche encadrée de deux pilastres et surmontée d'un fronton triangulaire. Tout récemment elle contenait encore une statue de saint Isidore, en plâtre polychromé, mais de facture assez ancienne. Il a fallu que des vandales viennent la mutiler et emporter sa tête.

La *chapelle du manoir de Rulliac* se situait à l'angle sud-est de la clôture. On y avait célébré, en 1690, le mariage d'Olivier Gibon, seigneur du Grisso avec demoiselle Jeanne de Lantivy, dame de Rulliac.

Dans les dépendances du *Manoir de Lesnévé*, une parcelle porte le nom de « *Park er chapel* » et dans le mur qui la borde subsiste un bénitier encastré, seul témoin de l'ancien édifice.

Comme Lesnévé, *Beauregard* avait sa chapelle primitive dans l'église paroissiale. Il est fait en outre mention, en 1783, d'une chapellenie de la Sainte-Trinité et de la Sainte-Croix « desservie en la chapelle du château de Beauregard », ce qui donne à croire qu'il y avait, au voisinage même du château un lieu de culte.

Le souvenir demeure à *Lézelec* d'une chapelle domestique. De même à *Mangorvennec* où ses pierres auraient été utilisées à la construction des maisons du village mais on ne trouve pas preuves écrites de l'existence de ces deux édifices. Pas plus que de celle prétendue de Coedigo-Kerlis, imaginée à partir d'une interprétation du nom pour le moins aventureuse.

En revanche, il y avait bien une chapelle à *Saint-Thébaud*. C'était un petit prieuré fondé en faveur des chanoines réguliers de Saint-Jeandès-Prés, près de Josselin, qui avait été plus tard annexé au prieuré Saint-Guen de Vannes. En 1703, ne subsistait plus qu'une métairie « où il y avait une chapelle hors d'usage ». Elles furent vendues nationalement, le 3 février 1791, pour la somme de 1000 livres et depuis la chapelle a disparu.

Les croix de Saint-Avé

Nombreuses étaient les croix de pierre sur le territoire de Saint-Avé et certaines si remarquables qu'elles ont attiré l'attention des archéologues et notamment de M. Louis Marsille. Nous avons déjà rencontré les plus belles : celle de l'ancien cimetière paroissial, celle de Notre-Dame du Loc, toutes deux du XV^e siècle, auxquelles il faut ajouter encore la petite croix hexagonale de Saint-Avé d'en bas. Autour de l'église, nous avons signalé encore l'ancienne croix de mission disparue, une croix de pierre destinée à la remplacer et plantée dans un soubassement de 1786, une croix largement pattée, trouvée dans le cimetière et fixée sur une pierre hémisphérique. Une dernière, au nord du cimetière a été volée, il y a quelques années.

A l'entrée de la route de Liscuit, on est intrigué par deux petites croix jumelles dressées sur un soubassement rectangulaire et plantées sur un socle unique. Celle de gauche s'entoure d'un cercle fait de rayons qui lui forment une auréole godronnée. Sa voisine présente des bras terminés en trilobe.

Ce monument paraît être la copie d'un autre, situé à peu de distance, au voisinage du bois de Kerozer. Il présente aussi deux petites croix, l'une avec un disque uni sur sa surface comme sur son pourtour, l'autre avec des bras légèrement pattés dont un s'est brisé. On n'a pas jusqu'ici réussi à percer le mystère de ces croix géminées dont on trouve quelques autres exemplaires dans le Morbihan.

M. Marsille signale une croix de granit au nord du village de Plaisance, face à la voie ferrée : son fût large à la base et ses bras qui

vont en diminuant vers les extrémités font croire qu'elle a été taillée dans une stèle ancienne. Au bord de l'ancienne route de Rennes, à la limite de Saint-Nolff, s'élève une haute croix aux bras pattés.

Plusieurs de ces petits monuments jalonnent la route de Vannes à Plumelec. Près du ruisseau de Bilairé, où commence la commune de Saint-Avé, un bloc semi-circulaire, posé à même le sol, porte une petite croix pattée. Elle aurait remplacé une autre érigée par l'architecte Delourme, propriétaire au XVIII^e siècle des moulins de Bilairé. A l'embranchement de la route de Saint-Avé d'en bas s'élève sur un muret une minuscule croix aux arêtes abattues. Dans ce même secteur, M. Marsille signalait une croix octogonale mutilée, à ne pas confondre avec celle de Notre-Dame-du-Loc. Un peu plus loin, à l'entrée du château de Beauregard, sur un emmarchement de trois degrés et un socle rectangulaire se dresse une croix à long fût, sculptée d'un Christ et, au-dessous du croisillon, des figures en pied de la Vierge et de saint Jean. On affirme qu'elle provient du cimetière de Brandivy où elle avait été remplacée par un calvaire monumental. A Keridoret, M. Marsille a vu les vestiges d'une croix, sur le talus, à droite de la route. La croix qu'il appelle de Coëtloge est, sans doute, celle qui se dissimule dans la lande au voisinage du Pavé, à l'autre extrémité de la paroisse, courte, épaisse, les bras pattés.

Il y a quelques années, on a emporté une croix cependant récente et très ordinaire qui se trouvait au bord de la route du moulin de Lesnevé.

Dans son « Répertoire archéologique du Morbihan », l'archiviste Rosenzweig parle d'un calvaire, au voisinage du moulin de Castric, « qui n'offre plus, en guise de croix que son sommet carré avec, d'un côté le Christ, de l'autre une "Pitié" et des anges sur les flancs ». La base portait une inscription qui le datait de 1476. Fouquet, dans son « Guide du Morbihan » (1873) le mentionne aussi et donne de l'inscription cette lecture : P. MALENFANT FIS FAIRE CESTE CROES LAN LXXVI PRIES DIEU POUR LUY. Il lui attribue aussi le millésime 1476. Pourtant les premiers chiffres manquent. M. Marsille s'étonnait de cette datation en raison de la Piéta qui figurait au dos de la croix. Le nom de Malenfant se retrouve dans celui du manoir de Coedigo-Malenfant mais cette famille, originaire de Malansac et de Marzan, ne semble pas avoir été possessionnée à Saint-Avé avant le XVI^e siècle. Il faudrait donc supposer plutôt 1576.

Cette croix a disparu mais une autre s'élève au carrefour du chemin de Coedigo à Castric avec l'ancienne voie romaine de Vannes à Corseul. Sur un soubassement de maçonnerie, le socle carré, très épais,

porte un long fût polygonal, sans doute plus ancien que la croix elle-même figurée d'un côté du Christ aux bras étendus à l'horizontale, le pied droit posé sur le pied gauche, de l'autre d'une Vierge à l'Enfant.

Au sud du village de Lézélec, une croix très simple, établie sur un soubassement rectangulaire, est gravée en creux d'une autre croix dont les extrémités se terminent par des sortes de flammes.

Face au carrefour de la route de Lescran à Meucon, une parcelle se dénomme « *park-er-Groez* ». Contre le talus se dressait, en effet, une dalle marquée d'une croix. Depuis la démolition du talus, cette pierre gisait dans le fossé et la municipalité a eu la bonne idée de la remettre en valeur. Le croquis dessiné par M. Marsille faisait penser à certaines croix irlandaises. En réalité, la croix gravée est cantonnée, à chacune de ses extrémités, par des demi-cercles, celui du bas, plus important que les trois autres figure de la façon la plus nette un pièment.

Quand on s'engage sur la route de Meucon, on rencontre bientôt, du côté droit, à hauteur de Kerozer, une croix chanfreinée sans figure ni inscription, haute de plus d'un mètre, sur son piedestal de 0,80 m. La baronne de l'Épée, qui venait de s'emparer de la croix de Tréhont, au croisement de la voie romaine, la proposa aux riverains qui protestèrent. Ils refusèrent le troc préférant faire tailler un nouveau monument. La croix légèrement chanfreinée porte un Christ en relief et sur chacune des faces du soubassement maçonné, on a appliqué des plaques de marbre avec inscriptions bretonnes :

Er mein e uzou (les pierres s'useront)
Er fé e badou (la foi durera)
Revou melet Jésus-Christ (Loué soit Jésus-Christ)
Kizellet dré J. Cadoret (sculpté par J. Cadoret)
Ag er hornad (de ce secteur)
En hinour d'er Salver (en l'honneur du Sauveur)
En dud ag er harter (les gens du quartier)

La croix fut bénite, le 1^{er} mai 1910, par M. Guyomar, recteur de Saint-Avé, au cours d'une halte de la procession de la paroisse à la chapelle Saint-Michel.

L'ancienne croix se voit maintenant à l'entrée du chemin de Kerozer et n'est pas sans rappeler celle qui est dans le parc. On lui a construit un soubassement carré avec une plinthe au bas et un socle légèrement saillant. De section circulaire, le fût s'élargit sous le croisillon. Au sommet, une bâtière légèrement infléchie s'orne de bourgeonnements et, à la base, d'angelots. Elle abrite d'un côté, le Christ, de l'autre, une Vierge à l'Enfant mais les sculptures malhabiles font plutôt songer à une copie de l'ancien. Au lendemain de la Révolution, on a

relevé ou remplacé de nombreuses croix abattues et l'artisan pourrait bien être ce Pobéguin de Meucon à qui le recteur avait appris à modeler la terre et à tailler la pierre.

Sources et Bibliographie

- Arch. dép. du Morbihan : B, 1010 ; Ec. 1419 à 1422.
 Archives paroissiales.
 Archives de Kerozer : DANET (A.). Monographie historique de Saint-Avé (manuscrit).
 GUYOMAR (J.). Notre-Dame du Loc au Bourg-d'en-bas en Saint-Avé. Vannes, 1914.
 DANIGO (J.). Saint-Avé, chapelle Notre-Dame du Loc dans « Congrès archéologique de France. Morbihan ». P, 1986, p. 216-221.
 HALGOUET (H. du). Les albâtres dans « Trésors du passé », Vannes, 1948.
 MARSILLE (L.). Les croix de Vannes et de sa banlieue. Bulletin de la Soc. Polym. du Morb., 1942.



SAINT-AVÉ — Les croix jumelles.



SÉNÉ — Eglise Saint-Patern. La tour. (cl. Le Corguillé).

SÉNÉ

Voisine de Vannes, placée sous le patronage de saint Patern, premier évêque connu du diocèse, la paroisse de Séné a sans doute été démembrée, à une époque inconnue mais ancienne, soit de la paroisse épiscopale primitive, soit de celle de Saint-Patern qui s'était constituée hors les murs de la ville de Vannes. Elle figure dans la liste de 1387.

Pénétrée de toutes parts par la mer, à partir des rivières de Vannes et de Noyal, elle présente un dessin des plus capricieux qui lui donne un développement de côtes exceptionnel. Peut-être cette situation a-t-elle attiré de bonne heure les populations mégalithiques qui ont dressé d'importants monuments jusque dans l'île de Boed. Le dolmen de Gornevec en est un des témoins.

A en juger par les vestiges qu'ils ont laissés, les Gallo-Romains ont largement colonisé tout le territoire de Séné. On a trouvé leur trace dans le bourg où survit le nom de Goh-Castel, à Montsarrac, à Belle-Vue, à Dolan, à Saint-Laurent, à Moustérian, etc... Au bord de la mer se voient encore, çà et là, les restes d'une industrie antique du sel marin. La présence d'une population particulièrement dense et le voisinage de Vannes expliquent la résistance prolongée à l'implantation des Bretons venus d'Outre-Manche et l'évolution du nom ancien SENACUM en Séné.

Finalement les immigrés parvinrent tout de même à imposer leur langue qui marque la plupart des noms de lieux et leur religion. Moustérian garde le souvenir d'un petit monastère dédié à saint Jean.

En 1451, la paroisse fut annexée au chapitre cathédral et le demeura jusqu'à la Révolution, ce qui signifie que les chanoines prélevaient à leur profit les dîmes, n'abandonnant au recteur qu'une portion congrue. Ils tiraient, en outre, d'importants revenus des marais salants, depuis qu'en 1721, ils avaient afféagé de vastes étendues en bord de mer sur lesquelles ils avaient créé plus de 3000 œillettes.



Portrait du recteur Lenevé par Lhermitais (cl. Le Corguillé).

Le souvenir demeure, dans la paroisse, du recteur Pierre Le Nevé qui y mourut, le 23 novembre 1749, en odeur de sainteté. On conserve son masque mortuaire et un portrait peint par Lhermitais.

Sur le territoire de Séné, outre l'église paroissiale, s'élevaient les chapelles de Saint-Laurent au village de ce nom, de Saint-Vital dans l'île de Boed, de Saint-Sébastien, près du manoir d'Auzon qui était peut-être domestique comme celles de Limur et de Boedic.

L'église Saint-Patern

L'église actuelle a été construite de 1878 à 1886. Elle a nécessité la démolition de l'ancienne qui se trouvait sur le même emplacement et dont on ne sait que fort peu de chose.

L'ancienne église

Bâtie au cœur du cimetière, elle avait une orientation inverse de celle d'aujourd'hui, le portail principal se trouvant du côté du mur du presbytère. Le chanoine Le Mené lui attribue la forme d'une croix latine. Les anciens cadastres nous montrent, au contraire, un plan très irrégulier où se devinent des additions successives. Le chœur semble peu profond et la tour se logeait dans un angle, au sud-ouest de l'édifice.

Sous l'Ancien Régime, la partie haute, chœur et chancel, était à la charge des gros décimateurs, c'est-à-dire du Chapitre. Celui-ci fit procéder à des réparations en 1733 et sans doute à l'édification d'un grand retable. La fabrique, qui désirait, en 1766, introduire dans le chœur, une relique de la Vraie-Croix s'entoura de toutes les autorisations et précautions indispensables : « Il sera, écrit-elle, mis un petit autel en notre sanctuaire pour la Vraie Croix qui y sera placée dans une croix de fer. Le reste de ce saint lieu sera orné de boiserie, de tapisserie et de tableaux. La décoration commencera inclusivement au premier degré pour monter à la sainte table et finira au retable du

maître-autel, auquel retable il ne sera rien ajouté ». Elle poursuivait en reconnaissant explicitement « que le vénérable chapitre ne pourrait jamais être assujéty dans la suite à l'entretien de ces ornements que nous désirons ajouter à l'état des choses arrangées en 1733 ».

Outre le maître-autel, il y avait, dans l'église, au moins deux autels secondaires, l'un dédié à la Vierge qui donnait sur la nef, et l'autre à saint Jean.

Au lendemain de la Révolution, l'église fut remise en état grâce au concours des paroissiens mais, dès 1810, on signale qu'elle avait besoin de réparations. Par la suite, elle ne cessa de se dégrader et bientôt devint insuffisante pour une population en croissance. « Les paroissiens, déclare le Conseil de fabrique, y sont les uns sur les autres et un grand nombre de personnes, ne pouvant trouver place à l'intérieur restent dehors auprès des portes et leurs causeries incessantes troublent fréquemment l'office divin ». Aussi souhaitait-on remplacer cet édifice vétuste pour lequel Régent, qui l'a connu, n'avait que commisération : « L'ancienne église était bien petite et bien pauvre ; bien misérable était sa petite tour écrasée, percée d'une ou deux meurtrières et coiffée d'un mesquin clocher en ardoises, qui branlait au vent et au son des cloches ».

Les difficultés de sa reconstruction

Les projets successifs

La création d'un nouveau cimetière, en 1871, libéra un vaste espace sur lequel on pouvait édifier une église nouvelle assez grande pour répondre aux besoins religieux de la population. Le recteur François Jourdan et le Conseil de fabrique, le maire Vincent-Pierre Le Galles et son Conseil municipal étaient d'accord sur le principe. Cependant les travaux ne commenceront qu'en 1878 car on discuta longtemps avant de trouver un terrain d'entente sur les modalités de la construction et du financement.



La croix-reliquaire du XVIII^e s.

tement pour le service du culte. En attendant, les cérémonies se dérouleraient dans une construction légère déjà établie sur le terrain du presbytère.

Les premières tranches des travaux

Ce programme semble s'être déroulé sans accroc puisque le financement était assuré. La souscription, au terme de la deuxième année, dépassa les 12 000 francs prévus. La commune, qui avait aliéné 12 hectares de communs en tira près de 20 000 francs au lieu des 13 escomptés. L'excédent servit à payer les charrois primitivement laissés à la charge des paroissiens. Le trésorier de la fabrique était en mesure d'acquitter régulièrement les acomptes versés à l'entrepreneur et à l'architecte.

Cependant, la première tranche des travaux ne se terminera que le 4 février 1881 et, quand l'architecte se présenta pour la réception, il exigea la réfection de la couverture de l'abside et du transept, en raison de la mauvaise qualité des chevrons et des voliges. Ce contretemps entraîna des difficultés entre l'entrepreneur et ses sous-traitants.

La première partie du programme ne comprenait pas la construction de la tour qui pourtant faisait corps avec la façade et fermait la nef. Aussi, dès le 1^{er} dimanche de juillet 1878, le Conseil de fabrique, pour éviter des frais supplémentaires d'échafaudage, estimait qu'il convenait d'élever la tour jusqu'au niveau du faitage de l'église. Le devis pour cette tranche se montait à 17 000 francs. Jugeant que sa mise avait été déjà de 55 000 francs, la fabrique demandait à la commune de financer ces travaux avec l'aide du Gouvernement. La municipalité comprit aisément qu'on ne pouvait « laisser la façade de l'église inachevée et ouverte ». Elle consentit à une nouvelle aliénation de biens et le Conseil général lui accorda une subvention de 2000 francs. Mais de la part du ministre, la réponse tomba sèche : « les fonds gouvernementaux sont réservés à des églises rurales pauvres et l'on ne saurait affecter aucune partie à des travaux de luxe ou, comme dans l'espèce, à des projets d'églises monumentales ».

La bataille des cloches

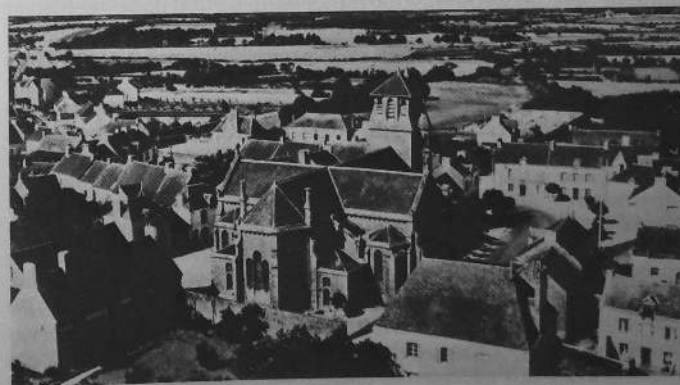
C'est qu'entre temps la situation politique avait complètement changé. Depuis 1879, la République était passée aux mains des républicains et l'administration se montrait de moins en moins encline à coopérer avec les autorités religieuses. A Séné, à partir de 1881, la municipalité sera dirigée par François Surzur acquis aux idées gouvernementales. Dès lors, des désaccords vont éclater entre le recteur et le Conseil de fabrique d'une part et d'autre part le maire soutenu par une

majorité de conseillers municipaux, désaccords que viendront compliquer encore les exigences de l'architecte à l'égard de l'entrepreneur.

Non pas que la municipalité se désintéressât de l'église, bien au contraire : l'achèvement de la chambre des cloches devenait un enjeu électoral. La direction de l'ouvrage était pratiquement passée entre ses mains depuis que l'ancien maire avait passé, le 13 février 1881, un second marché avec l'entrepreneur Ruer. François Surzur conclura un troisième marché, le 14 mai 1882. Il entendait bien monter les cloches dans le nouveau clocher et les faire sonner.

En revanche, il exigeait du Conseil de fabrique qu'il prît à sa charge l'enduit des murs extérieurs et le dallage de l'église. Le recteur tenait à réserver les ressources de la fabrique pour meubler l'église neuve et le conflit va s'éterniser. En dépit de l'intervention du préfet, les choses demeurèrent en l'état jusqu'aux élections de 1884.

Fort de sa nouvelle victoire, François Surzur voulait en finir avec le problème des cloches et il insistait auprès du préfet, qu'il traitait sur le ton le plus familier, pour obtenir immédiatement une subvention de l'Etat. C'était oublier les exigences et les lenteurs de l'administration. Finalement le Conseil municipal qui estimait trop lourde la dépense pour terminer en pierre la chambre des cloches, selon le projet Deperthes, négocia avec un entrepreneur vannetais un simple abri, compromettant ainsi la réalisation de la flèche prévue au plan. Aussi le Conseil de fabrique s'y opposait vigoureusement.



L'église dans le bourg (cl. Arch. Dép. du Morbihan).

Une lettre du Préfet au ministre, en date du 5 octobre 1884, nous éclaire l'attitude de l'administration. « C'est sous l'ordre moral, écrivait-il, que fut décidée la reconstruction de l'église de Séné et le conseil municipal était alors entièrement réactionnaire. La direction des travaux fut confiée à la fabrique qui ne les a pas contrôlés. Se disant démunie, elle demande à la commune de terminer l'entreprise. Bien qu'elle ait consacré 56 000 francs à la dépense, elle conserve encore des immeubles qu'elle pourrait aliéner. La commune, qui a déjà versé 50 000 francs pour les travaux de l'église, refuse de se dessaisir de ses derniers communs car elle a mieux à faire puisqu'il lui faut agrandir ses écoles devenues insuffisantes et construire celles qui lui sont indispensables.

La municipalité républicaine actuelle n'eut jamais donné son approbation au projet de la fabrique mais elle souhaite que les cloches soient placées et, en cela, elle est l'interprète fidèle de toute la population de Séné. Ce désir est poussé à un tel point que, s'il n'est pas exaucé, le Conseil municipal donnera sa démission qui entraînera forcément celle du maire et c'est ce que cherchent la fabrique et l'évêque en s'opposant à la réalisation du dernier projet. Ils redoutent encore, non sans raison, que ce provisoire ne devienne définitif, ce qu'ils désirent à tout prix éviter, car, ayant entrepris une construction luxueuse qu'ils n'ont pu terminer, ils veulent absolument l'achever mais avec l'argent de la commune, ce que je ne permettrai jamais ».

En conséquence le préfet insiste pour que soit octroyé à la commune de Séné un secours à 3700 francs « afin surtout de ne pas enlever au Morbihan, où elles ne sont pas si nombreuses, une municipalité libérale et entièrement dévouée au gouvernement de la République ». L'affaire du clocher de Séné devenait une affaire politique.

L'architecte, tenu à l'écart des nouvelles solutions adoptées par la municipalité, protesta auprès du préfet contre un ouvrage conçu sans son accord et susceptible de compromettre la solidité de l'édifice et il proposait de modifier à la baisse son plan initial. Le préfet, dans sa réponse, se montre embarrassé et, quand arrive, le 10 mars, la subvention gouvernementale, il en profite pour demander au maire de reconsidérer la question. La municipalité accepta de voter un supplément et, après de nouveaux contretemps, l'entreprise Ruer, le 29 mars 1886, emporta l'adjudication. Les cloches allaient pouvoir enfin sonner, du moins l'espérait-on.

De son côté, le Conseil de fabrique ne demeurait pas inactif. En 1886, il avait fait exécuter le dallage de l'église et commandé au sculpteur lorientais Le Brun, le maître-autel, les stalles et les balu-

trades. Une certaine détente semble s'être produite quand le Conseil municipal donna son accord depuis longtemps réclamé pour vendre quelques parcelles de terre dont le produit servirait à fabriquer le portail et l'escalier de la tour. Mais le préfet opposa son veto. On aboutissait à cette situation saugrenue : la chambre des cloches était prête à les recevoir mais, faute d'escalier, on ne pourrait y accéder.

L'objet du litige, c'était toujours le revêtement extérieur des murs. Il faudra attendre 1892 pour trouver une solution. A la faveur d'un legs de M. de Castellan, propriétaire à Séné, la municipalité accepta de consacrer la moitié de la somme au crépissage extérieur de l'église et à la fabrication de l'escalier de la tour. Encore le maire exigeait de la fabrique la construction des planchers et chicanait sur la longueur des cordes. La vente des bois de la chapelle provisoire permettra d'acheter les cordes et une échelle pour monter au clocher. Les cloches vont enfin pouvoir sonner : on était déjà en 1895.

Un dernier épisode conflictuel surgit, en 1898, non plus entre la fabrique et le nouveau maire qui lui était favorable mais avec son premier adjoint. Celui-ci s'opposait à la création d'un chemin de ronde autour de l'église. Après enquête publique et échange d'arguments, le préfet écarta la construction du muret protecteur et recommanda l'aménagement d'un dallage ou d'un trottoir qui coûterait plus cher mais pour lequel on pourrait demander l'aide du département.

Pendant plus de dix ans, la commune de Séné aura donné le spectacle de ces querelles mesquines et futiles qui troublent la paix des habitants parce que la politique y introduit son venin.

La paroisse n'avait pas attendu ces dernières finitions pour demander la consécration solennelle de son église neuve. Le 25 septembre 1887, la cérémonie fut présidée par trois évêques originaires du diocèse : Mgr Bécél, évêque de Vannes, Mgr Trégaro, évêque de Séez, et Mgr Kersusan, évêque du Cap-Haïtien. Rien n'y manqua : procession des reliques, rites de consécration, grand messe et vêpres solennelles. L'évêque félicita le recteur et les paroissiens pour le zèle dont ils avaient fait preuve pour la construction de leur église. C'est par un cantique breton, composé pour la circonstance par le P. Larboulette que se clôtura cette journée mémorable.

Les artisans et les protagonistes de cette entreprise, qui avait traîné en longueur, allaient disparaître, les uns après les autres. Le premier, en 1896, le maire François Surzur, qui avait eu tout de même la joie et la fierté d'entendre « ses » cloches sonner du haut de la tour. Puis, en 1898, l'architecte, M. Deperthes, alors qu'il venait à peine de percevoir ses derniers honoraires. Enfin en 1901, le recteur Le Buon,



SÉNÉ — L'église (cl. Le Corguillé).

La nouvelle église

Son architecture

Construite en moellons revêtus d'un enduit, l'église de Séné présente un bel appareil de granit au bas des murs, sur les contreforts, autour des baies et le long des rampants et des corniches à modillons et surtout dans sa façade occidentale. En forme de croix latine, elle mesure 45 mètres de longueur pour une largeur de 30 mètres au transept. Précédée de la tour, la nef se développe en trois travées ; sur les ailes du transept se greffent deux absidioles du côté sud et le chœur flanqué de deux sacristies, se termine par un chevet polygonal.

De vastes fenêtres en triplet s'ouvrent sur chacun des pans du chœur. Dans les travées de la nef, elles s'inscrivent sous des pignons triangulaires, séparées par des contreforts à gargouille et pinnacles amorti en bâtière. Deux immenses rosaces occupent presque toute la largeur des façades du transept. Sur chacun des croisillons une porte en arc brisé, au tympan aveugle, donne accès à l'église et elle est surmontée d'une petite rose.

Au nord, dans le puissant massif de la tour se superposent le portail, la tribune, une galerie et la mesquine chambre des cloches. Deux tourelles polygonales l'accompagnent dans sa montée, coiffées d'une lanterne à toiture pyramidale.

qui avait tant peiné et tant bataillé pour mener à son terme la construction de l'église, décidée dès son arrivée dans la paroisse.

Depuis, l'église n'a pas changé dans son architecture. Elle demeure toujours privée de sa flèche qui devait hisser la croix à plus de 50 mètres et lui aurait permis de devenir un fleuron de plus dans la couronne de clochers qui ceint le Golfe du Morbihan.

Vus de face, les deux étages inférieurs s'enfoncent dans la maçonnerie qui dessine ainsi comme deux contreforts latéraux. Le portail en tiers-point à triple voussure s'orne de six colonnettes, deux sur sa face antérieure et quatre autres au fond qui reçoivent les moulures toriques des arcs intérieurs par l'intermédiaire de chapiteaux à tailloir mouluré. Un linteau droit le barre dans toute sa largeur ménageant un tympan aveugle auquel s'adosse un saint Vital en guerrier, venu de l'ancienne chapelle de Boed. L'étage de la tribune s'éclaire de deux fenêtres jumelles en arc brisé. Un encorbellement de quatre lobes, en avancée les uns sur les autres, ramène au droit des murs latéraux une galerie de quatre arcades brisées portées par des colonnettes engagées. C'est la partie la plus originale de cette façade.

Il est dommage que cet effet soit gâté par la chambre des cloches écrasée, sous son chapeau d'ardoise, en dépit de ses baies multiples et du pignon de l'horloge.



Le vaisseau intérieur (cl. Le Corguillé).

Le vaisseau intérieur se divise en trois nefs. Celle du milieu, large de huit mètres communique avec les bas-côtés par des arcades en tiers-point qui reposent sur de solides colonnes de granit dont les chapiteaux attendent toujours leurs sculptures. Les tailloirs polygo-

naux reçoivent en outre les doubleaux de la voûte principale et ceux des bas-côtés qui par ailleurs s'appuient sur des pilastres engagés dans les murs. Au fond de la nef, une grande arcade largement ébrasée englobe à la fois l'étage du portail et celui de la tribune. Celle-ci pèse de tout son poids sur un arc segmentaire étayé latéralement par des colonnes.

Le carré du transept est cantonné de quatre piles cruciformes. Sur les bras s'ouvrent, à la largeur des bas-côtés, une arcade et, au-delà, une absidiole qui abrite une chapelle. Deux arcades latérales encadrent l'avant-chœur tandis que le chœur proprement dit se compose d'une travée droite et d'une abside à trois pans.

La réduction en largeur de l'édifice lui a donné certainement de meilleures proportions mais ce qui frappe surtout dans cet intérieur, c'est le contraste entre le granit des supports et la blancheur des voûtes.

L'aménagement du chœur

Les vitraux placés en 1976 par M. Lamy, maître-verrier à Damgan, déversent dans le chœur une chaude lumière où dominent les ors au centre, les orange à gauche, les bleu à droite. Autour du sujet principal : saint Patern, saint Pierre et saint Joseph, sont disposées des scènes, évocatrices de la paroisse de Séné : la tour de l'église et la croix de Montsarrac ; ou des activités agricoles et maritimes de ses habitants. Cette série a remplacé une autre où figuraient saint Patern, saint Pierre et saint Jean.

L'autel rectangulaire en bois, sculpté par Le Brun, demeure en place. Des colonnettes divisent sa face antérieure en trois compartiments. Celui du milieu, le plus long, contient, sans une arcature, cinq statuettes de la Sainte Famille : au centre Jésus, de part et d'autre la Vierge et saint Joseph, sainte Anne et saint Joachim. Les deux autres s'ornent de tentures. En arrière de l'autel, faisant corps avec lui, s'élève un retable-tabernacle. Quatre panneaux à décor gothique d'arcs, de colonnettes, de pinacles, de gables fleuris encadrent de chaque côté le tabernacle engagé dans le double gradin sculpté de pampres et de rinceaux. Les deux plus extérieurs, débordant l'autel, reposent sur des piédestaux creusés d'arcs en tiers-point avec les statuettes de saint Pierre et de saint Paul. Ce beau meuble a été privé de la niche en forme de ciborium qui le dominait au centre et lui assurait un meilleur équilibre.

En 1985, le chœur a été avancé pour rapprocher des fidèles l'autel utilisé dans les célébrations liturgiques. C'est l'autel de la chapelle du Sacré-Cœur, dont il porte le monogramme mais on l'a dépouillé de son gradin. De même la cuve de la chaire fabriquée, en 1892, par Blais, sert d'ambon. De forme polygonale, sur ses plans délimités par des tou-

relles, elle présente les figures en relief du Christ et des quatre évangélistes.

Sur les côtés, au-dessus des stalles restent adossées les statues de plâtre de saint Patern, titulaire de l'église et de sainte Anne, patronne des Bretons.

A l'entrée du chœur, du côté gauche, on vient de placer, pour mieux la mettre en valeur, la croix-reliquaire en fer forgé de 1766. Haut de 3 mètres, le fût mesure 0,28 m de largeur et 0,17 m d'épaisseur ; la traverse est longue de 1,60 m. Des arabesques de métal habillent toutes les surfaces et les extrémités de la croix s'arrondissent en forme de palmettes à partir desquelles s'épanouit une fleur de lys dorée. A la croisée, un cercle de fer entoure la monstrance rayonnante où se trouvait placée la relique. Ce travail de ferronnerie s'apparente à celui qu'on voit aux chaires de Josselin et de Carnac, œuvres d'Eustache Roussin. Une croix similaire est conservée dans l'église Saint-Patern de Vannes.



Le chœur et son autel (cl. Le Corguillé).

Les chapelles du transept

Ce qui frappe le plus dans le transept, ce sont les deux grandes baies circulaires des pignons. Elles contiennent une couronne de petites roses de pierre et, autour d'un cercle central, des médaillons de fer, si bien qu'elles prennent l'apparence de claustra rayonnants. Leurs vitraux d'origine diffusent une douce lumière bleue et rose. Au centre figurent, à l'est, la Pêche miraculeuse et, en face, l'Éducation de la Vierge. Dans les roses, on voit, d'un côté, les quatre Évangélistes et leurs symboles, de l'autre le Christ, saint Jean, saint Joseph, saint Joachim et, des phylactères à la louange de sainte Anne.

Les chapelles des absidioles étaient dédiées au Sacré-Cœur et à Notre-Dame du Rosaire. La première a perdu son autel et ne garde plus que le vitrail gravement altéré du Sacré-Cœur et les statues en plâtre de sainte Jeanne d'Arc et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.



L'absidiote du midi (cl. Le Corguillé)

et de saint Antoine de Padoue et au-dessous des grandes verrières, deux bateaux votifs : un noble trois mâts et le sinagot local, en souvenir de l'ancienne marine à voiles du Golfe.

La disposition d'origine s'est maintenue dans la chapelle du Rosaire. L'autel de bois, adossé au pan central, est orné d'une triple arcade et porte un tabernacle accosté de gradins en escalier. Audessus, la haute fenêtre est garnie d'un vitrail à saint Dominique. Contre les pans latéraux se tiennent les statues en bois de sainte Barbe et de saint Isidore, toutes deux du même atelier. Sainte Barbe, vêtue d'une robe serrée à la taille et d'un manteau qui lui barre le corps, une palme à la main et sa tour à côté d'elle, implore le Seigneur. Isidore, en « *bragou bras* », le ventre cerclé de la large ceinture paysanne, brandit une faucille et porte sur son bras gauche une opulente gerbe de blé.

Dans le transept, se trouvent en outre, les statues en plâtre de Notre-Dame des Sept Douleurs, de saint Pierre, de saint Cornély, de saint Antoine de Padoue et au-dessous des grandes verrières, deux bateaux votifs : un noble trois mâts et le sinagot local, en souvenir de l'ancienne marine à voiles du Golfe.

La nef

Naguère, un peu trop claire, la nef a reçu une garniture complète de vitraux qui tamisent la lumière. Aux tonalités froides des verts et des bleus, dans la longère de l'est s'opposent désormais les riches couleurs de l'ouest qui les équilibrent heureusement.

La fenêtre géminée de la tribune s'anime d'une scène unique. Par-dessus la rivière de Séné, deux pèlerins se tournent vers Notre-Dame-de-Bon-Voyage, salués par un maraîcher qui travaille avec sa femme à ses côtés. Le recteur, l'abbé Le Roch a tenu à rendre la vie locale présente dans l'église paroissiale.

De part et d'autre du porche, deux petites chapelles abritent, l'une un autel dédié à Notre-Dame de Lourdes, l'autre la fontaine baptismale, en marbre noir, de forme ovale, type courant à la fin du XIX^e siècle. Comme il se doit, les vitraux placés, en 1900, par le verrier vannetais Laumonier, figurent Notre-Dame de Lourdes et saint Jean-Baptiste. Deux confessionnaux sans style et les stations du chemin de croix complètent le mobilier.

Néo-gothique pour les uns, néo-romane pour les autres, l'église de Séné appartient plutôt à cette architecture éclectique, fréquente au XIX^e siècle. Comme pour la basilique de Sainte-Anne-d'Auray, l'architecte Deperthes a emprunté des éléments à divers styles, se réservant de les interpréter et de les assembler selon ses goûts personnels. Finalement le vaisseau intérieur offre un volume d'assez bonnes proportions qu'habite désormais une lumière festive.

Chapelle Saint-Laurent

Elle se situe au sud de l'ancienne voie de Vannes à Nantes, aux confins de la paroisse de Séné.

Son histoire

Le samedi 5 mars 1418, l'évêque Amaury de la Motte, le chapitre, le clergé, la noblesse et le peuple de Vannes se portèrent à la rencontre de l'illustre prédicateur dominicain Vincent Ferrier. Ils le rejoignirent à hauteur de la chapelle Saint-Laurent. On ne dit pas si le cortège y pénétra mais, à cette occasion se trouve signalée son existence.

Déjà, un texte de 1393 la mentionnait à propos d'une indulgence dont elle fut gratifiée par le pape d'Avignon Clément VII. De nouvelles

indulgences lui seront accordées par Calixte III en 1456, ce qui prouve son importance.

Dans ce second bref, elle est dénommée « chapelle du manoir ducal de Lestrenic ». Les ducs de Bretagne possédaient, en effet, dans son voisinage immédiat, un domaine dont Pierre II reconstruisit la maison. Il est probable qu'il refit aussi la chapelle de Saint-Laurent pour laquelle il obtint du pape un droit de patronat.

Depuis 1451, les oblations qui tombaient dans la chapelle revenaient au chapitre cathédral qui, en retour, avait la charge de son entretien. En 1515-19, il la pourvut de trois portes neuves, de « clavures » et de vitres. Des réparations sont encore mentionnées dans ses comptes, en 1645 et en 1678.

Elle en connut d'autres certainement, notamment après la Révolution, puisqu'un état du 16 pluviôse an X (5 février 1802) déclare qu'un pignon est prêt à tomber. Une rénovation importante fut entreprise, en 1855, à laquelle elle doit son clocheton, la restauration de la façade occidentale et de la longère méridionale.



Chapelle Saint-Laurent.

D'autres travaux sont encore intervenus, en 1979, qui lui ont procuré une toiture neuve et un nouveau lambris. Le mur nord a été refait, le long de la nef et les maçonneries tant extérieures qu'intérieures ont été revêtues d'un épais enduit, de sorte qu'elle se trouve maintenant en bon état.

L'ancienne chapelle du XV^e siècle

A la suite de ces multiples réfections, la chapelle Saint-Laurent a perdu beaucoup de son caractère. Cependant, il reste encore assez d'éléments pour affirmer qu'elle remonte au XV^e siècle.

De plan rectangulaire, assez mal orientée, elle s'augmente au nord d'une chapelle, peut-être un peu plus tardive, à laquelle s'adosse une sacristie en appentis. Elle est construite en moellons revêtus d'un enduit. Les trois baies de la longère méridionale paraissent appartenir au XV^e siècle, toutes trois en arc brisé : au milieu, la porte ourlée d'un tore ; de part et d'autre, les fenêtres aux arêtes excavées, divisées par un meneau en deux lancettes trilobées avec un quadrilobe au-dessus.

La fenêtre de chevet ne comporte que des formes sans redent, marque d'une reprise quand on y a introduit le vitrail au XVI^e siècle. Au sommet des rampants lisses se dresse une petite croix ajourée à la rencontre de quatre arcs de cercles.

La chapelle du nord s'éclaire d'une fenêtre percée dans le pignon mais à demi aveuglée. La porte qui ouvrait à l'ouest a été complètement murée. On retrouve, autour de ces ouvertures le cavet qui creuse les arêtes et dans la fenêtre, il est doublé.

Il n'y a pas lieu de tenir compte du mur nord de la nef qui a été refait. Sa fenêtre en arc à peine brisé contient une garniture factice.

Le pignon de l'ouest a subi des remaniements à diverses époques. La porte, en plein cintre, présente dans l'arc une mouluration d'inspiration Renaissance mais on a conservé, au sommet des piedroits chanfreinés les chapiteaux feuillagés du XV^e siècle. Assis sur une souche carrée, le clocheton, un peu grêle d'apparence, élève la chambre de la cloche entre deux corniches, et s'amortit en une courte pyramide.

La variété de son mobilier

Dans le chœur, surélevé d'un degré, l'autel en bois garde les formes du XVIII^e siècle avec, au milieu, une colombe dans une gloire rayonnante et aux angles supérieurs, deux angelots. A droite, dans le mur, est ménagée une crédence cintrée qui sert de niche à une curieuse petite statue de saint Patern mitré, revêtu d'une chape ondulante, d'une soutane et d'un rochet aux plis froissés.



Chapelle Saint-Laurent. Le chœur (cl. Le Corguillé).

De l'ancienne vitre de chevet ne survit que le touchant panneau de la Crucifixion et encore est-il mutilé. Ses ors permettent de le dater du XVI^e siècle. On lui a adjoint récemment une image de saint Laurent et, dans le soufflet, les armes de Séné, morceaux qui souffrent de la comparaison. De chaque côté, sur des socles de plâtre, se tiennent les statues en bois de saint Laurent et de saint Vincent Ferrier, qui peuvent dater du XVIII^e siècle. Saint Laurent, en habit de diacre, arbore ses attributs traditionnels : un immense gril et une palme épanouie. Dans l'attitude du prédicateur, saint Vincent Ferrier, drapé par-dessus sa robe blanche, dans le manteau noir des Dominicains, enseigne, le doigt pointé vers le ciel. A l'entrée du chœur, on a placé une Pietà un peu fruste mais ancienne. Assise, la Vierge au buste élané porte dans son giron son Fils mort dont le bras droit glisse jusqu'à terre. Sa robe blanche tombe jusque sur ses chaussures pointues et un voile bleu lui couvre la tête et enveloppe ses épaules. Une tristesse sereine se lit sur son visage.

Au fond de la chapelle, se dressent sur de hauts piédestaux, les statues mouvementées de saint Matthieu et de saint François Xavier. L'Évangéliste, la robe serrée à la ceinture et le manteau rejeté en arrière, a laissé échapper de sa main démesurée le calame avec lequel il



Statue de saint Laurent (cl. Le Corguillé).



Chapelle Saint-Laurent. La Pietà (cl. Le Corguillé).

écrivait sur un cahier ouvert. Saint François Xavier, en soutane avec par-dessus un surplis à larges manches, les mains appuyées sur la poitrine, lève la tête vers le ciel dans un geste d'offrande et d'extase.

La chapelle du nord communique avec la nef par une belle arcade en plein cintre, à double rouleau largement chanfreiné, qui repose sur de courtes piles polygonales engagées, à base et chapiteau géométriques. Elle n'abrite plus qu'un autel récemment restauré dont l'antependium rectangulaire, encadré d'un cordon de lauriers, est peint d'une image de saint Laurent et de deux grands rinceaux fleuris, comme on les faisait au XVII^e siècle.

A droite, la très belle crédence mériterait d'être dégagée de son badigeon. Deux colonnettes à base sculptée se courbent pour se rejoindre dans une feuille épanouie et, à l'intérieur se dessine une arcade trilobée barrée d'une étagère horizontale.

Sur l'autel, on a posé une statue processionnelle de saint Pierre qui ne manque pas d'intérêt. Il tient dans la main droite une grande clef et dans la main gauche, le livre ouvert de ses épitres. Une partie de cette

abondante statuaire: le Saint François Xavier et le Saint Vincent Ferrier, provient de la chapelle désaffectée du château de Limur.

Le pardon de Saint-Laurent

La dévotion à saint Laurent est fort ancienne. On l'invoquait spécialement pour la guérison des furoncles, appelés vulgairement « clous ». A Séné, il était coutume d'appuyer les prières qu'on lui adressait, par une offrande de clous, de vrais clous de fer, qui étaient vendus ensuite au profit de la chapelle.

Au lendemain de la Révolution, le chanoine Mahé signale la persistance de cette pratique. Vers 1835, Cayot-Delandre estimait qu'elle avait à peu près disparu mais, cinquante ans plus tard, Rialan a encore vu, dans la chapelle du nord, à droite de l'autel, une tablette sur laquelle était posée une vingtaine de petits lots de tous genres : clous de souliers, clous de sabots, pointes de toutes dimensions, tout neufs dans le papier tel qu'on l'avait reçu du marchand et dont chacun pouvait valoir un ou deux sous. Sur l'autel, une assiette contenait deux petits sous et, dans la crédence voisine, on avait jeté des clous ternes et rouillés qui n'avaient pas trouvé acquéreur.

La fête de saint Laurent, diacre et martyr, tombe le 10 août mais le pardon se célèbre, le dimanche qui précède le 22 septembre. Autrefois, il y avait grande foire à Saint-Laurent et assemblée de peuple qui donnait lieu parfois à des désordres auxquels ont été mêlés les écoliers de Vannes et parfois des ecclésiastiques. On venait aussi en procession à la chapelle, le lundi des Rogations et, jusqu'à la Révolution, cette messe était célébrée par un chanoine du chapitre.

La foire s'est éteinte et le pardon a décliné mais la chapelle reste vivante. Si, depuis quelque temps, on n'y célèbre plus la messe dominicale, elle est encore utilisée comme salle de catéchisme pour un quartier devenu très populaire.

La croix de Saint-Laurent

A une centaine de mètres au-delà de la chapelle s'élève une grande croix malheureusement mutilée. Un emmarchement de quatre degrés permet d'accéder au soubassement rectangulaire entouré d'une puissante corniche. Le fut octogonal porte très haut le groupe de personnages brisé dans toute sa partie supérieure. On devine encore sur la face ouest le Christ accompagné de la Vierge et de saint Jean et de l'autre côté une Pietà plus reconnaissable. Les personnages latéraux se tiennent sur des consoles circulaires décorées de tores.

Ce monument ajoutait encore à l'intérêt et à l'importance de l'ancien village de Saint-Laurent et de son manoir ducal.

Les autres chapelles de Séné

Sur le territoire de Séné plusieurs anciennes chapelles ont été détruites ou désaffectées mais d'autres ont été construites à une date plus ou moins récente.



La croix de Saint-Laurent.

Chapelle Notre-Dame de Kerarden

La chapelle de Notre-Dame de Kerarden s'est en quelque sorte substituée à celle du manoir d'Auzon, disparue vers le milieu du XIX^e siècle et dont elle a recueilli les deux statues de saint Sébastien et de saint Roch. Elle a été construite, en 1846, par les soins du recteur Jean-René Thoumelin (1822-1868) pour les besoins du quartier de Montsarrac dont la population s'était accrue avec l'implantation d'une fabrique de « soude » à partir des goëmons.

Elle a bien les caractères du XIX^e siècle, de forme rectangulaire, avec une sacristie au chevet, construite en moellons revêtus d'un enduit. Portes et fenêtres s'ouvrent en plein cintre. Au sommet du pignon occidental s'élève le clocheton à baies quadrangulaires et pyramide terminale. Plus bas, un petit oculus domine le portail.

L'intérieur récemment restauré conserve, sous le berceau lambrissé de bois très clair et, entre les murs blanchis à la chaux, les carreaux rouges du pavement d'origine.



Le décor du chœur (cl. Le Corguillé).

Une grille de fonte délimite le sanctuaire surélevé d'un degré. Au mur de chevet s'adosse l'autel en tronc de pyramide renversé, peint en faux marbre et orné de l'Agneau mystique. Il porte deux gradins et, au milieu, le tabernacle bordé de deux pilastres ioniques.

L'autel fait corps avec un faux retable, compartimenté par trois corniches horizontales et des pilastres peints en vert. Au niveau supérieur s'alignent trois niches : celle du milieu abrite une Vierge de l'Immaculée Conception avec la légende : *Mari konseuet hemb pehed, pedet aheid omb* (Marie, conçue sans péché, priez pour nous) ; dans les deux autres, on a placé les statues de saint Sébastien et de saint Roch. Sur le tympan formé par la voûte, le Père Éternel, enveloppé d'un manteau rouge, étend les bras devant un ciel de nuages lumineux.

Dans la nef se voient une statue de sainte Jeanne d'Arc et une statuette de Notre-Dame de Lourdes. Les stations du Chemin de croix sont des images lithographiées. On a remis, au fond de la chapelle, un second autel en tronc de pyramide et placé sur un support le navire sous pavois dont la présence est indispensable dans les chapelles côtières.

Chapelles de Bellevue et des îles

Pour la même raison, on a édifié une chapelle de service à Bellevue, dans la presqu'île de Langle. Mais c'était au vingtième siècle et, si elle garde le dessin en rectangle et des fenêtres cintrées, les murs sont construits en ciment. Seule la façade se présente avec une maçonnerie de moellons. Au-dessus du portail, une niche contient une statuette de pierres et, au sommet du pignon le mur se continue dans le clocheton en bâtière.

L'autel lui-même est construit en ciment et une statue en plâtre de Sainte-Anne-d'Auray désigne la titulaire.

Autrefois, dans l'île de Bouéd, parsemée de mégalithes ruinés, s'élevait une petite chapelle rectangulaire. Rosenzweig la décrit ainsi : « Porte occidentale à cintre légèrement brisé avec de courtes colonnes cylindriques engagées à chapiteau grossièrement sculpté ; on distingue d'un côté des volutes ; au nord porte en plein cintre sans ornements. Tracés d'une fenêtre à cintre brisé, à l'est. Bénitier creusé dans la muraille avec sculpture ».

Elle était dédiée à saint Vital, père des saints Gervais et Protais, martyrisés à Ravenne sous Néron. On y venait en pèlerinage pour obtenir des nouvelles des marins absents. Quand on l'a démolie, la statue du saint a été transportée à l'église paroissiale où elle figure au-dessus du portail.

Plus à l'ouest, dans l'île Boëdic, s'est maintenue, bien que désaffectée, une autre petite chapelle rectangulaire, avec deux fenêtres au midi et son pignon à l'ouest dominé par un petit clocheton. Elle fait partie du paysage à l'entrée du goulet de la rivière de Vannes.



Pardon à l'île Boëdic vers 1900 (Col. L. Morin).

Chapelle de Limur

Dans la propriété du château de Limur survit encore la chapelle, maintenant désaffectée, construite dans la première moitié du XVIII^e siècle par Noël Bourgeois, lieutenant de l'Amirauté dans le diocèse de Vannes. Elle était dédiée à saint François-Xavier et on y desservait une chapellenie fondée le 22 mars 1749, dotée de 100 livres de rente pour le service de la messe, les dimanches et fêtes gardées et aux fêtes de la Présentation de la Vierge, de saint François-Xavier et de saint Vincent Ferrier.

Elle se situe à l'entrée de la cour. C'est un petit édifice rectangulaire, en moellons. Les baies en arc segmentaire : deux fenêtres sur le chœur, une grande porte dans la façade méridionale et une autre à l'est, s'entourent d'un appareil de pierres blanches. En tuffeau également la corniche moulurée qui règne au sommet des murs. A l'extrémité de la toiture d'ardoise une croix de fer rappelle l'ancienne destination du bâtiment. Il garde encore, à l'intérieur, son sol carrelé, ses murs revêtus d'un enduit et le lambris en berceau de sa voûte peinte d'ogives et de formerets.

Selon Aurélien de Courson, les jeunes filles en mal de mariage venaient y invoquer saint Vincent si bien que l'un de ses pieds était transformé en pelote par les épingles qu'elles y plantaient le plus profondément possible. Cette statue, comme celle de saint François-Xavier a été transférée à Saint-Laurent, quand la chapelle de Limur fut désaffectée.

Les croix de pierre de Séné

La paroisse de Séné était très riche en croix de granit de tous les âges et de toutes les formes. Plusieurs ont disparu comme celles de Poulfanc et de Botspernen. La croix plate qui se trouvait un peu au-delà du nouveau cimetière de Vannes s'est retrouvée à Boismoreau, brisée en deux. Celle d'Arcal est venue enrichir la jeune paroisse vannetaise de Notre-Dame de Lourdes.

Parmi celles qui restent, certaines sont simples, sans figuration mais peuvent être très anciennes. La petite croix épaisse, aux bras peu marqués, qui se trouve au voisinage du cimetière provient, dit-on, d'un ancien menhir christianisé. Une seconde croix de l'ancienne route de Vannes à Séné porte inscrit sur son fût un mystérieux fuseau. Celle de Bel-Air, très svelte a des bras très courts et celle du moulin de Cadouarn porte la date de 1635. Haute, monolithique, les bras pattés,

les arêtes abattues, la croix dite de la grotte de Jean II revêt un air d'antiquité et cependant elle ne daterait que de 1823 et serait une copie d'une croix de Theix. Elle aurait été élevée pour commémorer la mort d'un sabotier, victime d'une louve qu'il avait pourtant réussi à maîtriser. Dans le peuple, on l'appelle « *kroez er blei* », la croix du loup.

Plusieurs sont sculptées d'un christ très fruste, ainsi une autre, sur la vieille route de Vannes, celle de Gornevez et celle de Bellevue. La croix de Keranna, érigée, en 1891, à la sortie du bourg, par le recteur Buon, en souvenir de la mission, s'est voulue plus monumentale mais récemment elle s'est écroulée.

Nous avons déjà signalé la croix mutilée de saint Laurent sans doute contemporaine de la chapelle. Il reste que la plus belle croix de Séné est celle de Montsarrac. On a prétendu lui donner une origine espagnole, sous prétexte que son nom actuel se rapproche de celui du monastère catalan de Montserrat. Or certains affirment qu'elle provient de l'ancien cimetière et n'a été transférée à son emplacement actuel que lorsqu'on a bâti la chapelle de Kerarden. En réalité, c'est une croix typiquement vannetaise, parente de celles de Saint-Avé et du Rohic.

Elle se dresse sur un soubassement maçonné de moellons, plantée dans un socle carré assez grossier mais ces deux éléments ne sont pas d'origine. Au sommet du fût polygonal coiffé d'un chapiteau mouluré, une épaisse torsade ménage la transition avec le panneau de la croix amorti en bâtière. Sur la face principale, on a sculpté en réserve une crucifixion avec la Vierge de douleur et saint Jean, dans une attitude très médiévale, la tête appuyée sur la main droite et tenant dans sa main gauche le livre de son évangile. Au revers figure une Pietà. Dans les angles apparaissent des angelots. Sur les petits côtés, on reconnaît saint Jean-Baptiste, surmonté d'une tête de vieillard, sans doute celle du Père Eternel. Des colonnettes à base et chapiteau géométriques, dessinent les angles et les rampants garnis d'une végétation touffue, se courbent comme pour esquisser une accolade. Le panneau lui-même semble bourgeonner à son sommet. Cette surcharge ferait croire à une date un peu plus tardive que les croix de Saint-Avé attribuées généralement au XV^e siècle.

Sources et Bibliographie

Eglise : Archives communales (Dossier de la reconstruction).
Archives paroissiales.
J. DANIGO. Séné. Centenaire de l'église Saint-Patern, Vannes, 1987.

Saint-Laurent: Arch. dép. du Morb. 74 G 19, 76 G 7, 79 G 7. MOLLAT, Etudes et documents sur l'histoire de Bretagne (XIII-XVI^e s.), P, 1907, p. 217.

Limur: HALGOUET (H. du). Inventaire des Archives de l'Hôtel de Limur, Saint-Brieuc, 1927, p. 35-47.

Croix: MARSILLE (L.). Les croix de Vannes et de sa banlieue. Bulletin de la Soc. Polym. du Morb., 1942.



Croix de Bellevue (cl. Le Roch).



Croix de la route de Calmont-Haut (cl. Le Roch).

SURZUR

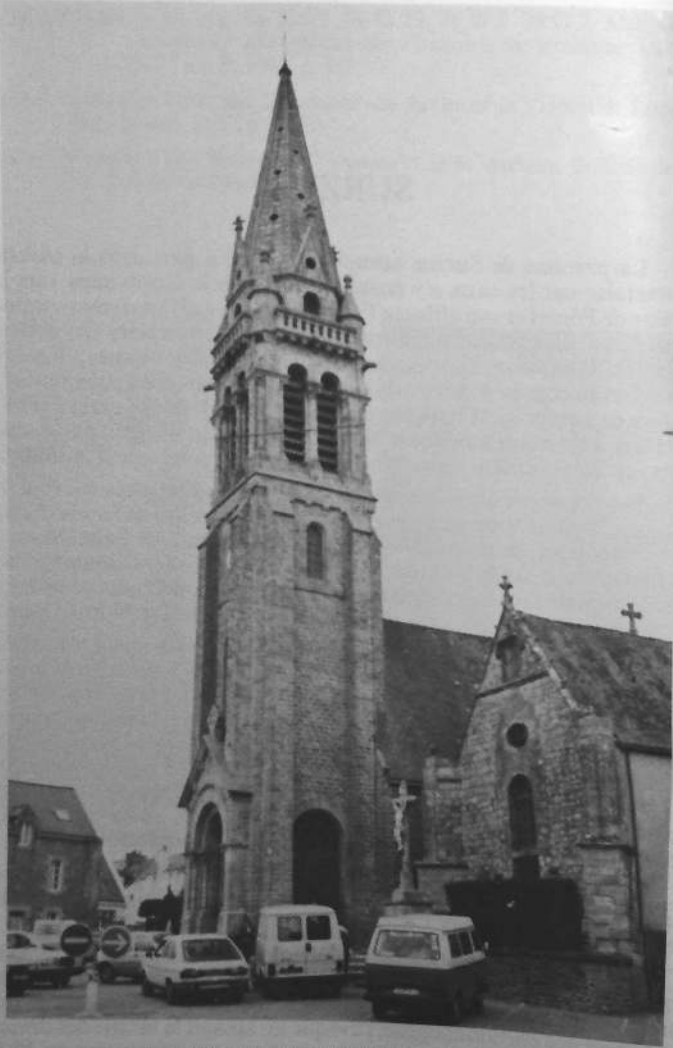
La paroisse de Surzur occupe une place à part dans la cuvette vannetaise car les eaux s'y écoulent non vers le Golfe mais vers la rivière de Pénerf et son affluent l'étier de Caden qui l'enserrent comme deux bras. Elle est certainement très ancienne: son nom (en breton SURHUR) demeure inexplicable et la voie romaine de Nantes à Vannes la traversait comme le prouve la borne milliaire trouvée à proximité du village de Lescorno. A l'origine elle englobait la Trinité-Surzur, à l'est, Le Hézo à l'ouest et sans doute Noyal. Il n'est pas jusqu'au patronage de saint Symphorien, le martyr d'Autun qui ne soit signe d'antiquité.

Pour desservir ce vaste territoire, en plus de l'église paroissiale et de la chapelle Notre-Dame, au bourg, il y avait les chapelles de Sainte-Anne de Grazenpont, de Sainte-Hélène, près de Branrun, de Saint-Marc à Trémoyec, une autre à Riniac, sans parler des oratoires domestiques. Le Hézo possédait une chapelle prieurale et La Trinité, outre celle de ce titre, deux autres dédiées aux saints Gervais et Protais et Notre-Dame.

Grande, riche, peuplée, la paroisse de Surzur se trouvait rattachée au fief des regaires, c'est-à-dire à la seigneurie de l'évêque de Vannes qui, de ce fait, en était le prééminencier et y percevait les dîmes. Selon un acte de 1398, Prigent Le Chevalier, prieur de l'Hôpital Saint-Nicolas de Vannes, réclamait à Yves Le Drezen, vicaire perpétuel de Surzur, la rente annuelle de 22 livres représentant 88 perrées de grain que, par décret épiscopal, elle avait été depuis longtemps assujétie à payer. Il prétendait même que lui appartenait la présentation du vicaire perpétuel et Yves Le Drezen reconnut l'exactitude des faits.

La paroisse continua de verser sa rente à l'hôpital Saint-Nicolas jusqu'à la fin du XVI^e siècle où elle s'en déchargea en lui abandonnant les dîmes de sa trêve de La Trinité.

Quant à la présentation du titulaire de la paroisse, si elle a jamais existé, elle tomba vite en désuétude car, selon Luco, tous les documents prouvent qu'elle était soumise au droit commun. Plutôt que de payer au recteur une portion congrue, l'évêque lui laissait la moitié des dîmes levées à la 33^e gerbe, ce qui représentait encore un revenu de 15 à



SURZUR — Le clocher (1904-1905) (cl. Le Corguillé).

1800 livres au XVIII^e siècle. Le Hézo relevait de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys qui en percevait les revenus. Ce régime dura jusqu'à la Révolution.

L'église Saint-Symphorien

Historique de l'église

L'église Saint-Symphorien remonte à l'époque romane mais, depuis ces temps lointains elle a connu bien des remaniements dont on ne connaît que les dernières phases.

L'église sous l'Ancien Régime

Quand on a démolé le clocher qui se trouvait, conformément au plan roman, sur le carré du transept, on a découvert une pierre datée de 1664 indiquant une restauration dont on ignore l'importance.

En 1734, on dut réparer la tour « délabrée par le ouragan ». Le recteur Olivier de la Cornière (1740-1753) semble s'être occupé avec beaucoup de soin de l'entretien et de l'ornementation de son église. Les comptes de la fabrique portent traces de travaux au pavement et à la couverture. Sa grande œuvre fut l'introduction dans le chœur d'un retable monumental dont la première pierre fut posée le 3 février 1751 et le tabernacle béni le 21 novembre. L'artisan en était Le Denmat de Locminé qui avait déjà construit celui de Plumelin. En 1753, on lui versa la somme de 120 livres, sans doute un solde.

Dans les décennies suivantes, les cloches furent la grande préoccupation des recteurs. En 1765, on en béni une de 961 livres dont les parrain et marraine furent Pierre Le Sénéchal de Kerguisé et Thérèse du Bot du Grégo. Une autre fut refondue en 1768 et, en 1774, la fabrique acquitta encore le convoi d'une troisième.

Il y avait dans l'église une chapelle où les seigneurs du Grégo avaient leur enfeu qui servit jusqu'à la Révolution. La famille Le Sénéchal de Kerguisé possédait aussi une tombe prohibitive près de la longère du nord, entre la balustrade du chœur et son banc seigneurial. Le banc et la tombe des seigneurs de Penbulzo se trouvaient près de l'autel de Notre-Dame de Pitié.

L'église était située au sein du cimetière qui fut interdit par l'évêque, en 1785. Elle avait la forme que nous lui connaissons, en croix latine, avec un chœur profond, une chapelle greffée sur le collatéral du nord et une autre flanquant le chœur, au midi, jusqu'à déborder le chevet. Sur l'ancien cadastre, on distingue en outre un édicule adossé à la longère du nord, peut-être l'ossuaire.

Les restaurations du XIX^e siècle

M. Fardel, recteur depuis 1787, fut contraint de se déporter en Espagne où il fut appelé à donner des cours de français à l'Université de Salamanque. Dès 1801, il était de retour et, bien qu'il eût été arrêté par la police consulaire, il retrouva sa paroisse à la suite du Concordat de 1802. Son premier soin fut de remettre en état son église qui avait été dévastée et profanée sous la Révolution. On dit qu'elle avait servi d'écurie aux chevaux des soldats. En 1797 (1^{er} germinal VI) s'y tint l'assemblée électorale des citoyens de Theix, d'Ambon et de Surzur. Au dire du maire, qui exagère sans doute, en 1802, il ne restait plus rien à l'intérieur de l'église que les pierres de l'autel. En 1808, de sa belle écriture, le desservant Fardel décrivait l'état de dénuement dans lequel elle se trouvait : « Notre église a été entièrement dévastée pendant la Révolution. Il n'y restait plus que les murs et un toit à réparer. Voilà déjà six ans que nous y faisons toutes les réparations dont nous sommes capables, mais malgré nos efforts, nous avons la douleur de voir qu'il nous reste beaucoup de chemin à faire. Nous n'avons qu'une seule cloche — elle avait été acquise, en 1804, de la fonderie Chatel de Vannes — et il nous en faudrait trois. Nous manquons de statues, de tableaux et d'ornements requis pour le culte divin... Une autre réparation, plus alarmante encore, est celle de la tour du clocher dont la maçonnerie s'ouvre peu à peu ». Les premiers indices de ce délabrement étaient apparus, il y avait déjà une vingtaine d'années. « On voit aujourd'hui une fente depuis le haut du mur jusqu'au fondement ». Les témoins à la chaux montraient qu'elle continuait de travailler et la tour penchait si sérieusement qu'on pouvait craindre qu'elle ne s'écroulât et elle avait de 80 à 90 pieds de haut. « Seul le gouvernement, concluait le desservant, peut nous mettre à l'abri du malheur qui nous menace » et il estimait la dépense pour la restaurer à 26 000 francs.

Tout au long de la première moitié du siècle, maires et desservants ne cessèrent de harceler le gouvernement en faveur de leur vieille église. En 1833, le recteur Le Sant signalait l'urgence des réparations à faire aux lambris de la nef et des bas-côtés ainsi qu'aux portes et aux fenêtres. Il obtint une subvention pour restaurer un côté de l'église mais la chapelle collatérale du nord menaçait également ruine. D'autre part, le maire aurait souhaité la reconstruction de la nef où des planches se détachaient du lambris au risque de blesser les fidèles.

Le 1^{er} avril 1834, le Conseil de fabrique reprit la décision antérieure d'ouvrir une porte à deux battants dans le bas-côté droit « pour l'entrée des hommes dans l'église ». C'est celle qui est la plus proche de l'aile méridionale du transept. En conséquence, la porte qui existait dans le pignon de cette aile, précédée par un porchet, fut supprimée et

on perça le pignon de deux fenêtres. On cherchait à donner plus de lumière à l'église et les fenêtres du chœur furent agrandies et on en ménagea une nouvelle à droite, face à la sacristie. C'est alors que l'autel fut détaché de son retable et avancé dans le chœur dont le niveau avait été surélevé.

En 1841, nouvelle supplique au Roi pour des réparations dont le devis se montait à 6000 francs. La commune, qui ne s'était engagée que pour 400 francs, dut porter sa participation à 1000 francs. Le gouvernement accorda, en 1843, un secours de 2000 francs et des dons volontaires couvrirent le reste de la dépense.

La tribune fut introduite au fond de l'église, en 1870, et le lambris remplacé par une voûte de lattes et de plâtre, en 1879. La vente d'une propriété léguée à la fabrique par Mlle Géanno de Vannes permit, en 1893, de réparer la charpente et la toiture, puis de percer une porte dans l'aile du nord. Surtout elle ouvrait la possibilité, depuis longtemps souhaitée, de construire un clocher neuf.



SURZUR — La façade romane (cf. Arch. Dép. du Morbihan).

La construction du clocher

L'état du clocher devenait de plus en plus alarmant et il s'aggrava encore à la suite de la tempête du 13 février 1900. « Les nombreuses lézardes qui en sillonnent les murs, constate le Conseil municipal, se sont élargies de telle sorte que le clocher constitue un réel danger pour le voisinage et les fidèles ».

Sa démolition s'imposait d'urgence. Elle se fit sous la direction de l'architecte Caubert de Cléry qui fut appelé à établir un plan et un devis. Fabrique et municipalité se mirent d'accord pour financer la dépense moitié par moitié. Mais l'adjudication ne trouva aucun soumissionnaire et il faudra augmenter les prix et voter de nouveaux crédits pour pouvoir traiter de gré à gré avec un entrepreneur de Vannes. Les cloches furent d'abord descendues et installées sous un abri provisoire.

Dès que la dépense eut été soldée, en 1902, on envisagea la construction du clocher actuel. L'architecte avait déjà dressé un plan dont la réalisation était évaluée à 28 000 francs. Le conseil de fabrique avait épuisé une bonne partie de ses ressources et se réservait l'installation du beffroi. La municipalité se disait prête à consacrer à ce projet les 7000 francs qu'elle avait tirés de la vente de biens communaux et elle disposait, en outre, de 10 000 francs en bons du Trésor. Le Conseil général accordait de son côté une somme de 1400 francs. La Commission départementale des Bâtiments jugea le projet « bien étudié et d'aspect élégant ». Tout allait donc pour le mieux.

Pour parfaire le financement le maire s'adressa au Gouvernement. Mal lui en prit car il fallut établir dossier sur dossier pour s'entendre dire par le Comité des Inspecteurs généraux que ce clocher était hors de proportion avec l'église, qu'il fallait le réduire, supprimer l'étage inutile à la base de la flèche, simplifier l'ornementation, renoncer à la balustrade et aux pinacles.

Ce fut la consternation à Surzur. La fabrique, qui s'était procuré de nouvelles ressources déclara abandonner toute demande de subvention car elle désirait garder le clocher prévu qui serait plus en harmonie avec une église d'une plus grande élévation qu'on construirait tôt ou tard. En vain, le ministre entendait qu'en tout état de cause on devait se conformer aux observations du Comité et, si l'on envisageait la construction d'une nouvelle église, mieux valait attendre et établir un projet global.

Bon gré mal gré, l'architecte revisa ses plans et obtint l'approbation du ministre qui réclama encore quelques modifications comme la suppression des colonnettes aux angles de la chambre des cloches. Le 5

octobre 1903, on procéda à l'adjudication des travaux qui fut emportée par l'entrepreneur Ricordel de Ponchâteau.

En bon Breton, le recteur Cadoret était têtue et peu enclin à se plier aux injonctions ministérielles. Il s'estimait délié de l'engagement qu'il avait pris de contribuer pour 1450 francs à la construction de la nouvelle bâtisse et il conclut avec l'entrepreneur un marché supplémentaire de 3000 francs pour rétablir la balustrade et les clochetons d'angle, si bien qu'on revenait au plan primitif. « Ceux qui ne trouveront pas ce clocher à leur goût, écrivait-il dans une sorte de défi, devront s'en prendre à M. le recteur de Surzur car il l'a construit tel qu'il le voulait ».

Les travaux furent menés rondement. Commencés le 23 mars 1904, ils furent couronnés par la pose du coq au sommet de la flèche, le 1^{er} février 1905 et définitivement terminés, le 16 mars, donc en un peu moins d'un an. Le coût total s'éleva à environ 35 000 francs sur lesquels la commune avait versé 29 000 et la fabrique un peu plus de 5000 en y comprenant l'apport personnel du recteur. En 1906, le Conseil municipal compléta son œuvre en reliant le nouveau clocher à l'aile de l'ancienne église.

Celle-ci continuera d'exiger des réparations. En 1912, une partie de la voûte s'effondra. L'année suivante, c'était le bras nord qui menaçait ruine. A peine le marché venait-il d'être conclu que la guerre se déclara et l'entrepreneur fut mobilisé. La municipalité se vit contrainte de négocier avec une autre entreprise un contrat qui ne deviendra effectif que le 29 décembre 1915.

Les cloches

Les cloches ont depuis longtemps été l'orgueil des recteurs et de leurs paroissiens. Celles qui existaient à Surzur avant la Révolution subirent le sort commun et furent envoyées à la fonte. Dès la reprise du



La chapelle-sacristie.

culte, M. Fardel s'employa à doter son église d'une nouvelle sonnerie. En 1804, il commanda à la fonderie Chatel de Vannes une grosse cloche. Une autre du même atelier fut bénite le 21 décembre 1813 mais elle semble avoir remplacé celle qui avait été dédiée à saint Pierre et à sainte Brigitte, le 15 novembre 1807.

Sans doute ont-elles duré jusqu'en 1924, date à laquelle la maison Cornillé-Havard de Villedieu-les-Poêles fournit une sonnerie de quatre cloches pesant 1075, 767, 550 et 300 kilos et donnant le si bémol, le sol, le la et le mi bémol. Elles furent bénites le dimanche de la Sexagésime et sonnèrent pour la première fois le 2 mars.

*O klehier beniget
Genemb ol pedet Doué
Kaset bet en Drinded
Kannen hur haranté*

Cloches bénies
Avec nous tous priez Dieu
Portez jusqu'à la Trinité
Le cantique de notre amour

chantait le cantique composé pour la circonstance.

Elles allaient cependant connaître bien des malheurs. En 1936, le coussinet de la deuxième cloche cassa et elle tomba sur la troisième dont les agrafes se brisèrent à leur tour, mais leur chute fut arrêtée par le premier plancher de la tour. En 1943, les Allemands, qui occupaient le bourg, voulurent célébrer la nouvelle année par un carillon endiablé. La petite cloche se détacha et tomba au pied de la tour. Ils en furent quittes pour une indemnité de 40 000 francs. Décidément ces attaches s'avéraient bien fragiles puisqu'un troisième accident intervint encore : une cloche entraîna une autre dans sa chute et toutes deux se brisèrent en endommageant l'horloge.

Aussi décida-t-on de les remplacer et, en 1948, fut mis en place un nouveau carillon de quatre cloches du poids de 1093, 790, 563 et 314 kilogrammes, et l'année suivante il fut électrifié.

Son architecture

En dépit des remaniements et des additions qu'elle a connus, l'église Saint-Symphorien laisse encore deviner ses origines romanes. La façade occidentale est typique à cet égard par son ampleur, ses contreforts plats, son portail et sa fenêtre haute en plein cintre. La porte est précédée, comme à Ambon et à Merlevenez, d'un avant corps ici très simple. Il est fait de deux voussures en arc à peine brisé abritées par les versants d'une bâtière.

En revanche rien de roman n'apparaît plus à l'extérieur ni dans la nef percée de grandes baies modernes, ni dans le transept depuis que le clocher a fait disparaître l'ancien pignon. Cependant, au chevet du

chœur, la disposition des contreforts se rapporte au plan primitif. Les murs de moellons sont recouverts d'un enduit uniforme.

Sur la nef, au nord, se greffe une chapelle polygonale qu'éclairait à l'ouest et à l'est des fenêtres cintrées, le pan central ne comportant qu'une petite niche. Le bras nord du transept se trouve désormais très surélevé par rapport à la route et il faut un escalier pour accéder à la porte du pignon au-dessus de laquelle s'ouvre une fenêtre au cintre ébrasé. Dans le chœur très profond on a ménagé deux fenêtres de chaque côté après que celle du chevet ait été murée.

La grande et haute sacristie du midi est, en réalité, une chapelle du XVI^e siècle, défigurée du fait de sa nouvelle destination. Entièrement construite en appareil, elle est contrebutée par de puissants contreforts d'angle. Les animaux perchés à leur sommet, un lion et un dragon, n'arrivent pas à faire oublier la disparition des pinacles. Des crochets hérissent les rampants du toit jusqu'au fleuron terminal. La grande fenêtre gothique, dont on ne distingue plus que le dessin, contient maintenant, une baie carrée à la base, une fenêtre cintrée au-dessus et dans le tympan un œil-de-bœuf. Une corniche horizontale barre le triangle du pignon dans lequel s'inscrit un grand cartouche décoré d'une accolade fleurie et destiné sans doute à recevoir des armoiries. Dans le mur de l'ouest, devenue presque invisible, s'ouvre une belle porte en anse de panier, aux contours profondément moulurés et coiffée d'une accolade à végétation luxuriante.

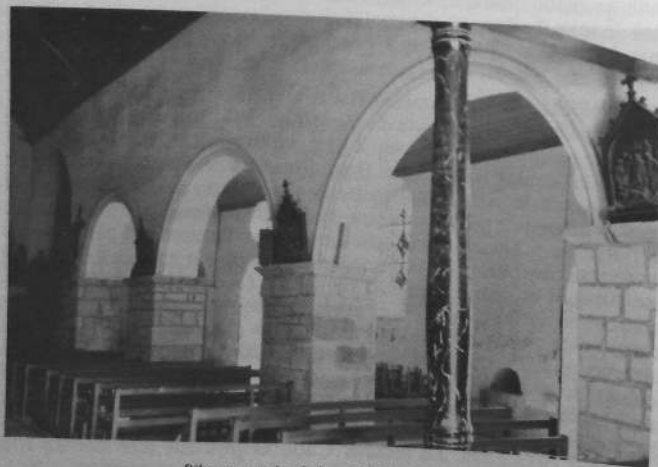
Le clocher-porche s'applique directement contre le bras méridional du transept qu'il domine de très haut. Il s'élève, en effet, en trois étages. Le premier, de beaucoup le plus important, dépasse les toitures, encadré de ses huit contreforts. Il paraît un peu austère, s'il n'était percé d'arcades à la base et de petites fenêtres à son sommet. Le portail s'inspire un peu de celui de l'ouest, surmonté comme lui d'une bâtière qui porte, ici, une croix celtique. Les deux voussures en plein cintre reposent sur des colonnettes d'angle d'aspect plutôt gothique avec leur base torique et leur chapiteau feuillagé. La chambre des cloches occupe le second étage, cantonnée de tourelles d'angle, et plus ornée, grâce à ses fenêtres géminées sur chacune des faces, aux colonnes qui les bordent, à la balustrade qui les domine. Etablie sur un tambour octogonal percé dans chacune des directions cardinales d'une baie à gable, la flèche pyramidale monte en s'effilant jusqu'à la croix, chacune de ses faces bien délimitée par un cordon et trouée de petites ouvertures circulaires. Le recteur Cadoret pouvait être fier de son clocher dont il avait maintenu le plan contre vents et marées.

Sur la nef, deux fenêtres cintrées aux arêtes vives, alternent avec deux portes à deux battants surmontées d'un œil-de-bœuf.

A première vue, quand on entre, on a bien l'impression de se trouver dans une nef romane. Le vaisseau central communique avec les bas-côtés par des arcades en plein cintre qui reposent sur des piles rectangulaires par l'intermédiaire d'un tailloir peu épais. Mais les arcs sont d'une amplitude inhabituelle, bordés d'une mouluration de plâtre et l'on douterait de l'ancienneté des murs si l'on ne savait que l'enduit blanchi à la chaux qui les recouvre, dissimule les meurtrières qui éclairaient directement la nef principale comme dans l'église voisine d'Ambon.

Les bas-côtés débouchent sur le transept par des arcades en plein-cintre plus étroites. Les piles du carré se renforcent pour soutenir les grands arcs latéraux mais il semble qu'on puisse y distinguer deux maçonneries différentes. L'arc triomphal s'ouvre largement sur le chœur sans qu'on voie la moindre trace des colonnes engagées que signalait Rosenzweig.

Les quatre travées de la nef sont maintenant couvertes d'un lambris au curieux profil en arc à double brisure. Des tirants de fer



Piles et arcades de la nef (cl. Le Corguillé).

tiennent lieu d'entrants. D'un niveau nettement inférieur, le chœur a conservé sa voûte de plâtre décorée de caissons avec un motif en leur centre.

Son mobilier

Le principal ornement de l'église consiste dans le grand retable de chevet placé par Le Denmat, en 1751. L'autel de la célébration masque l'ancien qui est du type courant : tombeau de bois galbé, angelots aux angles, gradins sculptés de rinceaux, haut tabernacle où figure en relief l'Agneau mystique.

Le retable se développe en trois corps encadrés par six colonnes corinthiennes en marbre noir. Au centre, le tableau de la Résurrection peint par Devouge en 1810 occupe une sorte de large niche en arc segmentaire où pendent, de chaque côté, des chutes de fruits dorés. Au-dessus, une vraie niche repose sur des angelots et contient une Vierge à l'Enfant. Des ailerons chargés de feuilles et de fleurs lui donnent de l'ampleur et deux pots à feu encadrent la courbe du fronton. Au droit des colonnes intérieures, deux personnages se tiennent sur des piédestaux.



Le retable de l'autel majeur (1751) (cl. Le Corguillé).

De chaque côté les ailes s'incurvent. Au bas, elles comportent des crédences en forme de culs-de-lampes, plus haut des médaillons ovales où figurent en bas-relief les scènes de la Nativité. L'étage principal est occupé par les niches de saint Symphorien, en guerrier romain et de saint Isidore, porteur de ses insignes habituels : la faucille et la gerbe de blé. Il est dominé par un épais entablement et le couronnement est orné d'un médaillon lauré, bordé d'ailerons touffus et sommé d'une corbeille de fleurs.

Comme on le voit, ce retable demeure fidèle à la tradition lavalloise dans sa structure et dans sa décoration, avec cependant une note du XVIII^e siècle marquée par la multiplication des formes curvilignes.

Les chapelles latérales ont perdu leur autel : l'un d'eux est abandonné dans un coin. En revanche, elles ont conservé leur statuaire de plâtre. En 1892, à la suite d'accidents de bétail provoqués par la foudre, on avait placé de part et d'autre de l'entrée du chœur, les statues de saint Cornély et de sainte Barbe. L'autorité diocésaine ayant porté un jugement sévère sur les statues de bois, le recteur jugea bon de remplacer, en 1896, celles de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne. Par la même occasion, il bénit les statues de saint Antoine,



Grille de la chapelle de la Vierge.

ermite et de saint Antoine de Padoue. En 1899, il se procurait un nouveau saint Symphorien pour le retable tandis que le saint Isidore en bois se maintenait. Sont venues s'y ajouter encore une Vierge à l'Enfant et une sainte Anne toute dorée qui appartient à la chapelle du Grapport. Dans ces ailes on voit encore deux confessionnaux.

La chapelle du Rosaire donne sur le collatéral nord par une ample arcade en plein cintre. Elle est fermée par des éléments de balustrade et une haute grille forgée en 1821 par le ferronnier Le Joubioux. L'autel en tronc de pyramide renversé a été séparé de son retable-lambris composé de simples compartiments disposés en hauteur. Celui du centre a été peint, en 1935, d'une Vierge à l'Enfant, par Xavier de Langlais. La Vierge porte un corsage aux manches de velours et un tablier bleu. La tête couverte d'un voile rose, elle enveloppe son Enfant dans un grand manteau vert doublé de rose. Adossée à une large croix rayonnante, elle se tient debout sur un nuage chargé de volutes devant le paysage de la campagne de Surzur. C'est une des plus belles œuvres du peintre originaire de la paroisse. La chapelle abrite en outre la cuve ovale en marbre noir de la fontaine baptismale, une statue processionnelle de sainte Anne, toute dorée, et celles en plâtre de saint Roch (1918) et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (1926).

La tribune remplit la dernière travée de la nef centrale. Elle est montée sur des colonnes de bois peintes en faux marbre. Dans les bas-côtés ont trouvé place deux confessionnaux. Celui du midi est orné dans le style Louis XV. Le bénitier quadrangulaire encastré dans le mur, au voisinage de la porte du midi, est sculpté d'un masque à ses deux extrémités.

Les vitraux modernes, signés Razin, sont riches de couleurs mais présentent l'inconvénient d'assombrir considérablement une église qu'au siècle précédent on cherchait au contraire à éclairer davantage.

Les croix de mission

Les missions paroissiales comportaient une cérémonie de la croix et la coutume s'établit de dresser une croix commémorative au voisinage de l'église. Celle de Surzur fut érigée sans doute en 1741 et l'on y signale des réparations en 1744, en 1749, en 1773. Au début du XIX^e siècle, elle s'adossait à la longère méridionale de la nef et quand on perça une nouvelle porte en 1834, elle fut transférée au milieu du cimetière. Dix ans plus tard, on la trouve devant le bras du transept, à la place occupée actuellement par la tour. Le recteur Alban Cario la renouvela et demanda d'être enterré à son pied. Mr Thibaud (1866-1886) fit sculpter un nouveau christ. Pour construire la tour, il fallut,

une fois encore la déplacer. A l'occasion de la mission de 1912, sur l'ancien soubassement en forme d'autel, on éleva une croix neuve en bois. Le Christ qui y fut attaché avait été découvert dans un grenier et restauré par les soins de M. Laumonier de Vannes.

Actuellement c'est une croix de pierre qui s'élève près de la sacristie, précédée d'un emmarchement et faite d'un soubassement, d'un socle et d'un fût cylindrique en granit.

Chapelle Notre-Dame de Recouvrance

Au sud du bourg, dans une rue aux maisons anciennes, la chapelle Notre-Dame de Recouvrance déploie sa belle parure de granit. On la trouve signalée, dès 1597, à l'occasion du mariage de Julien Le Scouble avec demoiselle Amaurye de Quéhéac, dame de Kerhern. En 1742, elle fut l'objet d'importants travaux : la couverture, la charpente et le pignon du côté de l'ouest « avaient rollé de quatre pieds et sept pouces » quand on avait commencé à les démolir. Le procureur de



Chapelle N.-D. de Recouvrance. Le portail occidental (cf. Le Corguillé).

la chapelle, Symphorien Jarnier, de son état, tailleur d'habits, ne disposait que de 334 livres et la réparation se monta à 987, nous confie le recteur Olivier La Cornière « jusqu'au jour de la Conception de la bienheureuse Vierge Marie, 6 décembre, où j'ay eu l'honneur de chanter la grand messe ». On n'a fait aucune levée (imposition) sur la paroisse, ajoute-t-il ; la bonne volonté d'un chacun a fourni ce qui a été nécessaire.

Une nouvelle et importante restauration intervint, en 1890-91 avec le recteur Cadoret qui, nous dit-on, fournit les plans. Comme l'entrepreneur était Bernard de Tours, ils viennent plus vraisemblablement de l'abbé Brisacier. Les murs furent consolidés par des contreforts pour leur permettre de recevoir la poussée d'une voûte en briques. On restitua la grande fenêtre du chevet qui avait été murée et l'on rétablit les meneaux qui manquaient. Une autre fenêtre fut percée au nord et les trois baies qui éclairaient le chœur reçurent des vitraux de Laumonier. De cette même campagne date, sans doute, le clocheton. Le 24 mars 1892, la chapelle renouvelée fut bénite par M. Le chanoine Le Digabel et le même jour, une cloche qui remplaça celle que M. Fardel avait achetée en 1808.

En 1937, on révisa encore la maçonnerie et la toiture et on posa une corniche en ciment.

Rectangulaire, la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance est faite, toute entière, en bel appareil. Une arcade murée dans la longère nord témoigne sans doute d'une chapelle annexe. A l'origine, l'édifice ne comportait que des contreforts d'angle maintenant délestés de leurs pinacles. D'autres sont venus renforcer les murs au bas desquels règne un banc de pierre surmonté d'un bandeau mouluré. Les rampants du pignon oriental sont garnis de crochets. Autant d'indices qui permettent de dater cette chapelle du XVI^e siècle.

Deux portes y donnent accès, l'une à l'ouest et l'autre au midi. Le portail occidental s'ouvre en plein cintre, profondément mouluré de gorges et de tores. En revanche, l'accolade qui l'enveloppe se fait plus timide, en dépit de ses feuilles frisées et de son haut fleuron. Au sud, le larmier se détache plus vigoureusement au-dessus de la porte en anse de panier où la gorge la plus intérieure s'orne d'un cordon de feuillage.

La grande fenêtre de chevet en arc brisé a retrouvé une garniture flamboyante. Trois formes trilobées soutiennent le remplage à longues flammes également trilobées.

A l'autre extrémité, le clocheton débordé sur le nu du mur grâce à trois corbelets. Il présente sur chacune de ses faces une baie trilobée,

ouverte ou aveugle, coiffée d'un petit gable. Sa courte flèche pyramidale porte la croix.

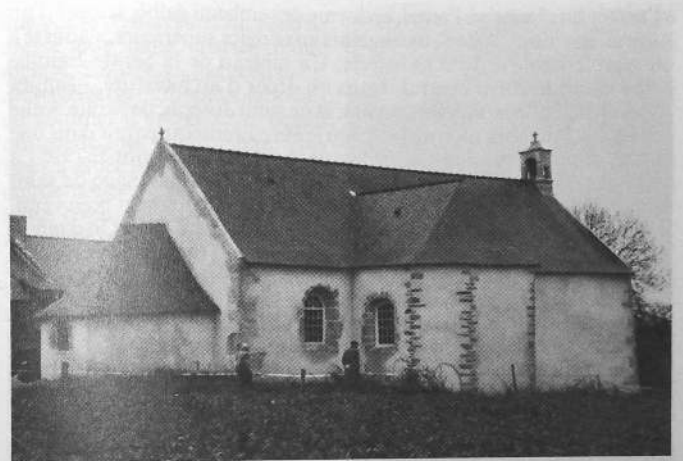
L'intérieur est pratiquement désaffecté. Cependant le grand vitrail du Couronnement de la Vierge occupe toujours la fenêtre de chevet et, dans les fenêtres latérales du chœur se voient les deux scènes de la Nativité et du Mariage de la Vierge. Dans le mur du midi, la crédence en accolade est moulurée d'un tore qui retombe sur des colonnettes à base et chapiteau géométriques. Une grille de fonte délimite le chœur. Le sol est solidement dallé et une voûte d'ogives divisée en quatre travées couvre l'ensemble du vaisseau. Détournée de sa destination première et privée de toute cérémonie religieuse, la chapelle Notre-Dame de Recouvrance a perdu son âme.

Elle avait déjà perdu son titre à l'occasion de sa restauration, en 1890, quand elle prit le vocable de Notre-Dame de Vrai-Secours avant de devenir Notre-Dame de la Délivrance. Elle continuait cependant d'être le lieu d'une grande dévotion. La procession de la paroisse s'y rendait, le dimanche du Sacre, aux fêtes de l'Assomption et du Rosaire, et chaque premier dimanche du mois. La Congrégation de la Sainte Vierge fondée en 1874 et qui comptait 150 jeunes ou vieilles filles s'y réunissait deux fois par mois et aux fêtes de la Vierge. Elle honorait spécialement la Nativité de Notre-Dame, puis l'Immaculée Conception célébrée encore le 8 décembre 1936.

Après la guerre, on commença de négliger l'antique chapelle et bientôt elle fut détournée de sa destination première. Pourtant son passé marial était riche de souvenirs et d'émotions pour bien des familles car les jeunes mariés, après s'être agenouillés devant la croix de mission, avaient coutume de s'y rendre pour mettre leur union sous la protection de la Vierge Marie.

Chapelle Sainte-Anne du Grappont

Dans son « Pouillé du diocèse de Vannes », l'abbé Luco déclare ne savoir où situer la chapelle de Notre-Dame de Grazenpont dont il est fait mention en 1455, dans un document de l'abbaye de Lanvaux. Il ne peut s'agir que de la chapelle appelée maintenant Sainte-Anne du Grappont. En 1683, on parle, en effet, de la frairie de « Sainte-Anne-de-Grapont » décalque du breton « *Graz-en-Pont* ». L'antique chapelle et, avec elle, tout le quartier étaient passés sous le patronage de sainte Anne, ce qui entraîna, sans doute, sa reconstruction, en 1690.



Chapelle Sainte-Anne du Grappont (cl. Le Corguillé).

Justifiant son nom, elle se dresse sur une éminence (*graz*) qui domine le marais voisin et d'où l'on descend, en franchissant un ponceau, pour accéder à la fontaine monumentale.

Au lendemain de la Révolution, elle fut la première, dès 1802, à recevoir une cloche, avant même l'église paroissiale. Récemment, elle a été pourvue d'une toiture et d'une voûte neuves et l'intérieur a été soigneusement restauré.

L'édifice, en lui-même, est très simple : rectangulaire, construit en moellons revêtus d'un enduit blanchi à la chaux. Au sommet du pignon occidental, un clocheton de pierre abrite sa cloche sous un arc segmentaire. Un perron semi-circulaire précède le portail qui s'ouvre en plein cintre avec des arêtes vives. La porte du midi, de même forme, est datée de 1690. Deux grandes fenêtres cintrées, ébrasées à l'extérieur, éclairent le chœur.

La chapelle polygonale qui se greffe sur la longère nord est plus tardive, si l'on s'en rapporte à ses larges fenêtres en arc segmentaire. Une sacristie, également polygonale, s'applique perpendiculairement au mur de chevet, mais à un niveau inférieur.

A l'intérieur, le sol est recouvert d'un beau dallage. Sous la voûte en berceau ne subsiste qu'un seul entrail. Une balustrade de bois règne

à l'entrée du chœur où l'autel, en forme de tombeau galbé, sculpté d'un Agneau mystique et de deux angelots aux angles supérieurs, s'adosse à un retable-lambris du XIX^e siècle. Un tableau de la Sainte Famille occupe tout le corps central. Dans un décor d'architecture, l'Enfant Jésus entouré de la Vierge, sa mère, et de saint Joseph, de sainte Anne et de saint Joachim, montre le ciel où le Père Éternel apparaît dans une gloire peuplée d'angelots, au-dessus de la colombe du Saint-Esprit. La composition est savante, les couleurs riches et le personnage de saint Joseph, dans une attitude contemplative, particulièrement bien venu. L'œuvre est signée et datée : *P. Besnard, Inv. Andegavi 1698*. On connaît à Angers deux peintres nommés tous deux Pierre Besnard, le père et le fils, ce dernier mort en 1714 et auteur de portraits officiels et de tableaux d'église. De part et d'autre des porte-cierges de fer forgé déploient leurs fleurs devant les fausses niches de sainte Anne avec la Vierge et de saint Cornély. Deux panneaux peints en faux marbre complètent cet étage dominé par une corniche. Le couronnement se réduit à une petite niche à ailerons contenant une autre statue de sainte Anne avec la Vierge, à deux minuscules frontons aux lignes tourmentées au-dessus des statues latérales et, dans l'intervalle, à deux pots-à-feu très rustiques.

Une grande arcade en plein cintre ouvre sur la chapelle du nord qui a conservé sa voûte au bleu profond constellé d'étoiles. L'autel marqué du monogramme de la Vierge fait aussi corps avec un retable-lambris. Deux pilastres ioniques bordent le compartiment central à la largeur de l'autel. Il contient une niche dont la statue a été mise en sûreté et s'entoure de panneaux en courbes et contrecourbes. Au-dessus, à l'intérieur du fronton curviligne émergent trois angelots au sein d'une nuée rayonnante et deux fleurs occupent les écoinçons. Les compartiments en retour ne comportent d'autre ornement que des panneaux chantournés dans leur partie supérieure.

Dans cette chapelle se voit aussi l'ex-voto de Marc Pédron, missionnaire en Oubanghi, originaire de la paroisse, reconnaissant à sainte Anne d'avoir été libéré « de la sagaie du sauvage (1902), des cornes du fauve (1904), du feu du ciel (1906) ».

Le décor des deux autels a retrouvé toute sa beauté depuis que brillent à nouveau les ors sur le fond des peintures en faux marbre.

La restauration de la chapelle doit beaucoup à M. Xavier de Langlais et même le renouveau du pardon qui se célèbre le dimanche avant le 26 juillet, fête de sainte Anne. Ce jour-là, la procession descend jusqu'à la fontaine bâtie à l'intérieur d'une enceinte semi-circulaire. Au-dessus de la large margelle du bassin, quatre courtes colonnes moulurées de tores à leur base et à leur sommet supportent

une voûte en berceau. Au fond se dresse une dalle creusée d'une niche et sculptée, en bas et en haut, d'une frise où figurent trois boules au sommet d'une hampe, dessin qui garde tout son mystère. Plus bas s'avance un socle en forme de cul-de-lampe. Une corniche saillante couronne le monument et quatre pinacles en forme de champignon cantonnent la pyramide sommée d'une croix. C'est une des plus belles et des plus curieuses fontaines de la région. Dans son voisinage, on fait flamber le feu de joie.



Fontaine de la chapelle Sainte-Anne.

Chapelle Sainte-Hélène à Branrun

Située au bord de la route qui mène du bourg à Port-Groix, la chapelle de Branrun, de dimensions modestes, ressemble à beaucoup d'autres chapelles morbihannaises. Quand on y pénètre, elle laisse une impression d'abandon. Le désordre y règne en maître : deux autels, sans doute venus d'ailleurs sont là, délaissés ; le vitrail de la fenêtre de chevet est tombé et l'on a recueilli deux médaillons, l'un figurant un blason, l'autre un saint Jean qui semble de facture ancienne.

Cependant le sol est carrelé ; une voûte en berceau, réduite latéralement par les amorces d'un plafond horizontal, laisse apparaître trois entrants ; une balustrade de bois délimite le chœur. L'autel de bois, modérément galbé, présente des volutes aux angles mais l'aigle qui le décorait s'en est détaché. Au-dessus des deux gradins sculptés de maigres guirlandes s'élève avec peine un petit tabernacle. Toutes les statues sont de plâtre et leur nombre prouve qu'il n'y a



SURZUR — Chapelle Sainte-Hélène.

pas si longtemps encore la dévotion était vivace dans cette chapelle. De part et d'autre de la fenêtre principale se tiennent une sainte Vierge et une sainte Hélène. Dans la nef on voit les images de sainte Marguerite, de saint Mathurin, de sainte Thérèse, du Cœur immaculé de Marie.

Si indigente qu'elle paraisse, la chapelle de Branrun n'est sans doute pas à dédaigner. Elle s'ouvre, à l'ouest, par une porte en plein cintre, aux arêtes creusées, d'une gorge, qui peut être du XVII^e siècle. Le clo-

cheton, qui domine le pignon, s'étire un peu et présente un linteau découpé en accolade, sous une minuscule pyramide chargée d'une croix. Les rampants appareillés des deux pignons à forte pente, s'appuient sur de larges assises horizontales. La fenêtre du chevet, en arc brisé à ébrasement rectiligne est garnie de deux lancettes trilobées et d'une mouchette. Sur les côtés deux petites fenêtres trilobées ajoutent à l'éclairage du chœur. On pourrait bien avoir là les vestiges d'un édifice du XV^e siècle. Il se trouve d'ailleurs mentionné en 1692.

On s'y rendait pour le pardon, le dimanche qui suit la fête de sainte Hélène (18 août) et le mercredi des Rogations. La pose d'une toiture neuve donne à espérer que la chapelle va revivre.

Chapelle Saint-Marc à Trémoyec

Incorporée à des terres vendues sous la Révolution, la chapelle de Trémoyec, était tombée aux mains des propriétaires privés qui la rétrocédèrent à la fabrique, en 1864. La procession s'y rendait aux Rogations et à la fête de saint Marc. Déjà délabrée, elle fut réparée, en 1934, à l'extérieur par la municipalité et à l'intérieur par la paroisse. Récemment, elle semblait à l'abandon : toiture mauvaise, lambris qui se désagrègeait, lierre parasitant les murs. Une intervention de Breiz-Santel a suscité un élan du quartier qui a permis de nettoyer la chapelle et de procéder aux plus urgentes réparations.

Rectangulaire, assez simple elle s'ouvre au nord et à l'ouest par des portes cintrées moulurées d'un cavet comme à Branrun. Ici les fenêtres latérales, en arc segmentaire, sont plus tardives, même celle du chevet, pourtant en arc brisé. Le petit clocheton de pierre, à baies cintrées ne doit pas être antérieur au XIX^e siècle.



Chapelle Saint-Marc (cl. Le Corguillé).

Le sol reste en terre battue. Dans le chœur, l'autel en tombeau galbé peut dater du XVIII^e siècle. Il porte un double gradin et le tabernacle. La fenêtre de chevet est encadrée par les deux statues en plâtre de la Vierge à l'Enfant et saint Marc. Dans la nef un bénitier de pierre, rectangulaire repose sur un support.

Une croix de granit précède et annonce la chapelle. Sur un soubassement quadrangulaire, le socle, mouluré en creux le long des arêtes supérieures, reçoit l'épaisse croix monolithique simplement chanfreinée. A la jonction du fût et de la traverse s'inscrit sur chacune des faces une étoile dans un cercle.

Un petit sanctuaire en voie de résurrection.

Chapelles domestiques

Chapelle du Grégo

Depuis longtemps, le château du Grégo, qui appartenait à la famille du Bot, disposait d'une chapelle domestique. Plusieurs mariages y furent célébrés au XVII^e siècle : en 1657, 1660, 1661, 1698, et des baptêmes en 1741 et en 1785.

La chapelle actuelle date de la fin du XIX^e siècle, comme le prouve suffisamment sa grande élévation et son décor néo-gothique. Elle se situe, au midi de la maison, parmi les arbres du parc. Sur un soubassement en appareil de granit s'élèvent les murs construits en moellons crépis et couronnés d'une corniche de pierre blanche.

Deux contreforts d'angle à double étage et pinacle amorti en pyramide encadrent la façade occidentale. Le portail en lancette s'aiguise encore d'un gable de pierre blanche garni de feuilles frisées. Plus haut, la façade est percée d'une rose à huit branches trilobées. Les rampants aigus accusent le triangle du pignon en arrière duquel ne subsiste que la souche carrée du clocheton avec sa corniche à modillons.

Deux fenêtres en arc brisé, divisées en deux lancettes qui soutiennent un quadrilobe, éclairent la nef. Au chevet, deux fenêtres rectangulaires donnent sans doute sur une sacristie.

Chapelle de Penbulzo

La chapelle du manoir de Penbulzo a été construite par Nicolas-Charles Huchet de la Bédoyère et bénite, le 4 novembre 1777. Située à l'est de la maison, mais séparée d'elle, elle ne semble pas avoir souffert de l'incendie du château en 1894.

Le court rectangle qu'elle dessine se termine à l'est par un chevet à trois pans. Les murs en moellons, avec des pierres d'appareil aux angles, portent une corniche de pierre blanche. Au-dessus de la toiture, à la rencontre des trois croupes, s'élève un clocheton octogonal, amorti en pyramide et couvert d'ardoises. La façade occidentale est aveuglée et dans le pan central du chevet, on a percé un oculus. Mais deux grandes fenêtres cintrées, disposées face à face apportent la lumière à l'édifice. En outre s'ouvre, au midi, une porte en plein cintre dont le vantail présente un ostensor.

À l'intérieur, s'est maintenue la voûte lambrissée, mais la chapelle est totalement désaffectée et un portail de service a été percé sur la face nord.

Chapelle de Riniac

Sur l'ancien cadastre figure, à proximité du village de Riniac, une chapelle à chevet semi-circulaire, maintenant disparue.

Les croix, le cimetière et la fontaine

Outre les croix déjà décrites, le Bulletin paroissial de 1913 en signale d'autres, la plupart récentes : à l'embranchement des routes de Pentès et de Pont-Groix (1815, 1822, 1910), sur la route de Pentès, à hauteur de Kerbocen (1858), à gauche de la même route près de

Kergouarh, à droite de la route de La Clarté (de Lauzach), en face de Bergard (1901), celles de Bel, entre les routes de Theix et du Grégo, de Kergo, Ménéguen.

Par ordre du Parlement, en 1785, le cimetière autour de l'église avait été condamné et transféré, un peu plus loin vers l'est dans une pièce de terre qui dépendait de la communauté des prêtres de Surzur. Depuis, il a encore été déplacé mais sa croix de pierre demeure en place. Elle se dresse, haute, monolithique, les angles légèrement chanfreinés, sur un haut soubassement carré à table légèrement débordante.

Un peu plus loin, on trouve la fontaine Saint-Symphorien. Elle a été bâtie par le recteur Pessel (1860-1865) en remplacement et, en partie, avec les matériaux, de l'ancienne fontaine de l'« *Intron Varia* », sur la route de Sarzeau, qu'il avait fait combler. Elle reproduit, avec un peu de lourdeur, le modèle de plan quadrangulaire courant dans le pays. Deux colonnes à base et chapiteau moulurés supportent ici un arc en plein cintre. Sur les côtés s'ouvrent deux baies rectangulaires et dans la paroi du fond, très épaisse, on a creusé une niche pour la statue du saint. Une plate-forme couvre le monument, surmontée d'un petit dôme avec la croix.

Sources et Bibliographie

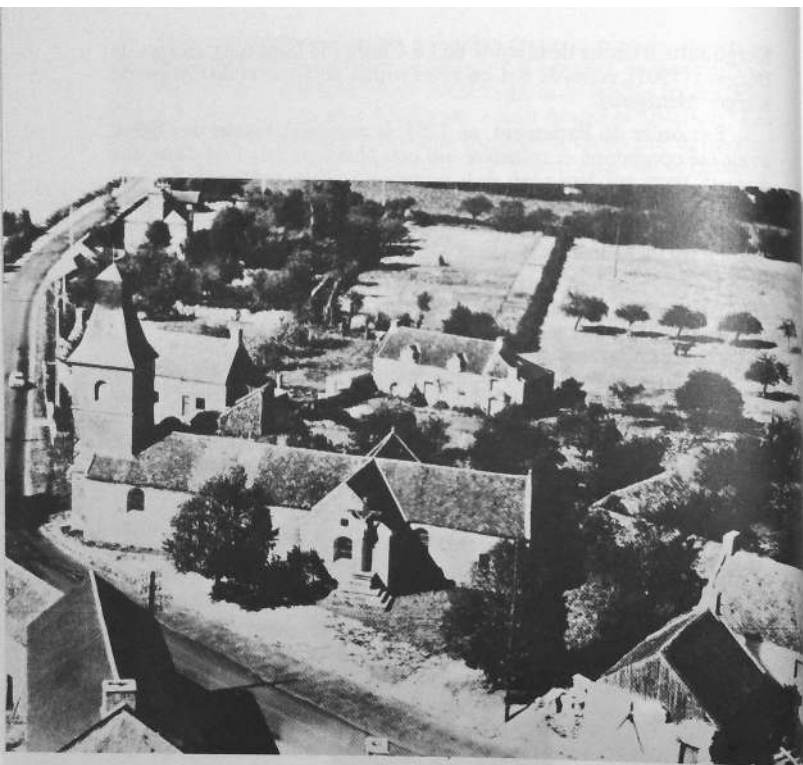
Arch. dép. du Morbihan. 253 Es 19 ; G 66 à 101.

LE MENÉ. Hôpital Saint-Nicolas de Vannes. Bulletin de la Soc. Polym. du Mor., 1893, p. 93-146.

GRAND (R.). L'art roman en Bretagne. P, 1958, p. 455-56.



Fontaine Saint-Symphorien.



NOYALO — L'église (cliché Arch. Dép. du Morbihan).

NOYALO

Comme la paroisse de Noyal n'apparaît pas dans la liste de 1387, on peut en conclure qu'elle n'est pas primitive. La configuration et ses dimensions la désignent plutôt comme un démembrement de Surzur. Son nom, avec le sens probable de « terres nouvellement défrichées » est cependant ancien. Elle était traversée par la grande voie romaine qui reliait Nantes à Vannes et par l'embranchement vers Port-Navalo. Cependant, la chaussée qui enjambe la rivière à Kerantré n'est sans doute pas antique. Ce nom (*Ker-en-trech*) signifie « village du passage », qui indique plutôt un franchissement par bac. En 1636, Dubuisson-Aubenay écrit : « Les charois (pour la presqu'île de Rhuys) vont passer par une digue ou chaucée à pont et moulins qui est à travers dudit canal, là fort étroit, et s'appelle passage de Noyal ».

C'est en 1459 que Noyal entre dans l'histoire, quand la paroisse est annexée à la psalette de la cathédrale de Vannes et relève du chapitre qui, désormais, percevait la dîme de la 10^e gerbe et nomme le vicaire perpétuel.

L'église Sainte-Brigitte

Son histoire

L'église était alors sous le patronage de sainte Brigitte, en relation, peut-être, avec un village qui se nomme encore Birhit. On n'en sait pratiquement rien, sinon qu'elle était petite, puisque le général ne pouvait offrir à la dame de La Tullaye, en 1775, qu'un banc



NOYALO — Statue de sainte Brigitte (cliché Le Corguillé).

« au-dessous du porchet, du côté du midi et dont la longueur ne devait pas excéder 5 pieds ». En 1755 et 1756, il avait réparé la couverture de la nef, mais, pour remplacer la porte sur le chœur qui provoquait des courants d'air jusque dans le confessionnal du recteur, il s'en remit au chapitre qui percevait les grosses dîmes.

L'église reçut une cloche neuve en 1698. En 1759, la petite s'était fendue et le général chargea deux fabriques de s'entendre avec le sieur Huet de Vannes pour la refondre et « l'augmenter de moitié sur sa pesanteur afin de la faire surpasser en son l'autre cloche ». Dix ans plus tard, maître Guillaume, fondeur à Vannes fournissait « la seconde et grande cloche de l'église » qui pesait 302 livres et fut bénite le 23 juillet 1769. On peut se demander s'il ne s'agit pas de la même. Le 26 avril 1784, nouvelle bénédiction de la « première cloche de la paroisse », œuvre du fondeur Chatel. Pour la payer, on fit appel aux deniers de la chapelle Notre-Dame de Recouvrance.

Avec la Révolution, l'église fut dépouillée de ses cloches et ne cessa de se délabrer d'autant plus qu'elle servait de logement aux troupes de passage. L'enquête du 16 pluviôse an X (5 février 1802) constate que « l'intérieur est entièrement nu ». Le desservant Eon, qui n'est autre que l'ancien recteur, s'emploie à remettre son église en état. En 1808, il estime à 800 francs les réparations qui restent à faire. Ce n'est qu'à partir de 1816 que les cloches sonnent à nouveau dans le clocher.

Sa reconstruction

En 1808, la paroisse du Hézo avait été rattachée à Noyal dont l'église devenait insuffisante. En 1811, le maire répondait à une nouvelle enquête : « L'église n'est pas à moitié grande, eu égard à la population. Elle demande d'être faite à neuf ». Le sous-préfet est d'avis d'accorder à la commune 2500 francs « pour accroître, s'il y a lieu, son église et racheter son presbytère ».

La reconstruction de l'église se fera en deux campagnes. La première, réalisée en 1818, concernait le chœur et les deux chapelles latérales qui reçurent une bénédiction, le 19 mars 1819.

Il faudra attendre 1855 pour que s'accomplisse la seconde partie du programme. Le projet établi par le sieur Beaucé prévoyait la construction d'une nef plus large d'un mètre et plus longue de trois et d'un clocher hors œuvre. Le recteur Pessel avait déjà commencé de collecter des fonds dans la population : certains dons étaient de 40, 50 et même 60 francs pour le maire Le Goueff, la plupart de 3, 4 et 5 francs ; une petite fille donna son obole de 0,55 franc. La Commission

départementale des Bâtiments jugea ce plan défectueux et les modifications qu'elle demandait eurent pour résultat d'alourdir considérablement le devis (4527 francs). La fabrique souhaitait pouvoir entreprendre les travaux au moins à la mesure des ressources dont elle disposait puisque les matériaux se trouvaient déjà sur place.

À la commune qui demandait une aide gouvernementale, le préfet rétorqua que la commune devait d'abord prendre part à la dépense mais le maire refusait tout centime additionnel. Pour débloquer la situation, il fallut qu'une personne, Anne-Marie Pessel, sans doute une parente du recteur, s'engageât à avancer, sans intérêt, la somme nécessaire pour compléter les 3000 francs de la fabrique. Après de nouveaux échanges de correspondance, le ministre accorda, le 1^{er} janvier 1856 une subvention de 1500 francs.

Le 16 mars, la taille des pierres était déjà terminée mais le Préfet n'avait pas encore donné l'autorisation de démolir et de reconstruire. Elle ne tarda sans doute plus car, pour le 15 octobre, la charpente était déjà en place et la nouvelle nef fut bénite, le 26 juillet 1857. À cette occasion l'église passa sous le patronage de sainte Anne.

Il restait cependant encore des travaux à accomplir et surtout des dettes à payer. Le recteur profita du passage de l'Empereur dans le Morbihan pour solliciter un nouveau secours et obtint la médiocre somme de 300 francs.

Par la suite, les occasions ne manqueront pas à la commune de Noyal de demander des subventions pour son église : le 14 février 1900, un ouragan endommage sérieusement le clocher et la toiture ; en 1911, le clocher menaçait à nouveau ruine et, en 1914, il subit encore une violente tempête. Le Conseil général se montra généreux à l'égard d'une petite paroisse dont les ressources étaient fort limitées.

L'église actuelle de Sainte-Anne

Une simple croix latine

Le plan de l'église de Noyal est des plus simples : en croix latine, avec une tour à demi engagée dans la nef et une sacristie en prolongement du chœur, de même largeur et de même hauteur. Les pierres taillées n'apparaissent qu'aux angles des murs et sur le pourtour des baies.

La tour s'élève en trois étages bien délimités par des bandeaux plats : au bas, celui du portail en plein cintre ; au-dessus, un étage



NOYALO. — Tabernacle du maître-autel.



NOYALO — L'autel du Rosaire.

intermédiaire percé d'une fenêtre; enfin la chambre des cloches ouverte sur ses quatre faces. La flèche de charpente laisse voir qu'elle a été mutilée par les tempêtes.

La nef et le chœur s'éclairent de fenêtres en plein cintre, légèrement ébrasées vers l'extérieur. Du côté du midi, on pénètre dans l'église par deux portes ouvertes, l'une sur la nef, entre deux fenêtres, l'autre sur la face ouest du transept. Au pignon, de cette même aile se lit la date de 1818; un cadran solaire de 1756 demeure, seul témoin de l'ancienne église.

Son mobilier du XIX^e siècle

Dans l'église récemment restaurée: murs blanchis, lambris neuf en berceau, le sol restant solidement dallé, on monte par deux degrés à la plate-forme du chœur qui porte, à ses extrémités arrondies des vestiges de la balustrade à fuseaux. Le long autel, en forme de tombeau galbé, présente en son milieu, l'Agneau mystique et des angelots aux angles supérieurs.

Il se trouve désormais détaché du retable appliqué du mur de chevet. Ce décor continue, avec plus de sobriété, la tradition des retables classiques. Il ne se compose que d'un corps unique centré sur un tableau carré qui représente la Présentation au Temple. A l'extérieur, deux pilastres cannelés supportent l'amorce d'un entablement et la composition prend un certain relief avec deux colonnes également cannelées, dressées sur de hauts piédestaux et couronnées de chapiteaux à volutes. Au-dessus de leur entablement à frise de rinceaux et corniche à denticules, le fronton triangulaire contient une petite niche au milieu d'arabesques. Malheureusement sa peinture ne met guère en valeur ce retable d'assez bonnes proportions.

Le tabernacle doré n'en prend que plus d'importance. Sa porte s'orne d'un ostensor et, au-dessus, un bel angelot déploie ses ailes. Deux pilastres revêtus de feuillage soutiennent le couronnement curviligne. Des ailerons feuillagés achèvent d'en faire un meuble particulièrement bien venu.

Au-dessus des portes de la sacristie se tiennent deux statues: l'une, en pierre tendre, de sainte Brigitte, la patronne primitive, qui lit à livre ouvert, le corps moulé dans sa robe, un manteau sur les épaules et la tête recouverte d'un voile; l'autre en bois, de saint Jean l'Évangéliste, qui pourrait bien être l'œuvre de Pobéguin.

Dans les vitraux, riches en couleurs, placés par Razin de Nantes, en 1951, figurent, sur fond de croix pattée, d'un côté un calice avec l'hostie et, de l'autre, un ostensor.

Les autels secondaires se sont maintenus dans les chapelles du transept. Celui du nord, en forme de tombeau modérément galbé, peut dater du XVIII^e siècle mais il a été outrageusement badigeonné. Il s'adosse à un retable-lambris dont les pilastres cannelés encadrent un tableau du Rosaire peint par Laumonier, en 1904. A même l'autel, on a posé une statue en bois de la Vierge à l'Enfant en robe blanche, manteau bleu fleurdelisé, voile blanc rejeté en arrière. Contre les compartiments latéraux du retable, des socles portent les statues de sainte Marguerite avec le dragon et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Un confessionnal complète le mobilier.

Dans l'autre aile, l'autel est rectangulaire et sa face antérieure est divisée en quatre compartiments par des colonnes cannelées. Le tabernacle s'encastre dans un double gradin et porte une statue du Sacré-Cœur. Elle masque, et c'est dommage, un curieux tableau où l'on voit saint Isidore en prière tandis que des anges tiennent, à sa place, les manches de sa charrue. La scène se passe dans un paysage rural avec, au fond une église, sous les yeux d'un seigneur en habit. Ici, de chaque

côté, des pilastres cannelés soutiennent l'entablement et, entre eux, prennent place les statues de sainte Brigitte (Berhid) et de sainte Anne.

Il y a encore dans l'église un saint Antoine de Padoue et un christ mural en bronze et, tout au fond, un saint Cornély en bois, très raide sous sa haute tiare. Au mur nord est accrochée une toile de la Descente de croix qui n'est pas sans mérite. La série des vitraux de Razin se continue dans la nef avec un unique motif : une croix excavée aux intersections de la traverse, mais traité dans des couleurs variées.

Le baptistère se dissimule dans un réduit étroit, à droite de l'arcade du porche. Il abrite la piscine ovale de marbre noir, traditionnelle, à la fin du XIX^e siècle.

Pour avoir respecté son mobilier, l'église de Noyal nous montre un aménagement assez typique du siècle dernier et présente ainsi un certain intérêt.

Chapelle Notre-Dame-de-Recouvrance

Il y avait autrefois une chapelle dédiée à Notre-Dame de Recouvrance, dans le bourg, au carrefour des routes de Surzur et de Sarzeau. Elle avait été bâtie (ou rebâtie) aux frais d'Yvonne Thomas, femme de Jean Morice et bénite, le 20 mars 1670.

La fondatrice y avait établi une chapellenie chargée de 19 messes dont elle se réservait, à elle et à l'ainé de ses descendants, de désigner le bénéficiaire. Les membres de sa famille avaient le droit d'y être inhumés. Les étrangers qui en formuleraient le désir devaient acquitter un droit de 60 sols par tombe ouverte.

La dotation de la chapellenie disparut avec la vente des biens d'église en 1791 et la chapelle ne tarda sans doute pas à se dégrader. Elle fut rasée en 1874, après deux cents ans d'existence. La croix en fer forgé du carrefour, assez exceptionnelle dans le Morbihan, rappelle son souvenir.

Les croix et les fontaines de Noyal

Adossée au mur du chœur, sur un soubassement en forme d'autel galbé, l'ancienne croix de mission en bois, vient d'être remplacée par une croix de pierre d'inspiration celtique. Un cercle relie les bras pattés qui sont, en outre, marqués de cinq cupules représentant les plaies du Christ. Dans le cimetière s'élève une large croix, sculptée, à la rencon-



NOYALO — Fontaine de la route de Surzur (1760).

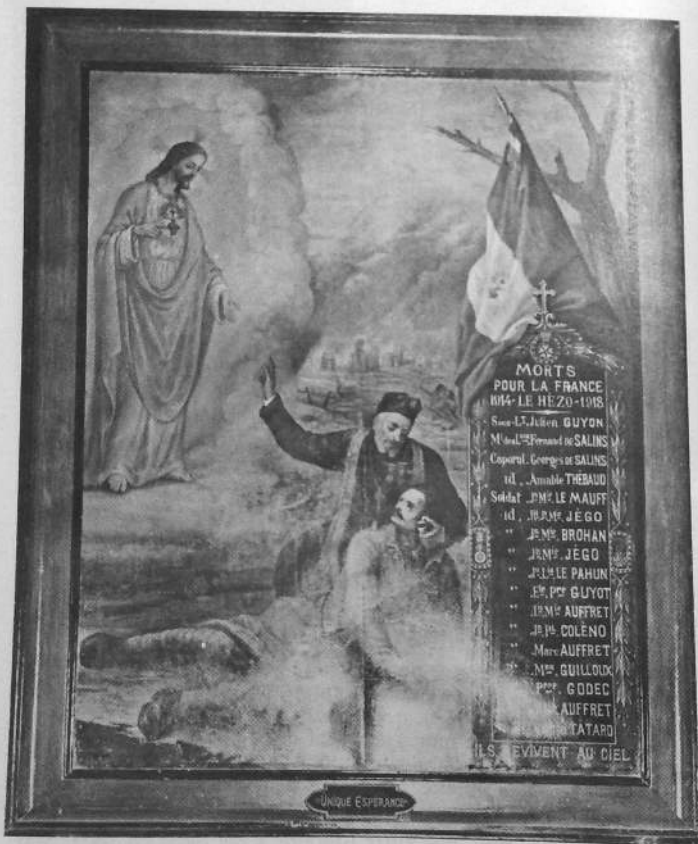


NOYALO — La croix du cimetière

tre du croisillon, d'un cœur surmonté de la croix. Un peu plus loin, à droite de la route, une petite croix aux bras pattés est chanfreinée le long de ses arêtes.

Au bord de la route de Surzur, sur la droite, s'élève une fontaine de granit datée de 1760. Le bassin est entouré d'une margelle rectangulaire. Dans le mur de fond est creusée une petite niche à socle saillant et ailerons latéraux. A ce mur s'adossent deux pilastres qui, avec, en avant, deux colonnes à chapiteau, supportent les linteaux découpés en anse de panier très aplatie. Un dôme à quatre pans couronne la corniche de cette fontaine caractéristique du XVIII^e siècle.

Au sud du bourg, une autre fontaine a été bâtie en 1869. Son dessin est à peu près le même mais, en avant le muret est remplacé par une dalle dressée. D'autre part les piles sont carrées, les bases et les chapiteaux géométriques, l'entablement droit. Une petite croix s'est maintenue au sommet de l'édicule.



LE HEZO — Tableau des victimes de la guerre par Laumonier (cliché Arch. Dép. du Morbihan).

LE HEZO

Commune du canton de Vannes-Est, Le Hézo fait partie du doyenné de Sarzeau. C'est dire sa situation intermédiaire, à l'entrée de la presqu'île de Rhuys. Avant la Révolution, c'était un prieuré de l'abbaye Saint-Gildas mais les habitants relevaient de la paroisse de Surzur. La Révolution en fit une commune, en 1790 et le Concordat une paroisse autonome en 1802. Celle-ci fut rattachée à Noyal en 1808 mais recouvra son indépendance en 1820. Depuis elle a mené sa vie propre.

Le prieuré de Saint-Gildas-de-Rhuys

En échange de certains droits de l'abbaye sur la forêt de Rhuys, le duc Jean I^{er} lui céda, vers 1247, des terres situées à l'est du Golfe du Morbihan. Les moines y fondèrent un prieuré placé sous le patronage de saint Vincent, diacre et martyr, vénéré des vigneron. En dépit des aliénations du XVI^e siècle, cet établissement comprenait encore une église avec son cimetière, la maison prieurale et ses dépendances, plusieurs pièces de terre, une vigne et un moulin-à-mer. Le prieur prélevait une lourde dîme, à la dixième ou même à la quarte gerbe, sur les terres de son ressort et exerçait sa juridiction sur les hommes qui y résidaient. Selon Dubuisson-Aubenay, ce « gentil prieuré » ne rapportait pas moins de 1500 livres à son titulaire.

Depuis le XVI^e siècle, il était tombé en commende. Aussi les Bénédictins de Rhuys acceptèrent-ils, en 1689, qu'il fût uni au séminaire de Vannes, moyennant une redevance de 10 perrées de seigle. Ils s'étaient cependant réservé les droits de justice et, pour les bien affirmer, plantèrent, en 1715, un poteau avec les armes du monastère, entre le cimetière et la croix du village. Cette intervention devint le prétexte d'un procès intenté par le supérieur du Séminaire et qui traîna jusqu'en 1742. Finalement le Roi recueillit la juridiction.

La chapelle prieurale servait d'église aux habitants du quartier.

On y enterrait les morts mais les baptêmes se faisaient à l'église de Surzur. Le Hézo ne peut donc être considéré comme une trêve.

Devenu bien national, le prieuré fut vendu, le 29 décembre 1792, à M. Charraut pour 27 000 livres, y compris la chapelle dont on ne sait ce qu'elle devint pendant la période révolutionnaire.

L'église prieurale

Après la promulgation du Concordat, en 1802, l'ancienne chapelle revint à la paroisse nouvellement constituée. Sur le plan cadastral, établi vers 1810, elle apparaît en forme de croix latine, faisant corps, au nord, avec des bâtiments et bordée, au midi par un petit cimetière. Par ailleurs on sait qu'elle était dotée d'un clocher de charpente, que la sacristie se trouvait au nord et que la grande fenêtre de chevet avait été maçonnée, ce qui avait obscurci le sanctuaire.

Au sortir de la Révolution, cet édifice se trouvait en mauvais état, en 1808, le maire et le desservant réclamaient pour lui d'importantes réparations. En 1834, on lui ajouta une chapelle pour les fonts baptismaux, en appentis du mur du midi. Les desservants successifs,



LE HEZO — Buste reliquaire de saint Vincent (cl. Le Corguillé).

notamment Marc Le Quilliec s'efforçaient d'enrichir son mobilier : chandeliers en 1830, chemin de croix en 1833, autel de La Vraie-Croix en 1838, cloches en 1843 et 1850. En 1856, on y introduisit deux tableaux, l'un de Notre-Dame du Rosaire, l'autre de saint Vincent, œuvres d'un prisonnier politique détenu à la prison de Vannes. C'est en 1861 que fut sculpté le buste de saint Vincent pour contenir une relique venue de Rome.

L'église elle-même continuait à se délabrer. La toiture était pourrie, le clocher en mauvais état, la sacristie inutilisable. La question se posait de savoir s'il fallait réparer et agrandir car elle devenait insuffisante pour la population ou s'il ne valait pas mieux en construire une nouvelle.

La construction d'une nouvelle église

En 1861, l'architecte du département, M. Amé, vint sur place pour examiner la situation. Dans son rapport, il se montra favorable à une restauration et à un agrandissement facile à réaliser car il existait, en prolongement de la nef, un bâtiment de même largeur et de même épaisseur de murs.

Mais ce local appartenait à M. Pozzi, négociant à Sarzeau, propriétaire des anciens bâtiments du prieuré. Plutôt que de le céder, il proposait très habilement de racheter l'ancienne chapelle pour 4000 francs, grâce à quoi la commune pourrait bâtir une église neuve sur un autre terrain. L'architecte Amé établit un projet en ce sens. D'accord sans doute avec le desservant, le maire se montra plus que réticent, comprenant fort bien que M. Pozzi cherchait à libérer son domaine d'une gênante servitude. D'autre part, il ne voulait pas engager sa commune dans de trop lourdes dépenses. L'évêché voyait d'un mauvais œil l'utilisation profane d'un ancien édifice du culte. Aussi les tractations traînèrent-elles en longueur, d'autant plus que le propriétaire du terrain prévu pour la nouvelle église faisait valoir des prétentions exorbitantes.

Le Préfet se rendit lui-même sur les lieux et estima « qu'on ferait une dépense en pure perte en réparant la vieille église et qu'il vaudrait mieux la reconstruire ». Il proposa une réunion de tous les intéressés. Chacun des partenaires s'efforçait d'obtenir les conditions les plus favorables. M. Pozzi tenait de plus en plus à son projet et donnait des assurances : il démolirait le clocher et effacerait les aspects religieux de l'édifice. Finalement, le 3 février 1863, il obtint gain de cause. Il fut décidé qu'une nouvelle église serait construite, d'après le plan Amé, aux conditions offertes par M. Pozzi et sur un terrain appartenant à M. Le Blay. En retour, le Préfet interviendrait auprès du Gouvernement pour obtenir une aide de 3500 francs.

Poussant son avantage, M. Pozzi aurait souhaité voir les travaux s'engager immédiatement. Le Préfet exigeait un dossier bien au point et le financement assuré. La subvention fut acquise le 13 février 1864 et dès lors les travaux purent commencer, sous le contrôle de l'architecte départemental Hawke. La première pierre fut bénite le 1^{er} mai 1864 et l'église, le 16 avril 1865. En moins d'un an le gros œuvre était achevé. Les nervures de la voûte ne seront faites que plus tard et le mobilier peu à peu complété.

Déjà, en 1898, il fallut entreprendre des réparations et, de nouveau, en 1901 et en 1911, à la suite de violentes tempêtes, puis en 1922.

La flèche du clocher a été refaite, en 1982 et la toiture en 1985. Avec son badigeon de chaux, l'église paraît toute neuve.

L'église Saint-Vincent

La nouvelle église du Hézo, de dimensions modestes, se présente en forme de croix latine avec un clocher dans œuvre à l'est et deux sacristies en appentis sur le chœur. Elle est revêtue toute entière d'un enduit badigeonné à la chaux et figuré de harpes aux angles saillants de l'édifice et autour des baies.



LE HEZO — L'église.

Dans le chœur surélevé d'un degré, les stalles s'appuient à un lambris très simple le long des murs latéraux et l'on y voit les deux petites statues en plâtre de saint Joseph et de sainte Anne. En avant de

La tour ne fait qu'un avec la façade sur laquelle se détache nettement le portail en arc brisé. Il est mouluré d'un tore qui repose sur des colonnettes et son tympan demeure aveugle. Plus haut, une fenêtre éclaire la tribune et, au-dessus, quatre baies ouvrent la chambre des cloches. A partir d'une corniche à modillons s'élève la flèche de charpente en pyramide à quatre puis à huit pans.

Toutes les fenêtres sont en forme de lancettes, uniques dans les murs de la nef, géminées aux pignons du transept et surmontées d'un oculus, en triplet et avec également un oculus au chevet.

Les murs intérieurs et la voûte en berceau resplendent d'une blancheur qui contraste avec le vernis des sablières, des entrails et des poinçons laissés apparents, ce qui est inhabituel dans les édifices de cette époque. Au fond, la tribune tend une curieuse résille de bois d'un côté à l'autre de l'église.

l'autel de bois rectangulaire, la table de communion en ciment cherche à imiter le marbre.

Les ailes du transept bénéficient d'un meilleur décor grâce aux autels peints en faux marbre, grâce surtout aux peintures qui les dominent : un Christ en croix, très douloureux, de Xavier de Langlais et le tableau des victimes de la guerre 1914-1918 par Laumonier. L'artiste a représenté, dans un paysage de désolation, le Sacré-Cœur apparaissant à un soldat mourant, assisté par un aumônier dans lequel on reconnaît le Père Texier, jésuite originaire du diocèse. Les statues de la Vierge, de sainte Thérèse, de sainte Jeanne d'Arc sont en plâtre mais celle du Curé d'Ars est taillée dans le bois, tout comme le long buste un peu trop ripoliné de saint Vincent. Le confessionnal date du XIX^e siècle.

La galerie des vitraux placée en 1902 et 1903 par la manufacture Saint-Clément de Nantes présente un intérêt iconographique car elle narre en sept épisodes la vie peu connue de saint Vincent de Saragosse. Dans le transept sud, il est conduit par ses parents à l'évêque Valère qui l'ordonne diacre ; au chevet, il accomplit son ministère de prédicateur, pour lequel il est torturé sur un gril comme saint Laurent, puis fortifié par des anges dans sa prison ; dans l'aile du midi, on le voit expirant sur un lit de roses avant d'être glorifié dans le ciel.

Les verrières de la nef sont consacrées aux saints particulièrement honorés dans la paroisse : saint Patern, premier évêque du diocèse et saint Symphorien patron de l'église-mère de Surzur, saint Gildas et saint Goustan en souvenir du prieuré de Rhuys. Dans la fenêtre de la tribune, saint Vincent apparaît à nouveau dans la gloire en protecteur de la paroisse.

A la sortie du bourg se dresse une haute croix de granit et, un peu plus loin, sur la gauche, la fontaine de saint Vincent qui porte la date de 1861. Au-dessus du bassin, un mur de fond et deux piles carrées supportent les linteaux creusés en arc segmentaire et couronnés d'une corniche. Une courte pyramide avec une croix au sommet couvre cet édicule. La statue du saint s'abrite à l'intérieur dans une niche surmontée d'une dalle sculptée d'une croix et de deux étoiles.

Quant à l'ancienne église, elle demeure à peu près intacte. On s'est borné à en effacer les caractères religieux, notamment le clocher. Seuls se sont maintenus deux socles de statues dans ce qui était le chœur. En dépit des appentis ajoutés à l'extérieur et des refends introduits à l'intérieur, on n'a pas de peine à reconstituer son plan ancien en croix latine avec le bâtiment qui prolongeait la nef. La charpente est toujours en place. Dans le chevet s'ouvre une fenêtre gothique à demi-

murée, moulurée sur son pourtour d'un double cavet. Les rampants lisses s'appuient, au bas, sur une assise saillante. La porte méridionale en anse de panier très aplatie paraît moins authentique. On devine aussi, sur le chœur, une autre porte, en arc segmentaire, donc très tardive.

L'aile nord de l'église rejoint les bâtiments de l'ancien prieuré qui gardent fière allure avec leur pignon aux rampants décorés de crosses végétales, leur lucarne à fronton semi-circulaire et leurs portes cintrées à mouluration de la Renaissance.

Bibliographie

LE MENÉ. Prieuré Saint-Vincent du Hézo. Bulletin de la Soc. Polym. du Morbihan. 1904. p. 64-67.

LA TRINITÉ-SURZUR

L'histoire des édifices religieux de cette petite paroisse, frairie de Surzur jusqu'à la Révolution, érigée en commune en 1790, en succursale en 1802, de nouveau rattachée à Surzur en 1808 et finalement rétablie en 1841, est difficile à démêler. L'abbé Luco et le chanoine Le Mené s'accordent à lui attribuer trois lieux de culte dans le bourg ou à son voisinage immédiat : la chapelle de La Trinité-de-la-Lande devenue église paroissiale, celle des saints Gervais et Protas passée sous le patronage de saint Servais et une autre de Notre-Dame. Les deux premières relevaient de l'Hôpital Saint-Nicolas de Vannes qui en recueillaient les oblations et une partie des dîmes de la frairie.

C'est sans doute ce qui a conduit Luco à les déclarer « contiguës à la fin du XVI^e siècle, après avoir été unies à l'origine, comme elles ne firent plus qu'une plus tard et encore maintenant ». Or Le Mené distingue bien de l'église paroissiale, la chapelle Saint-Servais située « à côté du bourg » et en outre la chapelle Notre-Dame « près du bourg, sur le bord même de la route et auprès d'une fontaine ».

Sur le plan cadastral, figure, au sud de l'ancienne route de Vannes à Nantes, une chapelle qui ne peut être que l'église de la Trinité mais elle est simplement rectangulaire et non en croix latine comme l'affirme Le Mené. De l'autre côté de la route et plus vers l'ouest, donc loin d'être contiguë de la précédente, une autre chapelle rectangulaire correspond à Saint-Servais. Reste la chapelle Notre-Dame « auprès d'une fontaine » qu'on ne sait où placer.

Toutes trois ont disparu, la chapelle Notre-Dame, la première, ce qui explique qu'on en ait perdu le souvenir. L'ancienne église paroissiale a été démolie, en 1905, après la construction de la nouvelle sur un autre emplacement. La chapelle Saint-Servais n'a été rasée qu'en 1969, ce qui fait qu'elle est mieux connue.

La chapelle Saint-Servais

C'était un édifice rectangulaire cantonné de contreforts d'angle terminés en talus. La longère méridionale et la façade occidentale étaient construites en appareil de granit et un bandeau mouluré régnait au bas des murs. Le linteau de la porte occidentale dessinait une légère accolade creusée de deux gorges. Au-dessus s'encastrait une pierre sculptée d'un écu à une bande, que M. du Halgouët attribue aux Salarun de Theix, mais il comportait aussi en chef trois étoiles (ou molettes) à cinq branches, ce qui écarte cette hypothèse. Les rampants lisses du pignon prenaient leur départ sur une assise horizontale saillante et le mur se continuait vers le haut dans la souche rectangulaire du clocheton amorti en bâtière. A l'autre extrémité, une fenêtre en arc brisé éclairait l'intérieur.

« Sur la paroi du mur septentrional, écrit M. du Halgouët deux arcades en tiers point retombaient sur de gros piliers, comme si, de ce côté, s'ouvrait, au XV^e siècle, une chapelle latérale ». Nous tenons là, peut-être, l'édifice « contigu » qui, dans ce cas, se reliait non à l'église paroissiale mais à la chapelle Saint-Servais et qui pouvait être une aile dédiée à Notre-Dame. La piscine trilobée achevait de convaincre que cette chapelle remontait au XV^e siècle. Aussi ne peut-on que regretter sa récente disparition.

« La statuaire de bois, continue M. du Halgouët, est représentée par saint Servais tenant en laisse un dragon étendu à ses pieds et par un évêque de curieuse physionomie ». On ne sait ce qu'elle est devenue.

La construction d'une église paroissiale

Dès le lendemain de la Révolution, le Conseil municipal de la nouvelle commune de La Trinité-Surzur sollicitait du gouvernement une aide pour construire une église convenable, « la capacité de l'ancienne chapelle ne suffisant pas à contenir les fidèles qui s'y rassemblaient ».

Ce n'est pas de sitôt que cette demande sera entendue. En 1849, conseil de fabrique et conseil municipal formulent une nouvelle demande « pour la réparation et l'agrandissement de l'église ». Le maire intervient encore, en 1863, et réclame une aide « pour restaurer convenablement l'église ».

Le 1^{er} juin 1883, M. Taboureux prend possession de la paroisse : « La visite de l'église, écrit-il, produisit sur moi une pénible impres-

sion : une voûte en bois vermoulu, des murs trop bas et mal soignés, des autels surmontés de tableaux sans valeur et tombant en loques bien que récents, dans une église où tout pourrit parce que sans aération ». Malheureusement aucune de ces indications ne nous éclaire sur l'âge et le style du bâtiment. La résolution du nouveau recteur est prise de restaurer son église et même de l'agrandir car il l'estime trop petite pour la population qui la fréquente : aux Trinitains venaient en effet s'ajouter, surtout en hiver, des fidèles des paroisses circonvoisines.

Il est facile de rêver d'une grande et belle église mais comment réunir les fonds nécessaires dans une paroisse qui ne compte que trois cents âmes ? Courageusement le recteur se mit à la besogne. Il fallait d'abord parer au plus pressé. Il redonna un peu de dignité au baptistère, puis, en 1889, reconstruisit avec les ouvriers du pays, la sacristie. En 1894, il s'adressa à un architecte de Tours, plus précisément sans doute à l'abbé Brisacier, et soumit un plan au conseil de fabrique et au conseil municipal. Bien que remanié à deux reprises, ce projet ne fut pas accepté, probablement parce que trop onéreux.

Ce n'est qu'en 1899 que l'affaire commença à prendre bonne tournure : le conseil de fabrique disposait alors de 16 000 francs. M. Caubert, architecte à Vannes établit un devis qui s'élevait à 34 000 francs. Par réductions successives, il fut ramené à 26 000 francs et le maire estima qu'il pouvait s'adresser au gouvernement pour couvrir la différence. Le conseil général accorda une subvention de 1500 francs.

Les choses semblaient en bonne voie quand arriva un nouveau préfet qui refusait de mandater cette somme sous le prétexte pour le moins surprenant que « les subventions devaient être réservées aux églises affectées à l'usage public, à l'exclusion des églises privées ». Il s'en expliquait en affirmant que son prédécesseur n'avait approuvé ni le projet Caubert, ni l'emplacement de la nouvelle église, ni le procès-verbal de l'adjudication. « Si l'on construit, en ce moment une nouvelle église à La Trinité-Surzur, cet édifice ne peut être actuellement considéré que comme oratoire et ne pourra être ouvert au culte parce qu'il est dépourvu de titre légal ». En vain, la Commission des Bâtiments, sur rapport de M. Charier, tout en regrettant les modifications apportées, délivra un avis favorable au plan Caubert. Tout le dossier était à reprendre.

Le 3 novembre 1901, le Conseil municipal prend une nouvelle délibération. L'église tombe en ruine et sa reconstruction s'impose. Plans et devis ont été approuvés. Toute la dépense est couverte par des quêtes faites par l'abbé Taboureux et il fournit gratuitement le terrain.

Ni la commune, ni la fabrique n'interviennent pour quelque dépense que ce soit en raison de leur extrême pauvreté. En conséquence le Conseil municipal autorise le recteur à entreprendre la reconstruction de l'église.

Ce n'est pas encore suffisant pour le Préfet qui exige de nouvelles formalités au sujet de l'emplacement et de la cession de terrain. Il n'acceptera de mandater la subvention du Conseil général que le 24 décembre 1902.

Les travaux étaient déjà en cours : la première pierre avait été bénite, le 15 juin 1902 et, le 21 juin de l'année suivante, c'est l'église qui était bénite solennellement par Mgr Latiéule, évêque de Vannes.

La Trinité-Surzur avait enfin son église dédiée à Saint-Servais. Normalement la paroisse, détachée de Surzur, devait rester sous le patronage de saint Symphorien, mais en 1894, le recteur obtint de Rome qu'elle se réclamât de saint Servais, dont le culte était en honneur dans la paroisse. Avec cette nouvelle dédicace, la fête de la Trinité perdit son privilège et l'on célébra solennellement la Saint-Servais le dimanche voisin du 13 mai. L'ancienne église fut démolie, en 1905, et la chapelle Saint-Servais se trouva elle-même quelque peu délaissée puisque son titulaire était devenu celui de la nouvelle église.

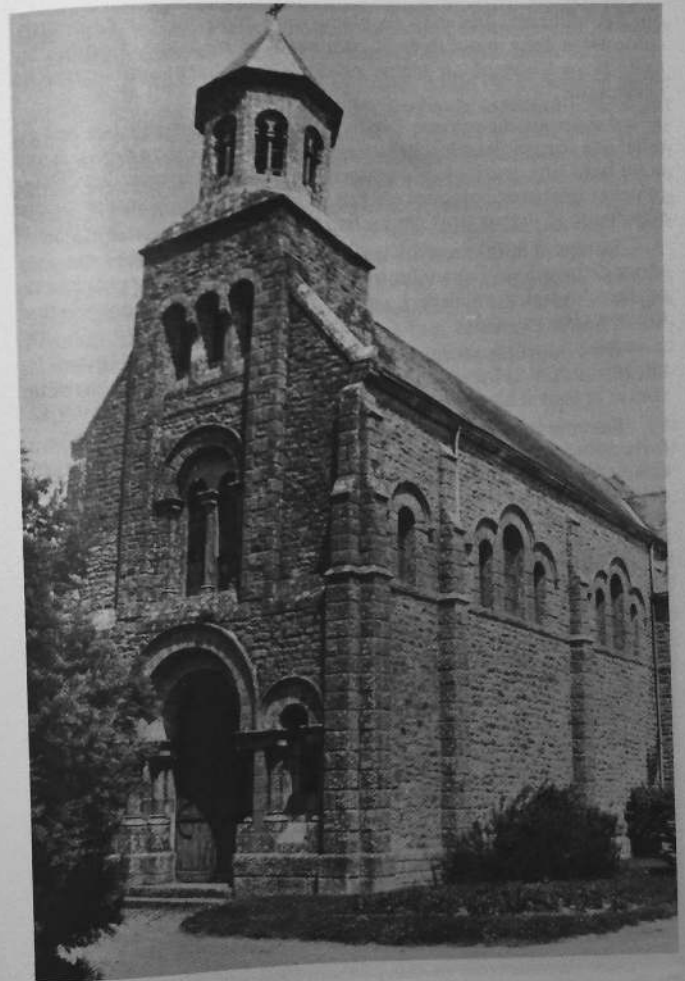
Celle-ci avait coûté plus que prévu : la dépense totale s'était montée à 37 600 francs sur lesquels, en 1903, 35 000 avaient déjà été versés. A de nouvelles aides demandées par la commune, le Conseil général répondra en lui allouant 600 francs en 1904 et 200 en 1906.

Les difficultés de la construction, les réductions du devis, les économies sur les matériaux expliquent pour une part les défauts qui se sont révélés par la suite dans l'édifice et donnent encore des sérieuses inquiétudes.

La nouvelle église Saint-Servais

La nouvelle église que l'on a voulu néo-romane se développe en un plan en forme de croix latine avec une abside semi-circulaire et deux sacristies flanquant la travée droite du chœur. Elle bénéficie de la couleur dorée de ses moellons sur lesquels s'appliquent des contreforts de granit bleuté. Ce qui frappe au premier abord c'est sa grande élévation.

La façade occidentale, qui incorpore la tour revêt un aspect monumental. Le portail à double voussure est flanqué de deux fenêtres



LA TRINITÉ-SURZUR — L'église.

qui l'équilibrent. Les arcs en plein cintre reposent sur de courtes colonnes à base moulurées et chapiteau géométrique. Comme les tailloirs se trouvent au même niveau, ils dessinent une corniche horizontale.

Au-dessus du portail, l'épaisseur du mur se réduit laissant en relief une sorte de bande lombarde qui contient la fenêtre de la tribune et en haut une arcature. Un trumeau divise la fenêtre en deux baies jumelles ornées de colonnes sous un tympan aveugle. Dans l'arcature supérieure se logent trois petites fenêtres cintrées.

Le massif de la tour s'amortit en une pyramide interrompue pour servir de base à un élégant lanternon octogonal, percé sur chacune de ses faces de baies jumelées. La coiffe d'ardoise arrête prématurément tout cet élan vertical.

Il est pourtant accentué par les contreforts droits qui bordent les ailes étroites de la façade et par les rampants du toit qui viennent buter contre la tour à hauteur des arcatures.

Les murs de la nef hissent leur larmier plus haut que les contreforts de la façade et les fenêtres s'alignent sur celle de la tribune, reliées entre elles, à la base, par un cordon horizontal. Un premier contrefort délimite une travée à la largeur de la tour, percée d'une simple fenêtre cintrée. Deux autres scandent les travées de la nef où s'ouvrent des baies en triplet avec un élément central dominant les deux autres. On retrouve le même type de fenêtres dans les pignons du transept ; sur l'hémicycle du chœur, les trois percées sont d'égale hauteur.

Deux portes latérales donnent accès aux bras du transept du côté de l'ouest. Leur linteau est surmonté d'un tympan cintré aveugle. Celles des sacristies adoptent le même dessin.

Ainsi cet édifice présente une belle unité, nettement accusée par ses baies qui déploient partout l'éventail de leurs claveaux sous un larmier semi-circulaire.

Les voûtes en coupes sur la nef, le transept, la partie droite du chœur, et l'abside en cul-de-four s'inspirent du roman du sud-ouest. Chacune des travées est délimitée transversalement par des doubleaux et latéralement par des formerets en matériaux légers reçus sur des piles à simple tailloir. La petite tribune établie dans la tour débouche sur la nef par un arc segmentaire, bordée d'une balustrade de granit. Les murs sont blanchis à la chaux. On peut juger plus discutable la couleur vert d'eau dont on a cru bon d'habiller les piliers et le chœur.

Dans l'abside trois vitraux posés en 1912 par l'atelier Fournier de Tours représentent le Sacré-Cœur, la Vierge et saint Joseph. Les

fenêtres du transept ne comportent plus que des motifs géométriques et, dans la nef, ce sont des verres blancs à losanges de plomb.

L'autel majeur, en bois, venu sans doute de l'ancienne église présente un dessin assez original. En forme de tombeau légèrement galbé, il repose sur un socle mouluré. Les bords sont sculptés de longues feuilles découpées et, au milieu, dans un médaillon orné d'un décor végétal, se détache un bas-relief polychromé, un buste de la Vierge à l'Enfant. Le reste de la surface est peint en marbre jaspé. Le tabernacle repose sur un premier gradin sculpté de rinceaux et de personnages et s'encastre dans le second beaucoup plus sobre.

Les autels secondaires sont du même esprit. Celui du nord est dédié à la Vierge et il s'accompagne des statues en plâtre de la Vierge à l'Enfant, de sainte Anne, de saint Joachim et encore d'une Notre-Dame-de-Lourdes. De l'autre côté se voient les statues, toujours en plâtre, de saint Servais, de saint Joseph et de saint Antoine de Padoue. Le confessionnal à dôme est de facture rustique.

A l'entrée du chœur, est venu s'ajouter un autel de granit qui utilise les pierres de la chapelle Saint-Servais. Fort heureusement, il est de modestes dimensions et, dans sa mouluration, s'inspire du maître-autel en bois.



LA TRINITÉ-SURZUR — Le médaillon de l'autel.

Parente de l'église de Mériadec, œuvre du même architecte, l'église de La Trinité-Surzur peut se prévaloir d'une certaine originalité dans l'architecture courante de l'époque. Il est dommage qu'elle ait vieilli prématurément : de dangereuses lézardes ouvrent la voie à des infiltrations d'eau qui désagrègent les bordures des doubleaux et le voisinage de la tour. Il est urgent d'y remédier.

Depuis quelques années on lui a fait un cadre agréable, tout planté d'arbres. Face au portail, sur un soubassement rectangulaire à table épaisse, enfoncée dans un socle, s'élève une croix monolithique où se détache en relief le corps du Christ.

La fontaine, signalée au voisinage de la chapelle Notre-Dame, dépendait plutôt de celle de Saint-Servais et lui a survécu. Autrefois, on y menait boire les bestiaux pour leur assurer une bonne santé. Elle est datée de 1744 et rappelle celle du Gorvello. Au-dessus du bassin se dressent quatre colonnes à base moulurée et chapiteau orné. Elles supportent un épais entablement couronné d'une corniche à denticules. Trois frontons d'inspiration Renaissance dissimulent le couvrement en pierre qui porte la croix. Dans le mur du fond, une niche grillagée, protège la statue de l'évêque saint Servais.



LA TRINITÉ-SURZUR — Fontaine et croix ancienne (cliché Le Corguillé).

THEIX

On s'accorde généralement à ranger Theix parmi les paroisses « primitives » du diocèse. En revanche son nom reste difficile à identifier. Dauzat fait un rapprochement hasardeux avec saint They (Taïcus). Vallerie avance un nom d'homme TEXU emprunté par les Bretons au latin. Sans donner sa source, le recteur Beuve-Mery affirme qu'il apparaît sous sa forme actuelle « dans des documents certains du XII^e siècle ». En 1387, on écrivait THEIS et en 1468 THEYS mais on trouve déjà THEIX dans la réformation de 1427. Le fait que Theix appartenait, jusqu'à la Révolution, au fief des régaires de l'évêque permet de supposer qu'à l'origine elle relevait de la paroisse épiscopale. Le patronage de sainte Cécile doit être assez tardif.

Il est à noter que parmi les noms de villages, on relève plusieurs TRE- dont certains au moins (TREFEL = TREBLEHER en 1429) pourraient désigner d'anciennes « trebs », subdivisions des circonscriptions paroissiales. On trouve aussi deux « moustoirs » : LE GRAND MOUSTOIR et MOUSTOIR-LORHO, qui rappellent une présence monastique, comme aussi PONT-MENACH et peut-être BRÉMINY.

La paroisse conserve, à proximité de l'église paroissiale, la chapelle Notre-Dame-Blanche ou Notre-Dame-la-Blanche. Il y a encore des chapelles à Moustoir-Lorho, à Saint-Léonard, à Brangolo, à Calzac-Église. D'autres ont disparu, à la Madeleine, à Cleisse, à Since. Plusieurs manoirs possédaient des chapelles privées.

L'église Sainte-Cécile

Son histoire

L'ancienne église

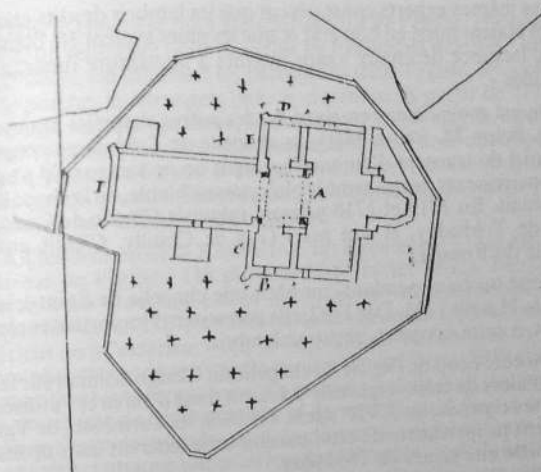
L'ancienne église de Theix nous est relativement bien connue, grâce aux plans cadastraux et à un croquis dessiné par l'architecte Charier, en 1849, grâce aussi à l'analyse faite par le recteur Beuve-Méry des comptes de la fabrique pour la période qui va de 1660 à 1776

et des délibérations du général de la paroisse de 1777 à 1806. Rien ne permet cependant d'affirmer avec certitude que l'ensemble de cet édifice remontait au XI^e ou au XII^e siècle, comme les églises d'Ambon et de Surzur. Il n'avait, en effet, qu'une nef unique, à la façade contrebutée par des contreforts d'angle. Son plan primitif était en croix latine et l'on retrouvait les mêmes contreforts aux angles ouest des bras du transept. Mais ces bras avaient été doublés, du côté de l'est par des chapelles plus larges qui peut-être donnaient directement sur le chœur. Au-delà s'avancait une construction polygonale qui pouvait être la sacristie construite en 1668.

A l'origine, le clocher était bâti certainement sur le carré du transept. En 1776, « sa moindre partie portait sur les deux piliers de l'avant-chœur » ; tout le reste reposait sur le haut de la nef et hors de l'enclos du chancel, fermé par une clôture qui pouvait être un jubé. Il serait important d'être en mesure de situer exactement cette clôture car elle délimitait les deux parties de l'église : la nef dont les réparations étaient à la charge des paroissiens et le chœur avec le chancel qui relevaient du gros décimateur, en l'occurrence l'évêque de Vannes. Cependant dans cette même partie était aussi appelé à intervenir le seigneur du Plessis-Josso, en tant que « seigneur supérieur prééminentier et fondateur du chœur et du chanceau ». Au sommet des murs une ceinture funéraire portait les armes de Rosmadec. A l'entrée du chœur, ils possédaient une sépulture privative dont la pierre tombale s'élevait à deux pieds et demi au-dessus du sol. A vrai dire, ils ne l'utilisaient plus depuis qu'ils avaient acquis, en 1659, un droit d'enfeu dans la chapelle des Dominicains de Vannes.

Ce partage des charges n'allait pas sans inconvénient car c'était un moyen de se rejeter mutuellement les responsabilités. Ainsi, en 1770, le représentant du marquis Anne-Sébastien de Rosmadec reprochait aux fabriques de l'église de n'avoir pas fait en temps utile les réparations de simple entretien à la couverture du chœur. Il acceptait cependant de fournir les bois nécessaires « rendus et charroyés sur les lieux par ses sujets » et de payer « l'ouvrage de mains pour les équarrir et les placer » mais laissait le surplus aux paroissiens : clous, chaux et œuvres de mains.

Dans le chœur se dressait un grand retable de bois. En 1678, le « général » de la paroisse conclut, moyennant 135 livres, un marché avec le sieur Barraband, peintre et doreur : « Scavoir ledit Barraband s'oblige à dorer tous les ornements dudit retable et les flammes qui sortent des vases, à mettre les colonnes et les pilastres en façon de marbre diversifié en couleurs, et le reste, qui est le fond, en blanc ; la



THEIX — Plan de l'ancienne église entourée du cimetière.

figure de sainte Cécile qui est dans ledit retable sera étoffée en or et en couleurs les plus advenantes, et tout ledit ouvrage sera à l'huile ».

Quelque cent ans plus tard, en 1775, l'opération était à recommencer. Trois experts vinrent de Vannes, au nom de l'évêque Mgr Bertin, vérifier l'exécution des travaux. Ils examinèrent successivement « le marchepied de l'autel, le tombeau peint à l'huile en marbre jaspé, le tabernacle, le tout de menuiserie », puis « le retable avec ses colonnes, la frise de ses corniches, le tableau du milieu représentant l'Assomption de la Vierge, ledit tableau fait de neuf et le dit retable surmonté d'une niche accompagnée de pilastres, piédestaux, consoles, frises et corniches, les deux statues qui sont audit retable représentant saint Barnabé et sainte Cécile, dont sainte Cécile étoffée à neuf et la draperie de saint Barnabé décrassée ». Tout était en parfait état. Les parties de boiserie neuve avaient été peintes en bleu céleste et les moulures, aussi à l'huile, en couleur jaune, « avec les armes de M. de Rosmadec au-dessus des deux portes ».

Le retable en bois du maître-autel était donc des plus classiques, avec son corps central occupé par un tableau, ses ailes par des statues, au-dessus des portes de la sacristie, et une niche à l'étage supérieur.

Les mêmes experts constatèrent que les lambris desdits chœur et chancel étaient aussi en bon état et que les murs avaient été blanchis à double lactance de chaux « sans atteinte à la ceinture funéraire des Rosmadec ».

On est moins bien renseigné sur les autres chapelles et autels de l'église. Selon M. Beuve-Méry, la chapelle de Tréduday occupait le bras nord du transept d'aujourd'hui mais on ne sait pas s'il s'agit de l'aile ancienne ou, ce qui semble plus vraisemblable, de la chapelle qui la doublait. En 1715 et 1716 y furent inhumés Claude de Cadoëlan, dame de Tréduday, et son mari Guy de Chuilly. C'était aussi la chapelle du Rosaire.

Pour lui faire pendant, on bâtit une chapelle de Saint-Isidore, bénite le 21 août 1701. Dès 1732, elle nécessitait d'importantes réparations et, à cette occasion, reçut un lambris.

Du côté nord de l'église, la chapelle du Clérigo donnait sur la nef. Les titulaires de cette seigneurie y avaient droit d'enfeu et l'utilisèrent, à diverses reprises, au XVII^e siècle. En 1670, les Carmélites de Vannes devinrent propriétaires de cette maison mais cédèrent leurs droits sur la chapelle aux sieurs de Tréduday.

Les Coué de Salarun possédaient, au midi de l'église, la chapelle où se trouvaient les fonts baptismaux et qui fut réparée en 1724. A partir de 1762, ils semblent s'en être désintéressés et bientôt elle tomba dans un état lamentable : couverture crevée, lambris pourri, pignon déversé. Les eaux pluviales s'infiltraient jusque dans l'arcade qui séparait le chœur de la nef. Inquiet, le « général » de la paroisse, après avoir consulté des hommes de loi, chargea, le 10 juin 1789 son procureur d'assigner M. de Coué à comparaître, afin d'obtenir de lui la réparation ou l'abandon de la chapelle. Mais la Révolution était déjà en marche.

On signale encore que, dans leurs aveux (1643-1750), les sieurs de Kerandrun revendiquaient « quatre tombes en la nef de l'église paroissiale au-devant et au proche de l'autel où est l'image de monsieur saint Laurens ». D'autre part, en 1656, fut restauré l'autel de saint Nicodème qu'on ne sait où placer.

La fabrique ne cesse de consacrer des fonds à l'entretien de son église : en 1656, elle en renouvelle le dallage ; en 1657 elle y introduit deux retables ; en 1660, elle refait totalement la couverture et répare « l'ovale du bas de l'église », sans doute un œil-de-bœuf, puisqu'y contribuent un maçon et un vitrier ; en 1668, bâtit une sacristie ; en 1724, fait travailler au clocher, à la chapelle des fonts et au porchet.

Dans le cimetière qui s'étendait autour de l'église, elle construisit, en 1668, un reliquaire pour recueillir les ossements déterrés. Jusqu'au XVIII^e siècle, on inhumait les paroissiens dans l'église, les « cacous » sous le porche, les étrangers dans le cimetière. A partir de 1719, à la suite d'une terrible épidémie, le Parlement de Bretagne interdit les sépultures dans les églises. Les paroissiens de Theix obtinrent aussitôt, ce qui ne fut pas le cas partout, mais, dix ans plus tard, ils enterraient de nouveau dans l'église. Ce n'est qu'en 1749 que s'imposa définitivement l'utilisation du cimetière.

Au lendemain de la Révolution, on signale que « tout est brisé à l'intérieur de l'église » (16 pluviôse X-5 février 1802). En 1808, le desservant Le Gouestre évalue à 800 francs les réparations encore indispensables ; en 1827, le maire parle de « grandes réparations se montrant encore plus catégorique » ; en 1844, le Conseil de fabrique se montre encore plus catégorique : « après avoir examiné l'état de l'église avec une attention toute scrupuleuse, il a reconnu qu'elle était si ancienne et dans un tel état de déperissement et de vétusté qu'il était à craindre qu'elle ne s'écroule soudainement, la plupart des pignons étant hors de leur aplomb et presque toutes les longères lézardées ». A l'unanimité, il estime qu'il est urgent de la reconstruire pour d'impérieuses raisons de sécurité publique.

Sa reconstruction au XIX^e siècle

Le Conseil municipal était bien d'accord avec cette analyse de la situation mais son peu d'empressement à apporter sa contribution retardera l'exécution des travaux.

Dès 1844, le Conseil de fabrique proposa un projet de reconstruction, établi par M. Pobéguin de Vannes et dont le devis se montait à 24 000 francs. Il disposait de 8000 francs et demandait l'avis et l'aide de la municipalité. Le maire se borna à le transmettre au Préfet qui le soumit à l'architecte Charier. Celui-ci conclut qu'il était urgent d'intervenir et le préfet en fit part au ministère qui exigea une participation de la commune. L'affaire en resta là.

Cinq ans plus tard, c'est le maire lui-même qui insiste sur le danger que représente pour la population le vieil édifice et demande au Gouvernement une aide de 8000 francs, la paroisse et la commune se chargeant du reste.

Le résultat de cette requête fut l'interdiction de se servir de l'église pour le culte et les offices se firent dans la chapelle Notre-Dame-Blanche qui s'avéra bien vite trop exigüe. Le Préfet recommanda au

maire de s'entendre avec le desservant pour obtenir du Conseil municipal une imposition extraordinaire.

Dès lors, la municipalité envisagea plutôt qu'une réédification, une réparation de l'église. Convoqué à nouveau l'architecte Charier, en dépit des importants travaux à entreprendre, n'écarta pas cette hypothèse, sauf pour le cas où un agrandissement s'imposait.



THEIX — l'église.

doute, en réalité, le véritable architecte de la nouvelle église.

Vraisemblablement le préfet avait promis une aide gouvernementale. Restait à l'obtenir. Le Conseil municipal est appelé à délibérer sur ce sujet. Il se trouve que le devis se monte désormais à 42 600 francs et que la paroisse s'engage pour 30 600 francs attendant la différence du Gouvernement. Probablement l'explication vient de ce qu'on a entre-

temps introduit dans le programme la reconstruction de la tour. Fidèle à lui-même, le Conseil municipal appuie la supplique mais refuse tout concours financier, faisant valoir qu'il a épuisé ses ressources dans la construction d'une maison d'école et le transfert du cimetière.

Voici qu'en 1851, il n'est plus question que de bâtir sur la croisée du transept un campanile de charpente haut de douze pieds. Soucieux avant tout d'obtenir sa subvention, le Conseil de fabrique s'y résigne, à condition que les 500 francs qu'il coûtera soient prélevés sur ce fonds. Le 19 février 1852, le ministre accorde un secours de 8000 francs payable en deux annuités et le préfet insiste pour que la première soit mandatée au plus tôt : « Les travaux languissent faute de ressources et il importe cependant de les pousser avec activité pendant que la saison est favorable de manière à ce que l'église puisse être entièrement couverte avant l'hiver ». Le premier versement arrive dès le 30 juin et l'autre le 30 mai suivant.

La fabrique ne perdait cependant pas de vue son projet de tour : le 1^{er} mai 1854, le maire demandait au Préfet de lui restituer le plan conservé dans ses dossiers et le marché fut aussitôt conclu avec l'entrepreneur Renaud. Le 19 mai 1855, à l'occasion de la clôture de la mission, la nouvelle église reçut sa bénédiction. La veille, on avait baptisé les trois cloches qui pesaient 800, 621 et 425 kilogrammes.

Le principal artisan de cette œuvre avait été l'abbé Le Portz, recteur depuis 1837. Après que l'entreprise eut été menée à bien, il s'effaça.

Les aménagements intérieurs

Les aménagements intérieurs de l'église seront principalement l'œuvre de l'abbé Mathurin Paul recteur de 1872 à 1900. Pour le mobilier il fera appel au Lorientais Alphonse Le Brun de sorte qu'on trouve dans cette église un bon résumé de la manière de cet artiste.

On lui doit notamment, autour de 1880, la chaire à prêcher, qui est d'une richesse exceptionnelle, trois confessionnaux, les deux autels latéraux avec leur retable. C'est lui encore qui posa les boiseries de la sacristie.

En 1889, il réalisa dans le chœur une opération de grande envergure. Le recteur trouvait mal commode l'autel en pierre blanche, œuvre de Valentin de Rennes, qui en occupait le centre. Il lui reprochait non seulement d'être trop encombrant mais de rendre difficile toute décoration ajoutée et surtout l'exposition du Saint-Sacrement. Le tabernacle et même la statue de sainte Cécile contenue entre quatre

colonnes demeuraient peu visibles des fidèles. Aussi le recteur demanda-t-il à Le Brun de repousser tout cet ensemble au fond du chœur et de le remplacer par un autel qui se trouvait dans l'aile nord. Des stalles furent disposées le long des murs.

En 1891, Le Brun construisit deux tribunes dans les bras du transept où prendront place les élèves des Frères, laissant aux filles la tribune du fond de l'église. Sa dernière œuvre fut la statue de sainte Cécile, en pierre de Champigny placée, le 24 juin 1895 dans la niche de la tour. Elle ne pèse pas moins de 950 kilos. Il avait encore dessiné la chapelle du cimetière pour laquelle on avait emprunté les pierres de l'ancien chœur de l'église. C'est dire toute l'importance des travaux de Le Brun à Theix.

Pour vitrer l'église, le recteur s'entoura de beaucoup de précautions. Il choisit ses sujets dans l'illustration de l'ouvrage que Dom Guéranger avait publié sur sainte Cécile. Puis il prit conseil de M. le



THEIX — Vitrail de l'église (cliché Arch. Dép. du Morbihan).

Comte de Farcy d'Angers, « reconnu comme artiste en peinture et en décor ». Celui-ci l'orienta, pour l'exécution, vers la maison Grossé de Herde, à Bruges, « affirmant qu'on travaillait en Belgique bien mieux qu'en France ». L'église de Theix reçut sa galerie de vitraux en 1883.

Dernière entreprise de l'abbé Paul, la voûte de l'église en briques et plâtre dessinée par l'abbé Brisacier de Tours. Commencés en juin 1896, les travaux se terminèrent en novembre. Le recteur avait encore introduit dans l'église, en 1895, la statue du Saint Cœur de Marie à l'autel du Rosaire, en 1897, celles de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue, chères au Tiers-Ordre de saint François. C'est avec raison que dans son article nécrologique on a pu dire que M. Paul, dont le goût n'était pas toujours très sûr, avait le zèle de la maison le Dieu.

Les récents travaux à l'église

L'abbé Paul ne laissait plus grand chose à faire à ses successeurs. Il se borneront à soutenir la dévotion des fidèles grâce à des images comme celle de Notre-Dame du Perpétuel Secours ou celle de la Sainte Face, grâce à des statues comme celle de la bienheureuse Jeanne d'Arc, en 1915. Le cinquième centenaire, en 1919, de la mort de saint Vincent Ferrier qui, à trois reprises, avait prêché à Theix, fut l'occasion d'introduire dans l'église une statue sculptée dans un ormeau par Joseph Bazas de Lorient. Ce même artiste avait restauré la statue de saint Michel placée au fond de la nef.

Le centenaire de l'église fut fêté solennellement, le 20 novembre 1955 mais ce n'est que dix ans plus tard que l'on entreprit une restauration devenue nécessaire. Au cours de l'hiver 1966-67, la voûte de la nef d'où se détachaient des plaques de plâtre fut refaite, les murs décapés, le chœur réaménagé, la chaire démontée et déplacée, les fonts baptismaux agrandis, la nef cimentée, les vitraux revus, sans parler de l'éclairage et de la sonorisation. En 1982, de nouvelles modifications intervinrent dans le chœur et l'année suivante on refit le beffroi. Un monument ne se maintient en vie que par de perpétuels ajustements.

Son état actuel

Construction en croix latine, du milieu du XIX^e siècle l'église de Theix paraîtrait des plus simples, à l'extérieur, n'était l'importance de son clocher bâti hors œuvre à l'ouest. A l'autre extrémité, elle se prolonge dans une sacristie, à un niveau nettement inférieur.

L'architecture extérieure

La tour carrée, tout entière en appareil de granit, s'élève en trois étages inégaux, dominés par une flèche polygonale. Au bas le porche s'ouvre en plein cintre sur trois côtés et sa face antérieure s'orne de deux pilastres latéraux qui supportent un fronton triangulaire. Renforcé d'un cadre légèrement saillant, le second étage, le plus important par sa hauteur, présente, au-dessus d'un œil-de-bœuf, daté de 1855, une niche qui abrite la statue en pierre blanche de sainte Cécile par Le Brun. La chambre des cloches, percée sur ses quatre côtés de baies cintrées, est couronnée d'une corniche très saillante avec une balustrade cantonnée de pinacles pyramidaux. Dressée sur un tambour, octogonal, l'aiguille de la flèche, aux arêtes renforcées par un cordon, porte à son sommet une croix de métal.

Le vaisseau de l'église déborde en arrière de la tour et s'y raccorde par des arcs infléchis. Sur un soubassement en appareil, il est construit des moellons revêtus d'un enduit blanchi à la chaux. Un larmier mouluré règne au bas de la toiture d'ardoise. Toutes les fenêtres s'ouvrent en plein cintre et deux portes en arc segmentaire donnent accès aux ailes du transept. C'est donc un édifice très sobre et même un peu austère.

L'importance du mobilier

Tout son décor se trouve reporté à l'intérieur. Les murs de la nef montrent désormais leurs pierres rejointoyées tandis que le revêtement en fausse maçonnerie s'est maintenu ailleurs. Le berceau de la voûte a été refait en briques légèrement ocrées. Dans les ailes du transept, des arcs très épais doublent la voûte et reposent sur des consoles reliées entre elles par une arcature. Sur le chœur, entre les deux doubleaux reçus sur des colonnes corinthiennes, toute la surface est ornée de caissons à l'intérieur desquels des angelots alternent avec des rosettes.



THEIX — Eglise Sainte-Cécile. L'autel et son décor.

Entre les deux colonnes du fond vient s'inscrire le retable de chevet. Il est divisé selon la composition traditionnelle en trois volets. Avec ses deux colonnes et son entablement le corps central dessine une fausse niche autour de la statue de sainte Cécile. Le couronnement en arc syncopé chargé d'une guirlande se complique d'un autre fronton semi-circulaire, dominé par la croix, flanqué de pots-à-feu et sculpté d'un triangle aux rayons d'or. Au bas, on voit à peine un long bas-relief où figure la Cène d'après Léonard de Vinci. De chaque côté, au-dessus des portes de sacristie, les niches à entablement contiennent les statues de sainte Anne avec la Vierge et de saint Barnabé.

En avant du retable, l'autel ne sert plus que de reposoir au Saint-Sacrement. Il est fait d'une table de bois moulurée avec des angelots aux extrémités. A la place de l'ancien tombeau galbé, deux colonnes de



THEIX — Eglise Sainte-Cécile. L'autel avec le gisant de la sainte.

Pierre blanche la soutiennent en avant, laissant voir, devant un décor de grandes palmes, le gisant de sainte Cécile, copie de la statue de Maderno. Le tabernacle fait corps avec les deux gradins sculptés de rinceaux. Sa porte présente en bas-relief l'Agneau mystique. Au-dessus apparaissent deux angelots et une guirlande d'étoffe reliant les ailes où, à partir de deux autres angelots, descendent les ailerons. Sur le tabernacle se dresse une grande croix pédiculée et, aux extrémités de l'autel, deux anges, les ailes à demi ouvertes, fléchissent le genou en signe d'adoration.

Sur les côtés du chœur, au-dessus des stalles, les murs sont recouverts de boiseries à panneaux décorés d'une rosette et de feuilles stylisées avec, au sommet, une corniche à denticules et une frise de rinceaux. Les vitraux figurent sainte Cécile d'après Raphaël et sa mort d'après le Dominiquin.

La chaire a été démontée et sa cuve polygonale avec l'escalier placée à l'entrée du chœur, du côté droit. Elle est sculptée sur toute sa surface. Un support en forme de balustre sert de point d'appui aux guirlandes végétales qui lancent leurs volutes vers chacun des angles. Un épais bourrelet artistement ciselé ceinture le plancher de la cuve. Debout sur des dés, quatre statues des vertus cardinales encadrent les panneaux latéraux sculptés en bas-relief des scènes de la Vierge à

médaille miraculeuse, de l'Annonciation, de la Visitation et de la Présentation au Temple. Le long de l'escalier se voient des trophées religieux et, au bas, un ange en pied. Fort heureusement on a conservé et placé sous la tribune du fond, le dorsal orné d'une Nativité et l'abat-voix polygonal en forme d'entablement. Seul a disparu et c'est dommage le couronnement qui achevait de faire de cette chaire un meuble fastueux. On peut le considérer comme le chef-d'œuvre du sculpteur lorientais Le Brun.

Dans cet ensemble que d'aucuns considéreront comme trop chargé, le nouvel autel a triste mine et masque en grande partie l'arrière-chœur.

Le décor des chapelles latérales est encore l'œuvre de Le Brun, sauf peut-être les deux autels en forme de troncs-de-pyramides renversés avec leurs gradins et leur tabernacle. Les retables-lambris se déploient en trois compartiments délimités par des colonnes corinthiennes. La ligne de l'entablement est brisée par des ressauts au droit des colonnes. Un fronton syncopé laisse passer une fausse niche avec une croix et sur les côtés, dans des médaillons, deux personnages se font face. Une série de pots-à-feu animent les parties hautes.



THEIX — Eglise paroissiale. Porte du confessionnal (détail).

L'autel du nord est dédié à la Vierge et le tableau central figure la Donation du Rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne et tout autour les quinze mystères du Rosaire. Devant les fausses niches latérales se tiennent les statues en bois du Saint Cœur de Marie et de Notre-Dame du Rosaire.

Au midi, à la place du tableau, devant une fausse niche encadrée de chutes de fleurs, se présente la statue du Sacré-Cœur de Jésus. Elle est accompagnée, sur les côtés, des images en bois de saint Cornély en pape et de saint Isidore, le laboureur.

A l'entrée du chœur, on a placé, en hauteur, les statues de saint Joseph avec l'Enfant Jésus et de sainte Marguerite. Les deux confessionnaux avec leur porte à clai-



THEIX — Eglise paroissiale. Autel et retable du Sacré-Cœur par Le Brun (cliché Archives Dép. du Morbihan).

re-voie sculptée d'une coquille et de feuilles stylisées sont encore l'œuvre de Le Brun, tout comme les tribunes aux balustrades ornées de guirlandes.

Les vitraux ont l'avantage de faire une place à la couleur locale. Au nord, les paroissiens de Theix, dans leurs costumes plus ou moins bien rendus, adressent leurs hommages à la Sainte Cécile de Cimabue. De l'autre côté, c'est dom Guéranger, accompagné de son patron saint Prosper, qui dédie à la sainte l'ouvrage qu'il vient de lui consacrer et l'on voit, en arrière-plan, l'abbaye de Solesmes.

A l'entrée de la nef, on trouve encore une statue de sainte Cécile couronnée de roses et, vis-à-vis, un Saint-Vincent-Ferrier, autre dévotion chère aux Theixois. Le Crucifix qui faisait face à la chaire est demeuré en place et, de l'autre côté, un tableau représente la Décollation de sainte Cécile qui pourrait être du XVII^e ou du XVIII^e siècle. Le Chemin de croix aligne ses stations, le long des murs jusqu'au fond de la nef où s'élève la tribune. Celle-ci se développe en trois pans, dressée sur quatre colonnes de bois et bordée, au-dessus de l'entablement, d'une balustrade de fer. Près de la porte, un bénitier ovale est posé sur un support en forme de balustre.

La série des vitraux consacrés à sainte Cécile se poursuit dans les fenêtres de la nef et figure son mariage, son colloque avec Valérien son époux, sa comparution devant le préfet de Rome, le supplice de l'eau bouillante d'après Pinturichio et enfin son martyre d'après Jules Romains. Malheureusement, l'atelier belge ne s'est pas montré à la hauteur de sa réputation et les verres peints ont perdu une bonne partie de leurs couleurs. Le vitrail de la tribune, ajouté en 1982, n'en prend que plus de relief.

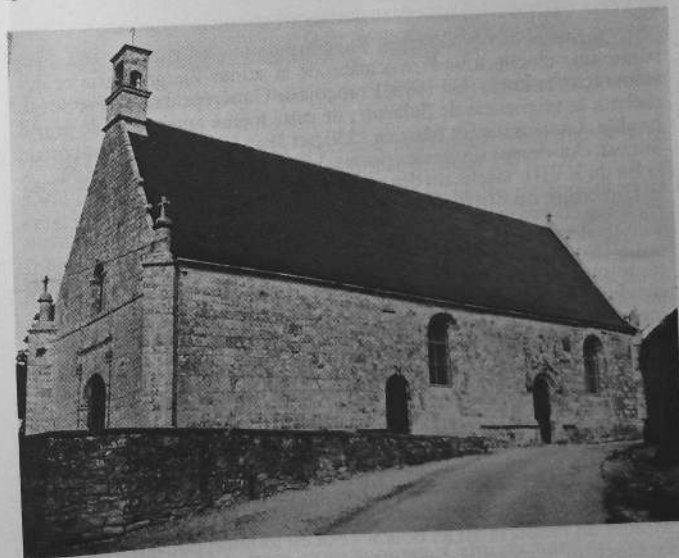
Il ne fait pas de doute que la population de Theix s'est toujours montrée généreuse pour reconstruire, meubler, entretenir et embellir son église et la mettre en harmonie avec les règles liturgiques.

Chapelle Notre-Dame-Blanche

On la dénommait, au XVIII^e siècle Notre-Dame-de-Blanche et, au XVII^e Notre-Dame-de-la-Place-Blanche. Elle se situe, en effet, à l'ouest du bourg et au midi d'une petite place dont elle tire peut-être son nom. Elle ne semble rien devoir au culte de Notre-Dame des Neiges puisque c'est le 15 août qu'avait lieu autrefois l'assemblée et c'est aussi le jour où la procession de la paroisse s'y rendait, après une station à la fontaine de la « lande de Theix ».

Sa longue histoire

Son histoire nous est détaillée dans une longue inscription de la sablière intérieure dont Duhem donne la lecture suivante: «FUT FAITTE EN PLACE NOVELLE (L)A DITTE CHAPELLE. DEMPUS A ETE REEDIFIE PAR MYS^{re} DOMINIQUE DE SALLARUN EN POER DE GARDE ESTOYT SUS NOBLE HOMME JEHAN DE BEAUMONT NOBLE ECUIER MISSIRE SEVES (tre) DE SALLARUN FIST CESTE FONDA(ti)ON EN LAN MIL DEUX CC TRENTE IX LAN 1536 A LA MI AUST CE MEST ADVIS FUST A LENTOUR DE CESTE EGLISSE LA PRIME PIECE DE BOIS ASSIZE ROLAND S^{re} DE SALARUN... (F)AIT LA REPARATION A LENTOUR D'ELLE PENDANT MARIAGE ENTRE IL ET MAR^{re} DE LOHANT LE NÔ DE LECRIVAIN ES P. ALLAIN SON SORNOM EST PLEXIS DIEU LUI D(O)(N)T PARADIS ET JEHAN NICOLAZO FIT CE BOIS ET EST MISEUR NICOLAS MORICE ET AUPARAVANT ESTOIT MISEUR NICOLAS MORICE ET LOUIS SON FILS JEHAN NICOLAZO ET PIERRE NICOLAZO». En dépit de sa prolixité, ce texte demeure assez malaisé à interpréter. On peut même



THEIX — Chapelle N.-D. Blanche.

se demander s'il n'a pas été reproduit avec des interversions. Il attribue la fondation première à Sylvestre de Salarun et la date de 1239. Depuis la chapelle a été réédifiée par Dominique de Salarun mais on ne sait pas s'il exerçait la tutelle sur Jean de Beaumont ou si c'était le contraire. On ne connaît de Dominique de Salarun qu'entre 1560 et 1580 et un Jean de Beaumont, sieur du Grégo en Surzur, entre 1522 et 1560. Plus précise est l'indication selon laquelle la première place de la sablière fut posée en 1536, à l'époque où Roland de Salarun négociait son mariage avec Marguerite de Lohan, d'une famille qui possédait Trévien en Theix. D'autre part ce Roland de Salarun est attesté entre 1532 et 1545. La reconstruction de la chapelle se terminait donc autour de 1536.

Une chose reste solidement assurée, c'est que les seigneurs de Salarun exerçaient un droit de patronage sur cette chapelle où figuraient leurs armes : « de gueules à la bande d'argent chargée de 4 mouchetures de sable ». Ils présentaient les titulaires d'une chapellenie que le Pouillé de 1516 désigne sous le nom « de la bienheureuse Marie de Theix » au titre de laquelle se desservait une messe chaque vendredi.

Quelques dates jalonnent l'histoire de la chapelle. En 1695, fut bénite une cloche sous l'invocation de la sainte Vierge Marie et des saints Jean et Louis. En 1698, François de Coué, époux d'Anne Sorel, racheta la seigneurie de Salarun ; de cette même année date le grand retable. La sacristie fut bâtie en 1730 par Jean Nicol, maître-maçon de Surzur. Au-dessus d'une des portes du midi se lit le millésime 1742. A la fin du XVIII^e siècle, un des pignons menaçait ruine et le 3 mai 1792, le Directoire du district autorisa les paroissiens à le remonter à leurs frais.

Il faut attendre 1878 pour trouver trace d'une nouvelle et importante restauration, œuvre de l'infatigable recteur Mathurin Paul. Il conduisit à la chapelle le vicaire général Flohy qui, constatant que la longère nord se déversait de plus d'un pied et que les deux autels étaient en mauvais état, admit que des travaux s'imposaient. A cette occasion, deux statues furent interdites, sans doute parce qu'estimées trop frustes.

Le recteur se mit en devoir de réunir les fonds nécessaires mais jugea bon de se passer de la compétence d'un architecte. Quand on entreprit la démolition « tout vint à bas : mur, charpente, corniche » et des plaintes furent adressées à l'évêché. La dépense totale se monta à 6000 francs. Des quêtes et une loterie procurèrent l'argent ; le comte Le Mintier du Plessis offrit les bois. « Tout est terminé, pouvait écrire avec satisfaction le recteur : fenêtres, autels, peintures et pas un sou de



THEIX — N.D. Blanche. Le chevet.



THEIX — N.D. Blanche. Porte méridionale.

dettes ». La sablière avec sa précieuse inscription avait retrouvé sa place et la chapelle restaurée fut bénite le 15 août 1878.

En 1911, une partie du lambris de la voûte s'effondra et la municipalité reçut l'autorisation de conclure un marché de gré à gré pour la rétablir. A nouveau, en 1981-82, il fallut consolider le pignon oriental et refaire la charpente. Cependant l'état de la chapelle laisse encore à désirer et contraste avec celui des autres chapelles de la paroisse dont on s'est occupé avec beaucoup de soin ; alors qu'elle est de toutes la plus ancienne et la plus belle et de surcroît inscrite à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

Ses divers aspects

Construite entièrement en appareil, de plan rectangulaire avec au nord une aile unique et une sacristie, la chapelle Notre-Dame la Blanche porte la marque des nombreuses restaurations qu'elle a subies.

Le chevet plat à pignon très aigu est étayé de deux contreforts d'angle moulurés à la base et au sommet. Celui du nord est creusé

d'une niche rectangulaire d'allure Renaissance. Tous deux portent à leur sommet un animal à tête d'oiseau, assis sur son séant et présentant un écu martelé. Ils semblent avoir été ajoutés car ils masquent en partie deux autres figures animales allongées au bas des rampants. Ceux-ci sont animés de crosses moulurées qui paraissent bien tardives et que l'on retrouve sur l'accolade coiffant la grande fenêtre en arc brisé. La baie a été obturée quand on a introduit le grand retable mais elle laisse deviner deux meneaux et peut-être un remplage de cintres superposés. A la pointe de l'accolade apparaît une petite Vierge à l'Enfant et au-dessus deux animaux tenant un écu. A gauche de la fenêtre, un socle en cul-de-lampe est sculpté d'un angelot. On se trouve en présence, semble-t-il d'un pignon qui a été relevé, à la fin du XVI^e siècle ou au XVII^e siècle en utilisant des éléments plus anciens.

Cette hypothèse pourrait être confirmée par l'interruption du banc mural, en deça de la porte orientale, qui est le plus bel ornement de la façade méridionale. Ouverte en plein cintre, creusée sur son pourtour d'un large cavet, elle s'accompagne d'une accolade fleurie et de deux pilastres qui reposent sur des anges porte-écu. En outre la clé saillante est dominée par un petit personnage et, à droite se détache sur le mur un quadrupède au-dessus duquel on a fixé le cadran solaire de 1781. Bien qu'inhabituel ce décor doit appartenir au XVI^e siècle et on peut sans doute lui rattacher les deux fenêtres en plein cintre également moulurées en cavet. En revanche, la seconde porte aux arêtes vives porte bien sa date de 1742.

On se trouve à nouveau perplexe devant la façade occidentale, peut-être celle qui a été remontée en 1792. Elle a gardé ses contreforts obliques mais ils se sont lestés de curieux pinacles circulaires amortis en dôme et sommés d'une croix. Le portail en plein cintre, sobrement mouluré, est accompagné de pilastres plat et surmonté d'une corniche droite. Au-dessus du bandeau qui barre toute la largeur du pignon s'ouvre une petite fenêtre également bordée de pilastres. Le long des rampants se courbent des sortes de touffes. Au sommet, le clocheton assis sur une souche carrée présente des baies en arc segmentaire.

Bien que donnant sur la place, la façade nord offre moins d'intérêt. La longère a été refaite en 1878 mais l'aile pourrait bien représenter la partie la plus ancienne de l'édifice car elle comporte des contreforts obliques terminés en talus et des rampants lisses ; la fenêtre en arc brisé, dont la garniture date du XIX^e siècle, s'ouvre avec un ébrasement rectiligne comme au XV^e siècle. Au-delà, la sacristie polygonale du XVIII^e siècle possède une toiture indépendante.

A l'intérieur, les murs sont blanchis à la chaux et le lambris de la

voûte est peint en bleu. Les entrants ont disparu et seule demeure la sablière avec son long phylactère entrecoupé de masques humains, d'animaux fabuleux et d'écus armoriés.

Le chœur, surélevé de trois degrés présente une avancée semi-circulaire qu'épouse fidèlement la grille de fer ornée de trophées religieux. L'autel, en forme de tombeau modérément galbé, décoré d'un long panneau avec au milieu le triangle divin, porte trois gradins et un tabernacle où des guirlandes de fleurs pendent sous une frise de rinceaux.

Avec l'autel, fait corps le majestueux retable lavallois qui couvre tout le mur de chevet. Il a cette particularité que les ailes en retour sont convexes, ce qui lui donne beaucoup de relief. Deux colonnes de marbre noir encadrent le corps central et soutiennent l'entablement orné de guirlande et le fronton très aplati où se lit la date de 1698. Le tableau à découpe cintrée figure le Couronnement de la Vierge. A l'extérieur deux larges chutes de fleurs ménagent la transition avec les ailes bordées à l'extérieur des deux autres colonnes de marbre. Les niches latérales contiennent d'un côté une Vierge-Mère, vêtue d'un manteau aux plis tourmentés, et qui présente son Enfant nu, les bras ouverts en croix, de l'autre un saint non identifié, qui montre le ciel. Il est enveloppé d'un manteau et chaussé de bottes à revers ; une aumônière pend à son côté gauche. Devant ces deux statues, on a fixé des porte-cierges constellés de fleurs épanouies. Un entablement courbe couronne les ailes, surmonté d'une balustrade et d'un pot-à-feu.

L'étage supérieur se compose essentiellement d'une niche centrale entourée de guirlandes et de chutes de fleurs. Deux colonnes supportent l'entablement et le fronton s'interrompt pour laisser la place à une petite croix. Dans la niche se tient une statue de l'Ecce homo. Au-dessus des balustrades latérales, deux médaillons ont été martelés alors que sont demeurés les blasons qui les dominent.

Ce monument, très classique dans son architecture et, en même temps, très mouvementé mériterait d'être restauré pour qu'il retrouve sa pleine valeur.

La nef communique avec son bras nord par une arcade cintrée, moulurée de gorges et de tores qui s'enfoncent dans les supports polygonaux engagés en pleine maçonnerie. Cette chapelle secondaire a perdu son autel mais le retable de pierre blanche s'est maintenu comme suspendu. Il forme un corps unique structuré par deux hauts pilastres avec un entablement à peine marqué et couronné par un fronton en chapeau de gendarme. Une débauche de fleurs revêt toutes les surfaces et submerge les ailerons latéraux. Au centre se creuse une large niche

occupée par une grande Pietà également en pierre blanche. La Vierge, assise, enveloppée d'un manteau bleu aux plis étalés en éventail, porte sur ses genoux le corps inanimé de son Fils dont les pieds touchent terre tandis qu'un ange soutient le bras droit qui pend. Encore un chef d'œuvre qui appelle restauration.



THEIX — Chapelle N.-D. la Blanche.
Le retable de la Pietà.

Dans cette même chapelle, un ex-voto qui porte la date de 1690, rappelle que le jeune Jean Le Pichon fut sauvé de la roue d'un moulin. La fenêtre contient un médaillon du Sacré-Cœur, seul décor de verre de la chapelle.

La tribune du fond, à balustrade de fuseaux, est devenue inaccessible. Deux bénitiers de pierre, l'un semi-circulaire sur un support polygonal, l'autre rectangulaire desservent les portes d'entrée. Dans le mur méridional on voit encore une crédence moulurée de deux cavets. C'est dire que la chapelle Notre-Dame la Blanche a connu l'affluence de foules dévotes et conserve encore de précieuses richesses.

Chapelle Saint-Léonard

« Sortant par la porte Saint-Paterne, écrivait en 1636, Dubuisson-Aubenay, et passant le guay (gué) de la Rivière-au-Duc ou rivière de Condac, vous allez droit au pont, ruisseau et chapelle de Saint-Léonard, demi-lieue, ayant vu force apparences de chaucée antique ». La chapelle Saint-Léonard se tapit toujours au même endroit, au nord et en contrebas de la route de Vannes.

Elle était le siège d'un petit prieuré à la présentation des sieurs de Salarun. En 1425, le duc Jean V y fit porter des offrandes pour obtenir l'heureuse naissance de son fils Gilles, le fameux Gilles de Retz. Celui-ci, en sa prison du Guildo, en 1450, se souvint aussi de la chapelle dont le patron, saint Léonard, était invoqué pour la libération

des prisonniers. A cette époque le prieur était Yves Dano, prêtre de Saint-Avé, qui témoigna au procès de canonisation de saint Vincent Ferrier pour avoir célébré la messe à l'occasion de ses obsèques.

Un compte de la fabrique de la Cathédrale nous apprend que, le 5 avril 1485, le sieur de Lohan fut enterré dans la chapelle et que, trois jours plus tard, « la vieille femme de Lohan » l'y rejoignit.

Le prieuré persista jusqu'à la Révolution. En 1695, ses revenus étaient affermés au secrétaire de l'évêque, Antoine Lhermite, à charge à lui d'entretenir la maison et la chapelle et d'y faire célébrer la messe tous les mardis.

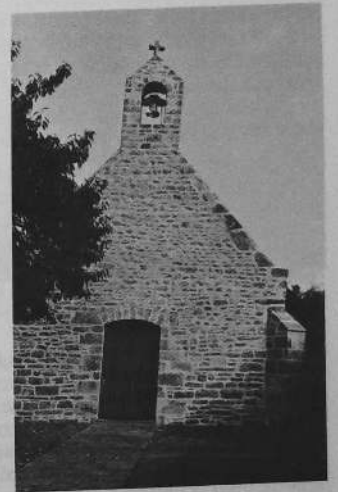
La chapelle fut restaurée en 1767. Du temps de la Révolution, il était question de la démolir pour en utiliser les matériaux mais un voisin la sauva en la louant pour servir d'étable.

Il y a une quinzaine d'années, elle allait tout doucement vers sa ruine, quasiment abandonnée, envahie par le lierre. En 1974, se créa pour la restaurer une association qui bientôt compta 85 familles. Grâce à elle, la chapelle est de nouveau en parfait état.

Ce n'est qu'un modeste édifice rectangulaire bâti en moellons maintenant rejointoyés. Deux contreforts obliques amortis en talus épaulent la façade occidentale et les rampants lisses s'appuient, au bas sur une assise horizontale, souvenirs, peut-être, de la chapelle du XV^e siècle. Au sommet le clocheton-mur abrite la cloche sous une arcade cintrée et porte une croix au sommet de sa bâtière.

La porte en arc segmentaire justifie bien la date de 1767. Les deux fenêtres sur le chœur, de même forme, font croire à une importante restauration ou même à une totale reconstruction.

Une voûte lambrissée en berceau aplati couvre l'espace intérieur. Le chœur se distingue de la nef par sa surélévation et sa balustrade,



THEIX. Chapelle Saint-Léonard.

mais aussi par le revêtement du mur de chevet et la lumière déversée par les fenêtres latérales. Le tombeau de l'autel, qui peut dater du XVIII^e siècle, s'orne de deux compartiments chantournés qui encadrent un cœur enflammé. Sur le mur du fond, on a fixé une simple croix et, de part et d'autre se tiennent les statues de sainte Cécile, en terre cuite, et de sainte Anne avec la Vierge, en bois. Dans l'angle nord-est, un joli tabernacle est décoré d'ailerons, d'un ostensor sur la porte et au-dessus, d'un angelot et d'une ligne de fuseaux. Saint Léonard n'apparaît que dans le vitrail du midi où il console des prisonniers. Vis-à-vis une Sainte Famille regroupe sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus. Dans l'un et l'autre, le dessin reste très schématique.

La statue de saint Léonard, en prédicateur, qui se voit dans la nef, serait mieux à sa place dans le chœur puisque le pieux ermite limousin est depuis toujours le titulaire de la chapelle. M. du Halgouët signalait encore une Vierge-Mère, en pierre blanche, qu'il estimait « au-dessus de la moyenne ». Elle a disparu et ne restent plus que des statuettes de plâtre qui attestent une dévotion demeurée vivace.

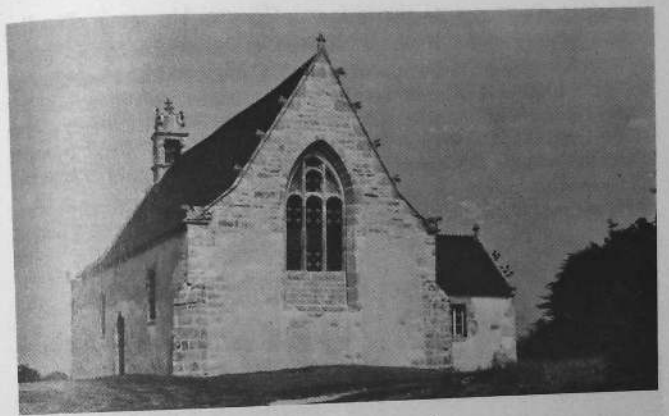
Chapelle Saint-Michel de Brangolo

La chapelle Saint-Michel se dresse au sommet d'une hauteur entourée de vallons, qui mérite le nom de Brangolo, si du moins il faut le traduire « colline de la lumière » pour avoir autrefois servi à la transmission de signaux lumineux. La présence, au sud de l'édifice, de quatre pierres taillées en calottes sphériques pourrait confirmer l'antiquité du site. La dédicace à saint Michel, l'archange des hauteurs et vainqueur des divinités païennes plaide dans le même sens.

Le chanoine Le Mené a cru déchiffrer sur la cloche de la chapelle la date de 1344 qui paraît bien improbable car l'édifice actuel ne semble pas remonter au-delà de la fin du XV^e siècle. La seule trace qu'elle ait laissée dans l'histoire est le mariage qui y fut célébré, le 13 juillet 1654, entre messire Jacques de Sécillon, seigneur du Blanc et de Villeneuve et demoiselle Michelle du Bot, fille du sieur du Grégo.

La chapelle est rectangulaire avec une petite sacristie au nord. Elle est construite en appareil mélangé car, s'il est à peu près régulier au sommet des pignons, partout ailleurs il a été recouvert d'un enduit.

Le mur du chevet paraît constituer la partie la plus ancienne de l'édifice. Deux contreforts obliques épaulent les angles mais leur talus ne s'élève guère qu'à mi-hauteur. Les rampants, garnis de crosses végétales épousent la brisure de la toiture à coyaux et s'arrêtent sur



THEIX. Chapelle de Brangolo.

deux figures animales : un dragon au sud et de l'autre côté peut-être un chien. Visiblement la grande fenêtre, en arc brisé, à ébrasement droit, et maçonnerie à sa base, a subi un remaniement. Sa garniture comporte trois formes cintrées et un second arc au-dessus de celle du milieu avec des écoinçons autour. Cette disposition appartient à l'extrême fin du XVI^e ou au début du XVII^e siècle.

La longère nord demeure aveugle tandis que dans celle du midi une porte en plein cintre ourlée d'une gorge, s'ouvre entre deux fenêtres au linteau découpé en trilobe.

La façade occidentale est percée d'une porte en anse de panier moulurée de gorges et de tores. Une accolade la surmonte ornée de feuilles délicatement creusées en forme de palmettes. Le fleuron ne semble pas d'origine et encore moins la niche rectangulaire dans laquelle on a placé une Vierge à l'Enfant malheureusement mutilée. De ce côté pas de contreforts mais des rampants lisses avec des animaux au bas. Le clocheton à souche carrée est remarquable pour ses baies couvertes d'un linteau sur corbelets et les quatre pignons à crochets qui encadrent la minuscule flèche, tous sommés d'une croix.

Avec sa toiture neuve et ses enduits récents la chapelle a belle allure. La restauration intérieure est en cours. Fort heureusement on a conservé les entrails à têtes de crocodiles et nœud central, l'un d'eux sculpté d'un côté de l'hermine de Bretagne, de l'autre côté d'un lys de

France et d'une rosette sur la face inférieure. Un semis d'étoiles blanches anime la surface peinte en bleu du lambris en cintre brisé.

La bordure du chœur, moulurée d'un tore, porte une balustrade de fonte. L'autel de bois adopte les formes courbes chères au XVIII^e siècle. Il est dominé par les statues en plâtre de saint Michel et d'une sainte femme. Dans le mur du midi, la crédence en arc brisé meublée d'un trilobe nous ramène aux origines de la chapelle.

Le pardon, qui se célèbre le 26 juillet, a perdu ses attaches avec saint Michel et même avec la Vierge qui l'avait, semble-t-il, supplanté.

Chapelle Saint-Joseph à Calzac-Eglise



THEIX. Chapelle St-Joseph de Calzac-Eglise.

La chapelle de Calzac vient de connaître une heureuse restauration. Elle se situe sur une pente, en contrebas de la route, ce qui fait que les deux longères sont d'inégale hauteur. La toiture d'ardoise est neuve et les murs sont revêtus d'un épais enduit. Comme l'entrée se fait par une porte cintrée au nord, contrairement à l'usage, la façade méridionale ne présente qu'une petite fenêtre également cintrée. La porte occidentale, peu utilisée, s'ouvre aussi en plein cintre avec des arêtes abattues qui permettent de la dater du XVII^e siècle mais la fenêtre en arc segmentaire qui la surmonte doit être plus tardive, tout comme le clocheton en pierres de taille qui domine le pignon. Il n'est pas sûr que ce soit lui qui ait reçu, en 1712, la cloche fondue par maître Beurier-Desjardins.

Sous le lambris de la voûte, la chapelle se présente propre et nette avec son sol dallé et ses murs blanchis à la chaux. Derrière la balustrade en bois du chœur, l'autel en forme de tronc de pyramide renversé porte deux gradins et un petit tabernacle à ailerons. Pilastres et corniches divisent le retable-lambris en trois compartiments rectangu-

lares. Celui du milieu est occupé par un tableau de la Vierge à l'Enfant. Saint Joseph, titulaire de la chapelle n'est représenté que par une statue de plâtre devant laquelle on a placé un chandelier de fer. Il a laissé la place d'honneur à la Vierge à l'Enfant dont la statue en pierre blanche est la meilleure œuvre dans la chapelle. Drapée dans un ample manteau aux plis harmonieux, elle porte son gracieux Enfant sur le bras gauche et lui enserre le pied de sa main droite.

Des panneaux au sommet chantourné, peints en faux marbre, garnissent le reste de la surface du lambris et deux beaux bahuts encadrent l'autel. La piété populaire continue de peupler la chapelle de statuette de plâtre.

Chapelle Sainte-Barbe de Moustoir-Lorho

Depuis bientôt quinze ans, les Amis du Moustoir-Lorho travaillent avec bonheur à la restauration de la chapelle de leur village, selon un programme minutieusement établi et qui se réalise d'année en année. Ils sont ainsi parvenus à donner à ce petit édifice un visage très avenant.

Selon la tradition, saint Vincent Ferrier, qui est passé à Theix à plusieurs reprises, aurait prêché dans cette chapelle. Le recteur Beuve-Méry estimait pouvoir tirer du procès de canonisation des preuves irrécusables de cet événement, en dépit des imprécisions qui demeurent sur l'itinéraire emprunté par l'illustre dominicain. Celui-ci, venant de Muzillac, se serait arrêté au Moustoir-Lorho, le vendredi 4 mars 1418, avant de reprendre sa route le lendemain. Quoiqu'il en soit, la chapelle actuelle ne doit plus garder grand chose de ce lointain passé sinon peut-être les pierres.

Rectangulaire, construite en moellons rejointoyés, elle s'augmente, au midi, d'une aile plus basse qui sert de sacristie. Deux



THEIX — Chapelle Sainte-Barbe au Moustoir-Lorho.

portes y donnent accès, toutes deux en plein cintre : celle du nord ornée d'une belle mouluration tandis que l'autre, à l'ouest, se contente d'un mince cavet sur son pourtour. Une autre porte sur la sacristie ressemble à celle du nord. L'éclairage intérieur n'est assuré que par la fenêtre de chevet en arc brisé, large mais courte, ébrasée, à l'intérieur comme à l'extérieur, divisée en deux formes cintrées par un meneau qui monte jusqu'au sommet de l'arc et dessine ainsi deux écoinçons.

Les deux pignons ont des rampants lisses appuyés sur des assises horizontales très saillantes. A l'ouest, le minuscule clocheton est constitué par des dalles dressées latéralement et par une courte pyramide portant la croix.

La pierre reste également apparente à l'intérieur sauf dans le mur de l'ouest. Le lambris, au profil en forme de cloche, laisse apercevoir des poutres sans sculpture.

Le dallage du chœur est légèrement surélevé par rapport à celui de la nef et l'autel de bois présente les mêmes courbes adoucies que divers autres vus dans les chapelles, à croire qu'ils sont l'œuvre d'un même artisan, à la veille ou au lendemain de la Révolution.

Dans l'unique fenêtre, le verrier Jihel-Bay a placé, en 1982, côte à côte, les images des deux saints honorés dans la chapelle, sainte Barbe et saint Vincent Ferrier et, dans les écoinçons deux angelots. Mais la statue de la sainte, ici encore, a été reléguée dans la nef où elle se montre bardée de tous ses attributs, la tour, sa prison, l'épée de son martyr et la palme de la victoire. A sa place, dans le chœur, on a mis une sainte Cécile couronnée de roses et de l'autre côté une Vierge très raide qui semble soutenir son Enfant du creux de la main. Plus bas une niche abrite un beau saint Vincent Ferrier revêtu du manteau noir des Dominicains. Le doigt levé, il commente le texte du livre qu'il tient ouvert de la main gauche. Cependant son visage placide sous la couronne monacale ne rappelle en rien le véhément prédicateur du Jugement dernier.

Autrefois, la procession de la paroisse se rendait au Moustoir-Lorho le mardi des Rogations et, le 4 décembre, jour de la Sainte Barbe, on y bénissait la semence de froment. Désormais le pardon se célèbre, le 1^{er} dimanche de septembre.

Chapelles disparues

La paroisse de Theix comptait plusieurs chapelles maintenant disparues.

Celle de *Cleisse* a été démolie, il y a une cinquantaine d'années seulement. Elle était dédiée à Notre-Dame et à saint Marc. On s'y réunissait le dimanche qui suivait le 15 août pour y bénir la semence de mil. A son emplacement se dresse une croix de pierre. Le haut piédestal carré, en appareil, comporte une mouluration à sa base et autour de la corniche saillante. Sur un socle adouci d'un large cavet s'élève la croix monolithique aux angles chanfreinés.

Theix a eu sa *Madeleine* avec une chapelle située à la Corderie en bordure de la route de Vannes.

Certains croient à une ancienne chapelle au village de *Saint-Goustan* mais son existence est d'autant plus douteuse que le véritable nom serait « *Stangoh-Stang* ».

Les principales seigneuries de la paroisse se sont dotées aussi d'une chapelle domestique.

A commencer par la plus puissante d'entre elles, celle du *Plessis-Josso*. En 1654, on y célébra le mariage entre messire Jacques Troussier, sieur de Pomenar et Louise de Rosmadec. Elle fut l'objet d'une nouvelle bénédiction, en 1740, et reçut, en 1770, une cloche nommée Josèphe-Marie.

Elle se situait à l'extrémité nord-est du jardin. M. du Halgouët, qui l'a visitée vers 1940, en parle en ces termes : « La grande chapelle castrale consomme une ruine regrettable, laissant à ciel ouvert une belle charpente avec entrails et sablières finement sculptés. Le chœur à trois pans, la porte aux larges claveaux cintrés la datent du XVI^e siècle. La haute silhouette de la façade occidentale qui porte encore fièrement son élégant clocheton ajouré, est percée uniquement d'un large oculus lequel fait penser à un Cyclope, fils du ciel et de la terre, frappé à mort, mais conservant encore la vue pour implorer la pitié des hommes ».

Cet appel désespéré n'a pas été entendu. La chapelle a été rasée. Il en reste cependant un souvenir, son clocheton, planté en bordure de la route du Gorvello à Berric et qui ne manque pas d'intriguer la curiosité des passants et des roulants.

Entre 1649 et 1652, plusieurs mariages et baptêmes se succèdent dans la chapelle de la maison de *Salarun* qui appartenait alors à la famille Sorrel.

Bonnervaux avait une chapelle où furent célébrés, en 1659, le mariage entre messire Jean-Baptiste Douart et dame Gabrielle Bothrel de Quintin et, en 1743, celui de messire Alexandre du Bouexic avec demoiselle Louise de Lantivy.

La chapelle Saint-André de *Tréduday*, qui avait reçu, le 21 juillet 1689, une cloche dont le parrain était messire Julien Le Sénéchal, accueillit plusieurs baptêmes au cours des XVII^e et XVIII^e siècles et un mariage en 1783.

Le 7 juin 1758, fut bénite par M. l'abbé Boutouillic de la Villegoman, vicaire général de l'évêque de Vannes, la chapelle de la maison noble de *Kerandrun*.

A la veille de la Révolution, la chapelle de *Since* appartenait au négociant vannetais Gabriel Danet. Son dernier chapelain fut Yves

Denis qui mourut à *Since* en juin 1795. Les matériaux servirent à construire la caserne des douanes du Ros.

Fontaines et croix

La « fontaine de la Lande » ne mérite plus son nom depuis qu'un quartier d'habitations s'est implanté dans son voisinage mais, quoiqu'un peu mutilée, elle conserve son style. Bâtie en bel appareil, de plan rectangulaire, elle est cantonnée de pilastres d'angle qui soutiennent une corniche à modillons et couverte d'une bâtière. La voûte en plein cintre s'enfonce dans le massif et couvre la source ainsi qu'une niche ménagée dans le mur du fond. Son eau se déverse dans un bassin rectangulaire à l'intérieur d'une enceinte maçonnée. Elle était sans doute dominée par une croix dont il ne reste plus qu'un tronçon du fût cylindrique.

Le recteur Beuve-Méry a recensé jusqu'à 38 croix sur la paroisse de Theix dont 36 en granit. Nous en avons rencontré quelques-unes au voisinage des chapelles. D'autres se dressent au carrefour des vieux chemins ou en pleine campagne. Parmi les plus anciennes, M. Louis Marsille signale

— la croix de Stangoh-Stang, au bord de l'ancienne voie romaine, massive, les bras pattés, haute de 2,40 m et qui a pu servir de modèle à celle de la grotte de Jean II

— la croix de Laverdon au carrefour du Chemin Conan (Hent Conan), sensiblement de mêmes dimensions mais de moindre épaisseur. Elle aurait été enfouie au temps de la Révolution.

— la croix de Breminy, transportée au sommet du petit monument érigé à proximité du bourg à la mémoire de saint Vincent Ferrier sur le lieu où il aurait prêché en plein air : haute de 1,80 m elle a ses arêtes abattues.

— la croix de Salarun, sans doute postérieure aux précédentes.

— celles de Saint-Léonard et de Bonervaux récemment restaurées.

Au milieu de la place de N.-D. Blanche s'élève une croix moderne en pierre sur une haute plate-forme à laquelle on accède par deux escaliers que sépare une niche. Elle a succédé à une croix de mission en bois dont les dimensions justifiaient mieux ce soubassement solennel.



THEIX — Croix de Cleisse.



THEIX — Le monument à Saint-Vincent-Ferrier.

Sources et Bibliographies

Arch. dép. du Morbihan — Série G 102 à 134.

BEUVE-MÉRY (Abbé) — Theix dans le passé. (importante étude publiée dans le Bulletin paroissial de 1936 à 1938).

FAGES — Histoire de saint Vincent Ferrier (1923). Tome II, p. 210.

MARSILLE (L.). Vieilles croix de pierres du Morbihan — Bulletin de la Soc. Polym. du Morbihan, 1937, p. 43-44.

MARSILLE (L.). Les croix de Vannes et de sa banlieue; Bulletin de la Soc. Polym. du Morbihan. 1942.



THEIX. — Fontaine de la lande.

VANNES

Notre-Dame du Rohic en Saint-Patern

La chapelle Notre-Dame du Rohic relève de la paroisse Saint-Patern de Vannes mais elle appartient à la campagne qui s'étend encore pour le moment à l'est de Vannes. Les automobilistes qui roulent sur la voie express ne peuvent manquer de l'apercevoir avec son clocher de charpente dressé sur une toiture d'ardoise. Elle serait bâtie sur l'emplacement d'une ancienne villa romaine.

Son architecture

C'est une chapelle rectangulaire où l'on remarque, du premier coup d'œil, deux campagnes de construction : du côté de l'est, une partie en bel appareil, très régulier ; à l'autre extrémité, des murs en moellons revêtus d'un enduit à la chaux.

Deux contreforts obliques à double retraite en talus épaulent le chevet. La fenêtre en arc brisé a été murée quand on a introduit un retable à l'intérieur. Les rampants du pignon amorcent leur montée à partir d'une assise saillante sculptée d'une sorte de crossette.

Renforcée d'une plinthe à la base, la longère méridionale est percée d'une fenêtre, en arc brisé, sans garniture, qui pourrait bien être tardive et d'une belle porte en plein cintre, moulurée de deux gorges et de deux tores qui se poursuivent le long des piedroits. On peut attribuer cette partie de l'édifice au XV^e siècle.

L'autre est d'autant plus douteuse qu'elle a dû présenter des signes de faiblesse obligeant à la consolider par d'épais contreforts. Cependant la fenêtre en cintre brisé, ébrasée à l'extérieur, paraît ancienne : un meneau central la divise en deux lancettes. Suit une porte en arc brisé, moulurée d'un simple cavet.

A la façade occidentale, on retrouve deux grossiers contreforts terminés en talus. La porte en arc brisé s'orne de deux cavets peu marqués. Au-dessus s'ouvre une fenêtre en arc également brisé et les



rampants reposent sur une assise horizontale, celle du midi sculptée d'un masque.

Au nord, le mur reste aveugle. Une petite sacristie s'y adosse, à l'alignement du chevet et, au dessus de son toit en appentis, on a ouvert un oculus.

Les richesses intérieures

L'austérité apparente de la chapelle ne laisse rien deviner de ses richesses intérieures. Entre les murs en pierres rejointoyées, au beau dallage de granit correspond une charpente à entrails sculptés de gueules de crocodiles. Animée de masques et de blasons, la sablière comporte une inscription riche en renseignements historiques : « LAN MILL III^{cc} LX ET VI (1466) FUT RENOVELE CEST CHAPELLE PAR NICHOLAS EN DU PROCUROUR CHOESI PAR LE RECTR DE SAINT PR ET LES PAROISSIENS. ITEM IL HA CEANS IMPETRE MIL V CENZ JOURS DE PARDON PERPETUEL P CINQ CARDINAULX LE LUDI DE PAQS ET LUDI DE (Pentecôte). La chapelle a donc été reconstruite, en tout ou en partie dans le dernier quart du XV^e siècle mais elle existait déjà auparavant. Elle était gérée par un procureur que désignaient le recteur et les paroissiens, signe qu'à cette époque Saint-Patern devait déjà

disposer d'un « général » ou conseil paroissial. On se rendait à la chapelle tout particulièrement les lundis de Pâques et de la Pentecôte pour y gagner des indulgences.

Le lambris, refait au mois de juillet 1706, du temps des « abbés » (procureurs) Jean Hervé et Jean Conan et du recteur M. de l'Épinay » laisse encore apercevoir les clefs sculptées des anciens arceaux. Les écus se rapportent aux familles alliées de Molac : « de gueules à sept mâcles d'argent » et de La Chapelle : « de gueules à la fasce d'hermine ».

Ce sont les descendants des mêmes familles qui ont encore inscrit leurs armes au grand retable du maître-autel où, selon Le Mené, elles sont écartelées : au 1, de Rosmadec ; au 2, de Kerhoent ; au 3, de Molac ; au 4, de Botigneau.

Cette belle composition architecturée se compose d'un soubassement masqué par l'autel pour le service duquel on a établi deux crédences en forme de culs-de-lampe, de l'étage noble et d'une niche supérieure.

La partie principale se développe en un triptyque formé d'un corps central et de deux ailes en retour. Au centre, le tableau à découpe cintrée s'encadre entre deux colonnes de marbre noir à chapiteau doré. Il représente en deux registres le mystère de l'Assomption de la Vierge Marie : au bas, cinq apôtres, dans des attitudes variées, entourent le



VANNES — N.D. du Rohic. Le retable (cl. Le Corguillé).

tombeau vide et fleuri ; au-dessus la Vierge monte dans une gloire accompagnée d'angelots. Cette œuvre paraît contemporaine du retable daté de 1695. Les colonnes soutiennent un entablement à frise de rinceaux et corniche à denticules et modillons et un fronton en arc aplati avec le cartouche gravé du millésime. A partir de deux angelots, des chutes de fleurs, nouées de rubans pendent à l'extérieur.

Deux autres colonnes, accompagnées de nouvelles chutes de fleurs, bordent les ailes où les deux niches sont ceintes d'un cordon de feuillage. On y voit les statues de la Vierge à l'Enfant et de saint Joseph, peut-être en terre cuite. Des éléments de balustrades dominent ces deux compartiments.



VANNES — Chapelle du Rohic. Statue de la Vierge (XV^e s.). (cl. Le Corguillé).

Le reste du mobilier n'a pas la même qualité. Au mur nord de la nef pend un Crucifix de bois où le Christ, aux bras largement étendus

La niche supérieure, accostée de pilastres et d'ailerons, couronnée par un fronton curviligne sur lequel s'applique l'écusson seigneurial, abrite une statue de saint Vincent Ferrier. Il est probable qu'il y avait, à l'origine, au-dessus des balustrades latérales, deux médaillons, comme à Notre-Dame Blanche de Theix, dont le retable est de la même époque et pourrait provenir du même atelier.

A gauche de l'autel, la statue en bois de la Vierge à l'Enfant est particulièrement remarquable. Son hanchement nettement accusé détermine, par dessus sa robe blanche, qui tombe sur ses souliers pointus, le drapé très soigné de son manteau bleu. Elle porte sur son bras gauche l'Enfant Jésus qui serre un oiseau et de la main droite, elle tient un sceptre. On regrette que son visage, peut-être du fait de la peinture, demeure un peu neutre sous le diadème royal. Néanmoins, c'est une belle œuvre du XV^e siècle.

et au flanc percé garde cependant les yeux ouverts. Un tableau en mauvais état représente la Déploration du Christ. Les statues de plâtre ont été introduites par les dévotions modernes : Saint-Cornély, Sainte-Jeanne-d'Arc, Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus. L'une d'entre elles intrigue davantage : c'est un saint guerrier avec, à ses pieds, un corbeau qui tient dans son bec un phylactère inscrit du mot latin CRAS (demain). Il s'agit du fabuleux saint Expédit.

Une tribune occupe le fond de la chapelle, faite de simples panneaux mais elle porte une inscription : LAN 1614 FALHER PCUREUR ET NOTAIRE ROYAL ET F THOMAS ABBÉ A DONE... Suit, semble-t-il, le nom du charpentier.

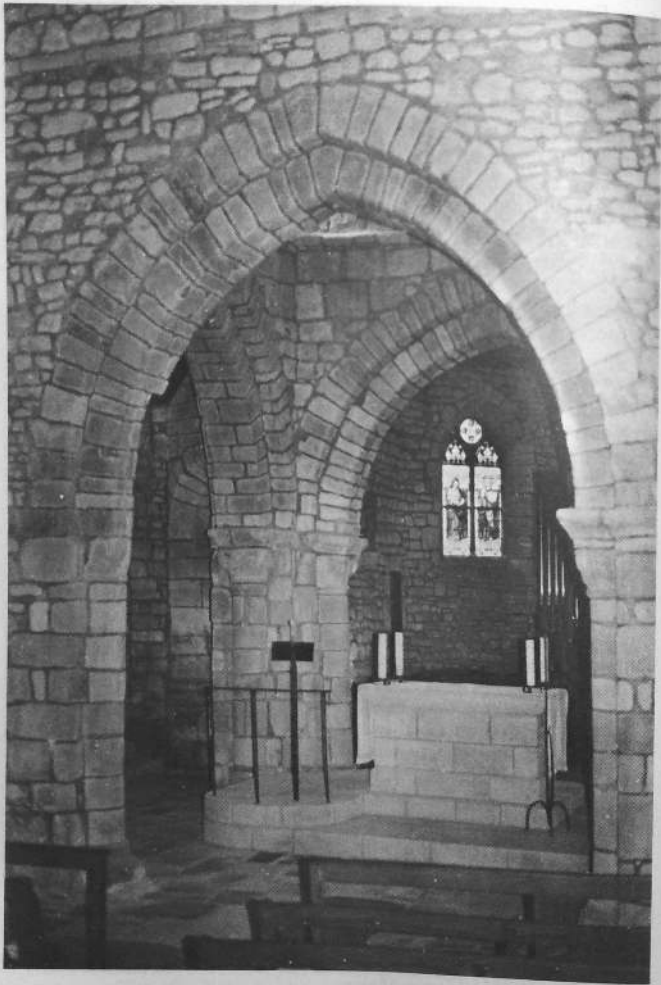
La croix du placître

Au sud de la chapelle s'étend un placître, planté d'arbres, où s'élève une croix ancienne. Sur un perron de quatre degrés est établi un soubassement carré, flanqué du côté de l'ouest d'un autel qui le déborde, tous deux moulurés à la base et dotés de la même corniche en cavet. Il porte le socle épais d'où monte le fût polygonal couronné d'un chapiteau géométrique. De petites consoles donnent à croire que le panneau supérieur était encadré de colonnettes. Il est sculpté de deux scènes sous accolade fleurie : côté ouest, la Crucifixion avec la Vierge et saint Jean, côté est, une Pietà que contemplant deux anges.

Il y a peu, on célébrait encore la messe dominicale à Notre-Dame du Rohic. Mais la chapelle est toujours fréquentée et parfaitement entretenue. Le pardon se célèbre le 15 août, en la fête de l'Assomption de la Vierge Marie.



VANNES — Croix de N.D. du Rohic.



ILE D'ARZ — L'église. Carré du transept roman (Cl. Arch. Dép. du Morbihan).

ART ET ARTISTES RELIGIEUX

Pendant des siècles, c'est l'Église principalement qui a fait travailler les artistes dans tous les domaines. Aussi n'est-il pas étonnant de retrouver dans les monuments religieux la diversité des styles dans lesquels ils se sont exprimés, du moins à partir de l'époque romane. Rien ne nous reste, en effet, des édifices antérieurs, peut-être parce qu'ils étaient construits essentiellement en bois.

La période romane

On peut considérer que durant les XI^e et XII^e siècles toutes les églises ont été renouvelées et de nombreuses chapelles, notamment prieurales, construites. Malheureusement depuis, la plupart d'entre elles ont disparu, victimes du temps ou des hommes.

Dans le pays de Vannes, le plan roman s'est conservé dans l'église de Surzur : dessin en croix latine, façade divisée en trois compartiments verticaux auxquels correspondent les trois vaisseaux de la nef, chœur profond, mais les petites baies cintrées ont été ou agrandies ou occultées et le clocher retiré du carré du transept.

A l'Ile d'Arz, c'est le carré du transept qui demeure à peu près intact : les ailes gardent leurs contreforts ; la tour repose sur quatre arcs doublés en cintre brisé et les chapiteaux des piliers d'angle s'ornent de motifs romans.

A Baden, ne subsistent que les contreforts du bras méridional.

Les XV^e et XVI^e siècles

Plus proche de nous, la période gothique se trouve mieux représentée, d'autant plus qu'elle a brillé, en Bretagne, surtout au XV^e siècle et jusque très avant dans le XVI^e, la Renaissance n'intervenant que timidement et tardivement.

L'architecture extérieure

Bien des églises ont été reconstruites, en tout ou en partie, au cours du XV^e siècle. Elles demeuraient fidèles au plan en croix latine avec une nef unique. Bâti sur le carré du transept, le clocher exigeait des supports puissants, comme on les voit encore dans l'ancienne église d'Arradon, coiffés de chapiteaux à décor géométrique et soutenant des arcs brisés à double rouleau. Un croquis sommaire de l'architecture Chariot laisse deviner un dispositif analogue dans l'église disparue de Theix.

Plus modestes, les chapelles se limitaient à un simple rectangle étayé de quatre contreforts obliques terminés en talus. C'est le cas de Notre-Dame du Rohic (1466) en Saint-Patern de Vannes et de Notre-Dame de Béléan (1467) en Ploeren. Cependant Notre-Dame du Vincin se présente comme une petite église avec clocher de pierre sur le carré du transept, tandis que Notre-Dame du Loc (1475-1484), également en croix latine, ne porte qu'un clocher de charpente sur son faitage. A



PLOEREN — Chapelle N.-D. de Béléan (cl. Le Corguillé).



SAINT-AVÉ — Eglise. Fenêtre du XV^e s.



SURZUR — Porte occidentale de la chapelle. Sacristie.

Saint-Laurent de Séné, une aile est venue se greffer au nord, comme à Notre-Dame Blanche en Theix. Elle existait aussi sans doute à Notre-Dame de Recouvrance de Surzur et à Saint-Gervais de La Trinité-Surzur. D'autres édifices conservent des vestiges de cette époque : l'église de Saint-Avé, la chapelle de Saint-Hélène de Surzur, celle de Penmern à Baden.

Au début de la période, les rampants des pignons sont lisses et se terminent au bas sur une assise très saillante parfois sculptée en forme de gargouille animale (Notre-Dame de Béléan) ou soutenue par une colonnette engagée (ancienne église d'Arradon). Les fenêtres, en arc brisé, à ébrasement rectiligne se garnissent d'un remplage de trilobes et de quadrilobes (ancienne église d'Arradon, chapelle Sainte-Hélène de Surzur) parfois savamment regroupés dans des lancettes qui s'entrecroisent (église de Saint-Avé, chapelle Notre-Dame du Vincin). Les portes s'entourent d'une mouluration de gorges et de tores, de colonnettes à chapiteau géométrique ou feuillagé (église de Ploeren).

A mesure qu'on s'avance dans le temps, le décor se charge : les contreforts montent de plus en plus haut et se lestent de pinacles, le banc mural passe à l'extérieur, des crosses végétales naissent aux rampants du toit d'abord simples crochets (Brangolo) puis feuilles de plus en plus épanouies ; le pourtour des fenêtres se creuse en cavet et le remplage évolue vers un dessin de langues de feu intérieurement redentées qui a donné son nom au style flamboyant ; les portes s'accompagnent de pilastres à pinacles et d'accolades chargées de végétation et parfois des pampres s'insinuent le long des gorges : les deux portails de Notre-Dame de Béléan en donnent un parfait exemple.

Les aspects intérieurs

A l'intérieur des chapelles, la charpente reste apparente avec sablières sculptées, ses entrails à têtes de crocodiles, ses poinçons verticaux. L'autel de granit quand il n'a pas été remplacé, s'adosse, long et étroit au mur de chevet, sous la grande fenêtre. Il est accompagné d'une crédence ménagée dans le mur du midi, en arc brisé, meublée d'un trilobe (ancienne église d'Arradon, Saint-Laurent de Séné) accompagnée de pilastres et d'une accolade (Notre-Dame du Loc) avant de n'être plus qu'une simple cavité en plein cintre. Le sacraire, qui fait souvent pendant à la crédence, apparaît généralement comme plus tardif.



SENÉ — Chapelle Saint-Laurent, crédence dans l'aile nord.

La chapelle Notre-Dame du Loc de Saint-Avé offre le plus riche ensemble de sculptures de la fin du XV^e siècle. Il comprend non seulement le décor des entrails et des sablières figurés d'inscriptions, de blasons, de feuilles découpées, d'animaux, de personnages parfois burlesques, mais un bénitier polygonal pédiculé, des socles de statues ornés de feuillage et surtout deux grands retables de granit, l'un d'eux malheureusement mutilé, à personnages et scènes multiples. Il faut y ajouter la très belle statue en pierre tendre de Notre-Dame du Loc,



SAINT-AVÉ — Chapelle Notre-Dame du Loc. Retable du transept (granit) (XV^e s.). Détail. Le couronnement de la Vierge.



SAINT-AVÉ — Chapelle N.D. du Loc. Vierge à l'Enfant (XV^e s.).



SAINT-AVÉ — Chapelle N.D. du Loc. Statue de sainte Luce (XV^e s.).

celles de sainte Madeleine et de sainte Luce, peut-être la statue en bois du Père Eternel. L'arbre de la croix, qui dominait la barrière du chancel, daté de 1500, ajouré le long de ses branches et dans son haut dais pyramidal, représente ce qu'il y a de plus fin et de plus délié dans



ARRADON — N.D. du Vincin. Elément du retable d'albâtre. (Cliché Arch. Dép. du Morbihan).

l'art flamboyant. Bien que d'importation étrangère, le retable d'albâtre n'est pas moins remarquable avec la foule de ses personnages en demi-relief.

Cependant Notre-Dame du Loc n'a pas le monopole des œuvres pouvant dater du XV^e siècle. Dans la chapelle Saint-Michel, une statue de sainte femme porte aussi les marques des Peillac. La statue de Notre-Dame du Rohic affiche les caractères de cette époque, peut-être aussi la Santez Berhed de Noyal. Si Notre-Dame du Vincin a perdu son retable d'albâtre, elle peut encore s'enorgueillir de sa Vierge à l'Enfant. L'église de l'Île-aux-Moines a recueilli de la Cathédrale un Saint-Vincent-Ferrier réduit à l'état de buste, mais d'un réalisme impressionnant.

L'influence de la Renaissance

L'influence de la Renaissance se devine au fronton de la chapelle Saint-Michel de Saint-Avé (1524) qui par ailleurs reste fidèle aux formes gothiques. On la retrouve à Notre-Dame Blanche de Theix et surtout dans le chœur polygonal de l'Île d'Arz (1553). Elle se manifeste par le retour aux baies cintrées et la disparition des redents dans la garniture des fenêtres. A l'extrême fin du XVI^e siècle leur remplage ne consistera plus qu'en une superposition de formes cintrées comme à Brangolo, à Moustoir-Lorho et à Notre-Dame Blanche de Theix.

C'est encore le style de la Renaissance qui caractérise les deux petits retables en pierre tendre de Notre-Dame du Loc.

La statuaire de cette époque est plus difficile à identifier. On peut lui attribuer le groupe de sainte Anne, la Vierge et l'Enfant et le saint Antoine de Kerozer, peut-être le Crucifix de Porcé et celui de l'église de Ploeren, la grande Pietà de Notre-Dame Blanche, le saint Vincent Ferrier de Moustoir-Lorho, la Vierge de Calzac-Eglise.



SAINT-AVÉ — Notre-Dame du Loc. Petit retable (XVI^e s.).

Les vitraux qui ornaient les fenêtres ont tous disparu et c'est une perte infiniment regrettable. Il ne reste plus qu'un panneau détérioré de la Crucifixion à Saint-Laurent de Séné et des fragments insignifiants à Notre-Dame du Loc. L'ensemble le plus cohérent se



SAINT-AVÉ — Chapelle Sainte-Marie de Kerozer. Vitrail de la Transfiguration (XVI^e s.).

trouvait dans la chapelle de Kerozer mais il a été déposé et mis en caisse où il attend d'être restauré.

L'âge classique (XVII^e-XVIII^e siècles)

Eglises et chapelles

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, on a bâti peu d'églises ; tout au plus leur a-t-on ajouté des chapelles ordinairement closes par des pignons à trois pans comme à l'église de Surzur. En revanche, maintes chapelles de quartier ou de château ont été construites, reconstruites ou remaniées à cette époque. Saint-Martin d'Arradon porte la date de 1651, Sainte-Anne du Grappont celle de 1690, Saint-Léonard de Theix 1767, Penbulzo à Surzur 1777. A cette série se rattachent, en tout ou en partie : Sainte-Barbe et Notre-Dame du Vincin d'Arradon, Sainte-Anne de l'Île-aux-Moines, Limur en Séné, Sainte-Hélène et Saint-Marc de Surzur, Moustoir-Lorho et Saint-Joseph de Theix.

La plupart d'entre elles sont d'une grande simplicité : plan rectangulaire, murs en moellons revêtus, pignons à rampants lisses. Les baies s'ouvrent en plein cintre ; le réseau de pierre disparaît des fenêtres ; les portes s'ornent d'un discret cavet ou d'un léger chanfrein quand elle ne se présentent pas avec des arêtes franches. A partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les fenêtres ont tendance à s'élargir sous un linteau en arc segmentaire, comme à l'église de Ploeren, à Notre-Dame du Vincin et à Saint-Léonard.

Retables et autels

Ce qui caractérise le mieux cette époque, ce sont les grands retables architecturés qui se sont multipliés pour glorifier les autels mais beaucoup d'entre eux ont été démolis au XIX^e siècle.

L'église de Baden possède un grand retable de bois, hérité de la Chartreuse d'Auray après qu'il eut transité par Pluvigner. Pareil monument est mentionné dans l'église de Theix, en 1678, à côté de deux autres dont on ignore le matériau.

La plupart des retables vannetais, inspirés des pays de Loire, combinaient calcaire et marbre. C'est ainsi que l'autel du Rosaire dans l'église d'Arradon, reçu, en 1691, un ornement de cette nature. Celui de Notre-Dame du Rohic (1695) demeure toujours en place, tout comme celui de Notre-Dame Blanche à Theix (1698) et celui de l'église de Saint-Avé vraisemblablement de la même époque. A Surzur, il a été

placé, en 1751, par le sculpteur locmoinois Le Denmat. Le retable du Rosaire, à Baden relève des mêmes canons.

Tous ces retables se présentent avec la structure architecturale d'une façade classique. Des colonnes de marbre les divisent, dans le sens de la largeur en trois compartiments ; corniches et entablement les recoupent perpendiculairement composant un triple étage avec une importance plus grande donnée au corps du milieu.

La composition s'organise autour d'un tableau central qui a été la plupart du temps renouvelé. Cependant l'Assomption de Notre-Dame du Rohic et la Sainte Famille de Saint-Avé pourraient bien être d'origine.

Les niches latérales abritaient des statues : à Theix, celles de sainte Cécile, la patronne et de saint Barnabé, qui ont été remplacées. La Vierge à l'Enfant et un saint anonyme à Notre-Dame Blanche sont peut-être d'époque tout comme l'Ecce homo de la niche supérieure. Ici se voient parfois des statues plus anciennes : la Vierge à l'Enfant de Saint-Avé, le Saint-Vincent Ferrier de Notre-Dame du Rohic.

Le reste du décor se compose d'angelots, de chutes de fleurs ou de fruits, d'ailerons feuillagés, de médaillons, de balustrades, de corbeilles de fleurs et de pots-à-feu qui donnent à ces retables un aspect quelque peu théâtral.

Celui de l'aile nord de Notre-Dame Blanche est d'un esprit un peu différent. Fait d'un seul corps et d'une large niche centrale qui contient une grande Pietà, il ruisselle de fleurs épanouies et s'apparente à certaines œuvres de Guillaume Gravay qui a travaillé à Sarzeau et à Nostang.

Dans un retable sans doute du XIX^e siècle, la Sainte Famille de Sainte-Anne du Grappont porte la date de 1698 et elle est signée du peintre angevin Pierre Besnard. La « Descente de croix » du vannetais Lhermitais a été peinte, en 1754, pour être placée au-dessus de l'autel de l'église de l'Île d'Arz, sans qu'on sache si elle faisait partie d'un retable. Le même artiste a fait le portrait du recteur de Nével.

Dans ce décor, l'autel avec son tabernacle et ses gradins, occupait la partie inférieure du corps central. Parfois on a conservé l'ancien autel de pierre, en dissimulant derrière un coffre de bois peint d'amples rinceaux comme on en voit encore à Saint-Laurent de Séné et à Saint-Mériadec de Baden. La plupart du temps, ils étaient remplacés par des autels de bois qui prirent, au XVIII^e siècle, la forme de tombeaux galbés. Des frises de rinceaux rampaient le long des gradins ; des colonnettes, des niches à statuettes, des chutes de fleurs décoraient le tabernacle et ses ailes formant contetable.



THEIX — Chapelle N.-D. Blanche. Le retable (1690).

Les autres œuvres

Indépendamment des retables, dans les églises et chapelles, d'autres œuvres peuvent être attribuées aux siècles classiques ; ainsi plusieurs statues de Notre-Dame du Loc à Saint-Avé : sainte Marguerite, saint Vincent-Ferrier, saint Colombier, le Saint-Sauveur ; à Notre-Dame de Penmern : la Vierge à l'Enfant et saint Gildas ; le saint Louis de Porcé. Par leur allure mouvementée, le Saint-Pierre-au-coq et le saint Roch d'Arradon, semblent se rapporter au XVIII^e siècle ainsi que le saint Vincent Ferrier, le saint François-Xavier de Saint-Laurent de Séné, peut-être le saint Laurent et le saint Matthieu dans la même chapelle. On peut y rattacher aussi le saint Christophe espagnol de Kerozer.

A en juger par les costumes, les deux tableautins de la légende du Garo à Notre-Dame de Béléan appartiennent au XVII^e siècle. Un ex-voto de Notre-Dame Blanche se rapporte à un événement de 1690. N. Bongrand attribue aussi au XVII^e siècle le Martyre de sainte Cécile à Theix et la Déploration du Christ mort à Notre-Dame du Rohic.

Au XVIII^e siècle, on aimait ployer le fer en courbes harmonieuses. De cette époque (1766) date la grande croix reliquaire de l'église de Séné et peut-être les grilles de Sainte-Anne d'Auray réutilisées à l'Île-aux-Moines. En revanche, la grande grille de la chapelle de la Vierge, dans l'Église de Surzur a été fabriquée au XIX^e siècle par le ferronnier Le Joubioux. De même, les portes-cierges ornés de fleurs de métal fichés au pied des statues de bois ne remontent guère qu'au temps de la Restauration.



VANNES — Chapelle N.D. du Rohic. Tableau de l'Assomption de la Vierge.



SAINT-AVÉ — Chapelle N.D. du Loc. Statue de sainte Marguerite (Cliché Arch. Dép. du Morbihan).



SAINT-AVÉ — Chapelle N.D. du Loc. Statue de saint Coloman (cl. Arch. Dép. du Morbihan).



THEIX — Chapelle N.D. Blanche. La Vierge à l'Enfant. Un retable.



SENÉ — Chapelle Saint-Laurent. Statue de saint Mathieu.

Le XIX^e siècle

Au XIX^e siècle, on a beaucoup construit. La vétusté des édifices, le vandalisme de la Révolution, l'accroissement de la population mais aussi le zèle des pasteurs et la générosité des fidèles ont conduit à agrandir, à rebâtir, à orner églises et chapelles. L'ouvrage se faisait habituellement sous la responsabilité des conseils de fabrique et était soumis à l'approbation au Gouvernement. Les projets étaient présentés à la Commission départementale des Bâtiments, plus soucieuse des aspects techniques et financiers de l'opération que de considérations esthétiques. L'administration veillait par dessus tout à limiter la dépense. C'est une des causes du manque d'originalité des édifices religieux de cette époque.

Les architectes

L'art néo-classique se perpétue jusque vers le milieu du siècle, en s'appauvrissant de plus en plus. Les architectes, souvent départementaux, se bornent à dessiner des églises en croix latine et à baies cintrées. Le clocher, dont la construction est souvent différée, présente pour tout ornement un portail encadré de pilastres toscans et dominé par un fronton triangulaire ; une balustrade couronne la tour carrée, à la base de la flèche.

Dès 1818, Noyal reconstruit le chœur et le transept de son église dont le clocher ne sera édifié qu'en 1857, sous la direction de Beaucé. Brunet-Debaines fournit, en 1824, les plans de la nouvelle église de l'Île-aux-Moines et, en 1829, ceux de l'église de Baden. Autour de 1834, sous la responsabilité des recteurs, l'église de Saint-Avé est, en grande partie, rebâtie et celle de Plescop agrandie de chapelles, avec le concours de Pobéguin, un artisan local. Ce même Pobéguin, ou son fils, intervient, en 1850, dans la reconstruction de l'église de Theix, contrôlé par l'architecte Charier, du moins en ce qui concerne le clocher bâti en 1855.

Les chapelles connaissent aussi un renouveau. Celle de Mériadec, en Baden, est restaurée en 1822 et agrandie en 1856 ; celle de Penmern, transformée, en 1821. Le propriétaire de Roguedas remplaça l'ancienne chapelle du château par une nouvelle qui doit son originalité à l'emploi systématique de formes semi-circulaires. La chapelle de Kerarden en Séné (1846) reste des plus ordinaires.

Au cours de la seconde moitié du siècle, on en vient à l'imitation du gothique. L'architecte Amé bâtit, en 1863-65 une église très simple



THEIX — Le portail de l'église (1855) (cl. Le Corguillé).



LA TRINITÉ-SURZUR — Façade tour (1901). (cl. Le Corguillé).

pour la jeune paroisse du Hézo qui avait renoncé à sa chapelle prieurale. A la même époque, le docteur Herr dessina pour les Jésuites, dans un style plus riche, la chapelle de Penboch. Dans les châteaux, on rivalisait d'ardeur pour édifier, avec une élévation de plus en plus marquée, la chapelle encore sévère de Kerran, celle plus fleurie du Grégo, le bijou de Langat ciselé dans la pierre blanche et, en 1885, la chapelle de granit de Berder. A Porcé, en 1911, l'architecte a utilisé plus librement les formes gothiques. La construction la plus imposante et la mieux réussie dans ce genre est l'église d'Arradon, bâtie en 1885-87, par l'architecte Mainguy de Nantes, en s'inspirant du gothique du XIII^e siècle.

Déjà, en 1860, Amé de Vannes, appelé à terminer l'église de Baden et à la doter d'un clocher, fut l'auteur d'un projet très étudié, tourné plutôt vers les formes romanes. Vingt ans plus tard, son successeur Maigné dessine dans ce même style la modeste église de Larmor-Baden. C'est encore lui qui crée la chapelle de Lesvellec, en se confor-

mant aux canons de l'Administration, ce qui en fait un édifice tout à fait part. Au tout début de ce siècle, Caubert de Cléry s'inspire du roman à coupoles du Sud-Ouest pour bâtir l'église de La Trinité-Surzur et, toujours dans l'esprit du roman, élève en 1904-1905 le clocher de Surzur.

Pour l'église de Séné, entre 1878 et 1888, l'architecte parisien Deperthes combine l'art gothique avec le cintre roman. Parisien, sans doute aussi, l'auteur de la petite chapelle de Kerozer revient, non sans une certaine lourdeur, à des formes d'âge classique.

L'abbé Brisacier de Tours a été sollicité à diverses reprises, notamment pour remplacer les lambris en bois par des voûtes de briques. En dépit des difficultés qu'il rencontrait auprès de la Commission départementale, il a travaillé, aux alentours de 1900 à Baden et à Theix.

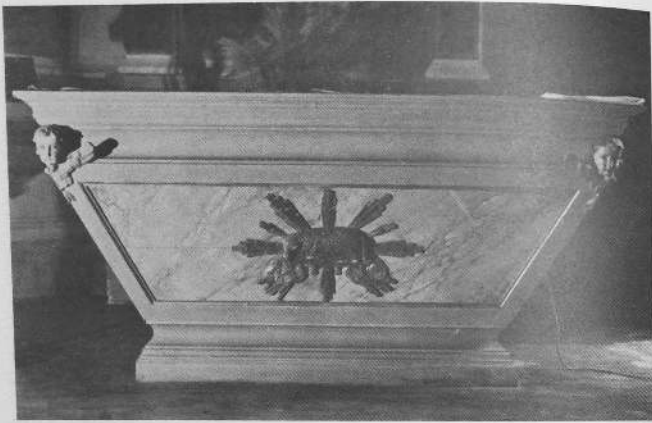
Les édifices du XIX^e siècle, bien qu'ils se présentent sous des aspects variés, se ressentent trop de l'imitation des styles antérieurs.

Le mobilier d'église

Le mobilier suit une évolution analogue à celle de l'architecture. Il est l'œuvre souvent d'artisans locaux habiles à assembler les boiseries.



LA TRINITÉ-SURZUR — Le maître-autel.



VANNES — Chapelle du Rohic. Autel du XIX^e s.

Les autels de bois demeurent souvent fidèles au modèle en tombeau galbé adopté au XVIII^e siècle mais les courbes se creusent davantage, des angelots apparaissent aux extrémités et le motif central prend de l'importance : triangle divin, agneau céleste, monogramme ; les autres compartiments s'organisent autour de lui. Ailleurs on adopte les lignes néo-classiques et l'autel prend la forme d'un tronc de pyramide renversé, dans les chapelles latérales de Surzur et de Theix, à Roguedas, à Kerarden, à N.D. du Rohic. Ce nouveau profil a peut-être contribué à adoucir le galbe des autels du Hézo et de Saint-Laurent de Séné. Les gradins sont de moins en moins ornés et le tabernacle lui-même se fait plus sévère, encadré de pilastres cannelés avec souvent un ciboire en bas-relief sur la porte. Cependant, à Noyal, sous sa corniche courbe, il est orné d'ailerons, de pilastres sculptés, d'un ostensor et d'un angelot. L'autel de la Trinité-Surzur se distingue par ses formes adoucies, ses gradins à rinceaux et surtout le bas-relief de la Vierge à l'Enfant qui occupe le médaillon central. Comme la plupart des autres, il est peint de faux marbre.

La mode du grand retable persiste tout en perdant beaucoup de son relief. Parfaitement architecturé au maître-autel de Noyal, il se réduit à un lambris dans les autels latéraux. A Penmern de Baden, des

pilastres cannelés et une corniche ordonnent les compartiments autour du tableau de la Vierge. Même dispositif à Calzac de Theix et à Kerarden de Séné où il n'y a plus que des rectangles juxtaposés. Plus original, le décor de l'autel secondaire de la chapelle du Grappont à Surzur imite celui qui entourait la statue de la dévotion dans l'ancienne chapelle de Sainte-Anne d'Auray. Dans les retables des autels latéraux de Theix, le Lorientais Le Brun utilise de nouveau les colonnes, les entablements, les frontons chers au Grand Siècle. Malheureusement, le vernis sombre, de rigueur au XIX^e siècle, ne met guère ces sculptures en valeur.

La mode revient, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, aux autels rectangulaires. Très simple, celui du Moustoir en Arradon appuie sa table moulurée sur deux colonnes, en avant de l'antependium sculpté de deux cœurs. En 1886, Le Brun a placé dans l'église de Séné un grand autel dont la face antérieure est animée de statuettes en haut relief et auquel s'adosse un contretable d'esprit plus ou moins flamboyant. C'est un gracieux décor Renaissance qui fait le charme du petit autel de chevet à l'Île-aux-Moines tandis que, dans la chapelle Notre-Dame d'Espérance triomphent des formes plutôt byzantines.

Tous ces mobiliers sont en bois. On n'avait cependant pas renoncé à utiliser la pierre. Le sculpteur Valentin de Rennes avait conçu pour l'église de Theix un autel en pierre blanche surmonté d'une niche pour la statue de sainte Cécile. Le recteur le trouvant trop encombrant demanda à Le Brun de le démonter et d'en utiliser les éléments pour construire l'actuel retable de chevet à trois corps. A Arradon, le recteur tint à enrichir son église de trois retables en pierre de Chauvigny, œuvres du sculpteur Gautron de Beaupréau (1887). Si le maître-autel a disparu, on peut encore admirer la somptuosité des deux autels latéraux ornés de statues, de statuettes et de bas-reliefs. Le retable de saint Joseph (1895) dans l'église de Baden est beaucoup moins bien venu. Dans la chapelle Notre-Dame-du-Loc, le Vannetais Merle a incorporé à un nouvel autel en tuffeau les anciens panneaux d'albâtre et placé une table de communion en pierre blanche. Mais le granit reste en honneur dans les autels et les retables d'allure classique des chapelles du Guéric à l'Île-aux-Moines et de Kerozer à Saint-Avé.

A l'exception des fonts baptismaux qui prirent, sous l'influence, semble-t-il de Le Brun, la forme de cuvettes ovales en marbre montées sur un pied en forme de balustre, le reste du mobilier était en bois. La tribune de Saint-Avé a été réalisée, en 1858, par Vincent Bocher, un artisan de Meucon. Pour la même église, Le Brun a exécuté d'après les dessins de l'abbé Douillard, une chaire sobre et belle. En revanche, il a

placé, à Theix, une autre, très ouvragée qui est, peut-être, son chef-d'œuvre. Un artisan local a sculpté avec magnificence le support du lutrin, les stalles et le meuble de sacristie de l'Île-aux-Moines. Non sans habileté, l'artisan Lecoq a fabriqué les confessionnaux de son église d'Arradon.

Généralement, ce sont aussi des artisans locaux qui ont repeuplé de statues les églises et les chapelles dévastées pendant la Révolution. Leurs noms et beaucoup de leurs œuvres ont été perdus.

Dans la région de Vannes, on connaît les Pobeguïn : le père, François, qui aurait été orienté vers la sculpture par le recteur de Meucou ; son fils, Pierre-Marie, qui tenait boutique à Vannes. Leurs personnages ont toujours une attitude un peu figée.

Parmi les ébénistes, le plus fécond fut certainement le Lorientais Le Brun, maintes fois rencontré. Il appartient à une famille d'artisans du bois dont l'origine remonte à Jean-Baptiste Le Brun, né à Lorient, le 28 fructidor II (14 septembre 1794), maître-sculpteur de la Marine, en 1852. Ses fils continuèrent la profession et celui qui nous concerne, Guillaume-Alphonse est né au Port-Louis, le 19 mars 1814. Il poursuivra sa production jusqu'à sa mort survenue, à Lorient, le 26 juillet 1904 et deux confessionnaux de Baden proviennent de sa succession. Son activité est si importante, dans tout le département, qu'on ne saurait exclure qu'il ait été aidé par l'un ou l'autre de ses frères : Marie-Nicolas-Edouard, ébéniste, Jean-Marie-Hippolyte, sculpteur-perceur, contre-maître en 1860, Alexandre-Alain, sculpteur. Son fils Alphonse, qui signe son acte de décès, domicilié à Plœmeur, était lui-même sculpteur et son petit-fils Victor Le Brun, dessinateur aux Chantiers de la Loire à Saint-Nazaire. On lui doit notamment le saint Martin de Ploeren, les statues de sainte Anne, de saint Joachim, de saint Jean, de saint Joseph et les deux anges adorateurs qui se trouvaient dans l'église de Saint-Avé.

Pierre Carado était plâtrier. Il orna l'église de l'Île-aux-Moines et fit pour elle une série de statues en plâtre destinées à remplacer les anciennes en bois jugées trop rustiques. On a considéré comme son chef-d'œuvre une statue de la Vierge à l'Enfant terrassant le démon et elle a été reproduite à de nombreux exemplaires. On la voit encore, en blanc à Notre-Dame en Béléan, et en polychromie dans l'église de Baden.

Le saint Bruno de Penmern, dont on ignore l'auteur, est beaucoup plus original. Par ailleurs, la multitude des effigies en plâtre qui ont envahi églises et chapelles au XIX^e et au XX^e siècle ne relève plus que de l'histoire des dévotions.



SURZUR — Chapelle Sainte-Anne. L'aile du nord et son décor.



THEIX — Eglise Sainte-Cécile. La cuve de la chaire (Le Brun).

La peinture et le vitrail

Les peintres locaux ont trouvé à s'employer pour renouveler les tableaux des retables ou pour en créer d'autres qui ornaient les églises. A Arradon, on a conservé une Glorification du Sacré-Cœur, non signée et qui pourrait, à la rigueur, remonter au XVIII^e siècle. En revanche, le tableau dit de « la pierre de l'onction » et qui est une « Déploration du Christ mort » est signé Auguste Boyer et datée de 1843. L'église de l'Île-aux-Moines abrite trois grands tableaux : la Vierge du Rosaire, une Transfiguration et une Vierge apparaissant à un navire dans la tempête.

Parfait Pobeguïn (1823-1900), le fils de Pierre-Marie, qui avait peut-être peint lui-même le saint Martin récemment disparu de l'église de Ploeren, a signé les Assomptions de Notre-Dame de Béléan (1856)

et de Notre-Dame de Penmern, toutes deux très ressemblantes. Il était aussi l'auteur du décor de la voûte de Saint-Avé et des motifs qui encadraient le retable. En 1866, il devint professeur de dessin au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray jusqu'à sa mort survenue en 1900.

On connaît encore les noms de Couriaut, sans doute un amateur, qui proposa ses toiles à l'église de Baden, de Le Garff qui peignit deux tableaux pour Ploeren. Un détenu de la prison de Vannes représenta pour l'église du Hézo une Vierge du Rosaire et un saint Vincent. En revanche, on ignore tout des auteurs du tableau de la Vierge à l'Enfant à Calzac et du Rosaire à l'église de Theix, des Saint-Pierre de l'église de Baden et de Locmiquel, du Miracle du chevalier du Garo et de la Fuite en Egypte de Notre-Dame de Béléan, de la Présentation au Temple et de la scène naïve du labour du saint Isidore à Noyal, de la non moins naïve, mais d'un tout autre style, Nativité de Notre-Dame de Penmern. Au total, en dépit de nombreuses disparitions, la région vannetaise reste assez riche en peintures religieuses.

Au XIX^e siècle, on assiste à une renaissance de l'art du vitrail. Les recteurs sont heureux de réchauffer leurs églises d'une belle lumière colorée qui, de surcroît, grâce à la figuration, éclaire et soutient la dévotion. La vogue s'affirme surtout dans le dernier quart du siècle et l'on n'hésite pas à recourir à des maîtres-verriers lointains. Champigneulle de Bar-le-Duc place, en 1876, le vitrail de la Présentation dans la chapelle du Vincin. Après avoir minutieusement préparé son programme, le recteur de Theix s'adresse à l'atelier belge Grossé de Herde pour l'exécuter en 1883. C'est Megnen d'Angers qui réalise, en 1888, la première tranche d'un projet aussi nettement défini pour l'église d'Aradon. Saint-Avé choisit Ramette et Uzureau de Nantes en 1883, puis Kock de Beauvais en 1904. L'église du Hézo a été vitrée en 1902-03 par la manufacture Saint-Clément de Nantes, celle de Baden par Lux Fournier, en 1904, et celle de La Trinité-Surzur par Fournier de Tours, en 1912.

Ce dernier atelier aurait été en relation avec le peintre-verrier Ernest Laumonier, originaire de Parthenay (Deux-Sèvres) qui s'installa à Vannes. Il se manifesta à Saint-Avé, dès 1879, à Baden, en 1885, à Notre-Dame de Recouvrance de Surzur, en 1890-91, à Larmor-Baden, en 1893 et à Séné, en 1900. Il poursuivra ses activités jusqu'à sa mort survenue en 1920. Son fils, né à Vannes, en 1888, continuera l'atelier avec le titre de peintre-décorateur et décèdera à Vannes, en 1932.

L'apport du XX^e siècle

Commencé sous le signe de la persécution religieuse, affecté par deux guerres mondiales, marqué par un Concile œcuménique et une importante réforme liturgique, le XX^e siècle a modifié profondément les sensibilités religieuse et artistique. En outre l'apparition de matériaux nouveaux a transformé l'art de bâtir.

La ville de Vannes mise à part, on a peu construit d'édifices religieux dans la région vannetaise. La chapelle de Bellevue en Séné porte la marque du provisoire. Mieux conçue et plus originale, celle, récente, de Kérozer n'est au service que d'une petite communauté. Ailleurs, on s'est contenté de rajeunir et la mode s'est imposée, peut-être en réaction contre l'emploi généralisé du béton, de remettre en évidence la pierre en supprimant le revêtement. C'est ainsi que s'est transformée la physionomie intérieure des églises de Baden, de l'Île-aux-Moines, de l'île d'Arz, de Ploeren, et celle de maintes chapelles, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ce qui parfois semble regrettable.

Les statues polychromées en plâtre, de facture trop académique, ont perdu la faveur qu'elles connaissaient jusqu'à la dernière guerre. On a fini par les trouver trop mièvres. Pourtant, sous l'influence du style Arts décoratifs, elles avaient adopté des lignes plus rigides et un modelé plus nerveux mais elles étaient encore fabriquées en série. On revient au bois et à des œuvres plus individualisées. Déjà un artisan lorientais avait créé pour Theix une sainte Cécile et un saint Vincent-Ferrier. Entre les deux guerres, le Vannetais Rouxel plaça dans le chœur de l'Île-aux-Moines, les statues en bois de saint Gildas et du bienheureux René Rogue. Récemment, cette église s'est enrichie de trois statues en bois : une Vierge à l'Enfant, un saint Michel et un saint Pierre de Jouannic. Pour l'Île d'Arz, Jégouzo d'Auray a taillé une petite Vierge de douleur et un saint Jean. A Saint-Michel de Saint-Avé, un sculpteur amateur a remplacé la statue du titulaire qui avait été volée et même ajouté une Vierge. De la même manière, il avait regarni de statuette les niches qui avaient été vidées au maître-autel de l'église paroissiale. Si ces essais sont méritoires, ils restent encore trop tributaires des modèles anciens.

La peinture a produit des œuvres plus originales. Laumonier se montre très classique dans son tableau du Rosaire (1904) à Noyal et même dans celui dédié aux victimes de la guerre (1920) au Hézo. Mais avec Xavier de Langlais se révèle un art plus personnel, imprégné de spiritualité bretonne. On a de lui un Crucifix douloureux au Hézo et surtout une Vierge à l'Enfant toute recueillie dans son église paroissiale

de Surzur (1935). A l'époque où l'on remettait en honneur le baptême, Meriel-Bussy, en 1956, a peint pour le baptistère d'Arradon un décor de fresques : autour d'un Crucifix de bois devenu la source de l'Eau vive interviennent l'Esprit-Saint et la Vierge Marie. Dans la chapelle Notre-Dame de l'Espérance, à l'Île-aux-Moines Dominique Alghieri a suspendu un curieux saint Luc.



SURZUR — Eglise paroissiale. Vierge par X. de Langlais (cliché Le Corguillé).

figuration de plus en plus simplifiée, de garnir les fenêtres des églises de Surzur et de Noyal (1981) et l'on retrouve également Uzureau à l'Île d'Arz. Un matériau nouveau était apparu avec la dalle de verre aux couleurs particulièrement chatoyantes. Utilisée avec des tons sourds dans le bas côté est de l'église de Séné, elle retrouva avec Lamy toute sa vivacité aussi bien dans le chœur et la tribune où figurent scènes, personnages et symboles que dans les compositions du côté ouest de la nef. Après ce flamboiement, les vitraux de Saint-Léonard et du Moustoir-Lorho, en Theix, paraissent bien pâles mais la couleur reprend tous ses droits dans la bande lumineuse qui ceint la nouvelle

Entre les deux guerres, les vitraux ont cherché à s'affranchir des anciens encadrements pour des scènes à pleines vitres, traitées d'une manière plus stylisée et avec des couleurs vives et contrastées. Rault de Rennes reprit, en 1934, le programme prévu initialement pour l'église d'Arradon en peuplant la nef de saints locaux ; Lardeur le compléta, en 1937, par les quatre Évangélistes du transept et, en 1940, avec les images de la Bonne Armelle et d'Yvon Nicolazic. En 1934, aussi Mauméjean créa pour le chœur de l'Île-aux-Moines un décor où les verrières de fenêtres se mariaient avec les mosaïques de la voûte. Razin de Nantes illustra, en 1939, la nef de Saint-Avé des scènes de la vie du Christ.

Après la seconde guerre mondiale, le même Razin continua, dans le même style mais avec une



ARRADON — Vitrail de saint Luc par Lardeur (1937).



ARRADON — Décor du baptistère par Meriel-Bussy (1956). Cf. Le Corguillé.

chapelle de Kerozer où elle a été placée, en 1984, par l'atelier Renoncé de Nantes.

L'introduction de la réforme liturgique a entraîné un bouleversement dans l'aménagement des églises. Par souci de simplicité et de vérité et afin de célébrer face au peuple, on a détaché les autels du chevet et supprimé leurs superstructures, on a fait disparaître les grilles et les tables de communion sous prétexte qu'elles nuisaient à la communication entre l'officiant et les fidèles, on a démonté les chaires pour ne plus utiliser que la cuve, on a relégué aux oubliettes tout un peuple de saints, on a repoussé les confessionnaux dans des coins sombres en attendant de prévoir des espaces d'accueil, on a délaissé les fontaines baptismales pour des chaudrons portatifs. Il y a eu ainsi maintes erreurs commises et des œuvres de valeur inutilement sacrifiées.

Pour autant, on n'a pas trouvé une organisation satisfaisante du sanctuaire. Souvent les deux autels, l'ancien et le nouveau, se font concurrence et l'on n'arrive pas à harmoniser avec eux le lieu de la Parole et le pupitre du célébrant. Le nouvel autel est d'une telle pauvreté qu'il apparaît comme tout à fait secondaire. Quand il est construit en pierre, ses formes purement géométriques, sans la moindre mouluration, dépassent en sécheresse le néo-classicisme agonisant du XIX^e siècle et s'apparentent à une sculpture funéraire main-



THEIX — Chapelle N.D. Blanche. Ex-voto (cl. Arch. Dép. du Morbihan).



SÉNÉ — Eglise Saint-Patern. Bateau processionnel (cliché Archives Dép. du Morbihan).

tenant abandonnée. Placé au carré du transept, celui de l'Île d'Arz revêt cependant une certaine noblesse et, à l'Île-aux-Moines, en se faisant plus modeste, il a gagné en harmonie.

La chapelle de Lesvellec a bénéficié d'un aménagement original du sanctuaire avec une plate-forme revêtue de grès flammé, un autel orné de plaques de céramique et un cyclorama compartimenté qui recentre l'attention. A l'église de Saint-Avé l'autel brille des feux d'une lave émaillée et striée de profondes nervures. Plus simple, l'autel de Kerozer, plaqué de bois exotiques, s'enrichit de sculptures dorées tout comme l'ambon et le pupitre qui font avec lui l'ornement du chœur par ailleurs meublé d'un grand Christ de bois et de panneaux repercés qui encadrent le tabernacle. Toutes ces réalisations ont fait l'objet d'une sérieuse recherche, notamment de la part de l'ensemblier Coroller de Quimper.

Les ex-voto

Pour être des œuvres mineures, les ex-voto n'en contribuent pas moins à l'ornementation des églises et surtout des chapelles et ils sont les signes d'une grande dévotion. Si l'on excepte les deux tableaux du XVIII^e siècle dans la chapelle Notre-Dame de Béléan, qui ne sont pas de véritables ex-voto et celui de Notre-Dame Blanche à Theix rapporté à un événement de 1690, la plupart ne remontent pas au-delà du XIX^e siècle.

Il y a peu, on voyait encore dans l'église de Saint-Avé l'ex-voto d'Alban Cario. A Sainte-Anne de Surzur, le Père Marc Pedron, missionnaire en Oubangui, a constitué une panoplie avec les instruments symboliques des dangers auxquels il a échappé. Des ouvrages en broderie, de nombreuses plaques de marbre dans la chapelle Notre-Dame de Béléan rappellent des succès aux examens.

Les plus nombreux ex-voto se rapportent à des événements maritimes et représentent des bateaux aux prises avec la tempête, ainsi encore à Notre-Dame de Béléan, à Notre-Dame d'Espérance de l'Île-aux-Moines, à Larmor-Baden. Dans presque tous les sanctuaires de la côte, on voit aussi des maquettes de navires suspendues à la voûte ou posées sur un brancard processionnel. Les plus remarquables se trouvent à Larmor-Baden, à Séné, dans les chapelles de Penmern et de Locmiquel en Baden. Dans cette dernière, une composition évoque le séjour forcé de la flotte française à Alexandrie durant la dernière guerre.

Les cloches

De tout temps, les cloches ont fait l'orgueil des paroisses et leur « baptême » était inscrit dans les registres paroissiaux avec souvent d'illustres parrainages. C'est ainsi que se trouvent mentionnées, à Arradon, une cloche de 329 livres, en 1682, et une autre cent ans plus tard. Noyalon en reçut une première en 1698, une deuxième du fondeur Huet de Vannes, en 1759, une troisième de Guillaume, en 1769, et encore une autre de Châtel, en 1784 : il leur arrivait, en effet, si le travail n'avait pas été bien fait, de se fêler ou de se briser. Celle de Saint-Joseph de Calzac a été fournie en 1722 par Beurrier-Desjardins. Surzur en reçut une en 1765.

A la Révolution, la quasi-totalité des cloches furent réquisitionnées et fondues pour fabriquer des canons. Dès la reprise du culte les demandes se firent nombreuses et les grands fournisseurs furent Châtel, père et fils, qui fondaient à Vannes, l'un dans les jardins du Collège (actuellement Jules Simon), l'autre 4, rue du Mené, mais acceptaient aussi de travailler à la campagne. L'église de Séné conserve encore deux cloches fondues par eux en 1803. C'est à ces mêmes ateliers qu'eut recours le desservant de Surzur, en 1804, en 1807 et en 1813.

Reçurent aussi des cloches : Noyalon en 1816, Le Hézo en 1843 et 1850, l'Île-aux-Moines en 1847. Le recteur de Baden n'appréciait pas le timbre de celle que le Frère Fulbert de Ploermel avait fournie en 1866.

Dès la fin du XIX^e siècle, la maison Havard de Villedieu-les-Poêles s'imposa dans la région vannetaise et les carillons se firent plus puissants et plus harmonieux. De cette fabrique Ploeren reçut trois cloches en 1878, Saint-Avé, trois également en 1897 et Surzur quatre en 1924. Dans cette dernière église, la faiblesse des attaches entraîna des accidents qui obligèrent à renouveler la sonnerie en 1948. La grosse cloche de Séné date de 1960 et a été fournie par Bollet d'Orléans.

Croix et fontaines

Les croix se comptent par dizaines dans certaines paroisses. On les trouve au voisinage des églises et des chapelles, dans les cimetières, mais aussi aux carrefours des routes ou mêmes, solitaires, plantées sur des talus, en pleine campagne, ou perdus dans les landiers.

Les plus anciennes sont simples, épaisses, sans figuration. On les dit parfois taillées dans des menhirs ou des stèles gauloises parce



SAINT-AVÉ — Croix de N.D. du Loc.



SÉNÉ — Croix de Montsarrac (cf. Arch. Dép. du Morbihan).



THEIX — L'ancienne croix de la place.



SÉNÉ — Croix dite de Jean II.

qu'elles ont les bras courts (devant le cimetière de Séné) ou pattés (près de l'église de Saint-Avé).

Les belles croix du XV^e siècle, à Saint-Avé d'en haut et d'en bas, à Montsarrac et à Saint-Laurent de Séné, à Notre-Dame du Rohic, se dressent sur de hauts soubassements en forme de table et présentent à leur sommet des médaillons sculptés sur toutes leurs faces et parfois des personnages au pied du fût. Elles sont caractéristiques de la région vannetaise où elles tiennent lieu de calvaires monumentaux. A celle du château de Beauregard, plus tardive, la Vierge et saint Jean sont placés immédiatement sous la traverse de la croix.

Dans les siècles suivants, la figuration, plus limitée et plus malhabile, finit par disparaître complètement. On n'a plus alors, de nouveau,

que de simples croix de pierre, de dimensions variées, aux arêtes souvent abattues, les unes très hautes comme la belle croix dite de la grotte de Jean II, au bord de la route de Nantes, d'autres de quelques dizaines de centimètres, fichées dans un socle de pierre. Saint-Avé possède une double paire de croix jumelles dont on ignore la signification.

A partir du XVIII^e siècle, on a dressé contre les églises de hautes croix de bois destinées à perpétuer le souvenir des missions qui se donnaient périodiquement dans les paroisses. Le Christ était alors descendu, restauré, porté en procession et remis à sa place au cours d'une cérémonie solennelle. Les derniers exemplaires achèvent de disparaître. En 1899, Arradon a remplacé la croix de bois par une autre en granit, très svelte, comme toutes celles que taillait le sculpteur lanionnais Hernot. Moins ambitieuse, celle qu'il a dressée à Saint-Avé date de 1923. Plus récemment, à Baden un artiste local s'est inspiré des croix irlandaises et l'on retrouve le même esprit dans celle qui vient tout juste d'être placée à Noyal. Dans cette paroisse, on voit aussi une croix de carrefour en fer, rare exemple, en Morbihan, de ce type de monument.



SAINT-AVÉ — Fontaine de N.D. du Loc.

Les chapelles s'accompagnent souvent d'une fontaine bâtie. A Notre-Dame du Loc, elle se trouve dans l'enclos, vis-à-vis de la façade de la chapelle et doit dater du XVII^e siècle. De Saint-Michel, toujours en Saint-Avé, dépend aussi une belle fontaine de granit, maintenant un peu délaissée au creux de son vallon.

La plus ornée est celle de La Trinité-Surzur, datée de 1744. Son plan carré et ses ouvertures sur trois côtés se retrouvent un peu partout dans la région mais seule celle de Sainte-Anne du Grappont peut rivaliser avec elle. Ailleurs, comme à Noyal (1760 et 1869), au Hézo (1861), elles sont plus austères. La fontaine de l'« Intron Varia » au bourg de Surzur a été remplacée au siècle dernier par une autre, à l'est de l'église, dédiée à saint Symphorien.

On a restauré la fontaine du Guéric à l'Ile-aux-Moines et plus récemment celle de Saint-Mériadec à Baden. Toutes deux s'enfoncent profondément sous une voûte de pierre. Très rustique, celle de l'Ile d'Arz se situe tout au bord du Golfe.

Bibliographie

- MARSILLE. Vieilles croix de pierre du Morbihan. BSPM, 1937, p. 18-52. Les croix de Vannes et de sa banlieue. BSPM, 1942.
- HALGOUET (H. du). Contribution à l'art populaire dans la statuaire. Vannes, 1948, 33 p. XV pl.
- Considérations archéologiques sur les édifices religieux du diocèse de Vannes. Vannes, 1951, 43 p.
- BONGRAND (N.). La peinture religieuse au XVII^e siècle en Morbihan (Mémoire dactylographié).
- BONGRAND (N.). Jean-Vincent Lhermitais (1700-1758). Catalogue de l'exposition de ses œuvres. Vannes, 1986.

Comme il se devait, le pays de Vannes, centré sur la ville épiscopale, est riche en églises et en chapelles, en monuments religieux de tous âges et de tous styles.

Les églises vivent au rythme de la vie paroissiale et donc s'adaptent sans cesse aux exigences de la pastorale et aux réformes liturgiques successives. Elles sont ainsi contraintes de se dépouiller des formes, des meubles, des dispositions auxquels on était accoutumé et que l'on ne voit pas disparaître sans regrets. Il faut bien qu'elles évoluent avec leur temps et que leur visage ne devienne pas trop vieillot pour accueillir les générations qui montent. L'essentiel, c'est qu'elles demeurent le temple de Dieu, la maison de la prière et du rassemblement de la communauté paroissiale, le lieu par excellence où les hommes prennent conscience de la dimension sacrée de leur vie.

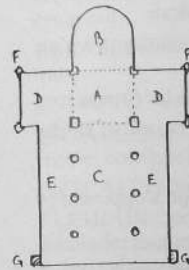
Plus humbles, plus modestes, les chapelles ne s'animaient guère qu'à l'occasion du pardon annuel ou lorsque leur cloche tintait le glas pour un décès dans le quartier que l'on appelait jadis du beau nom de frairie. Elles étaient visitées aussi par de pieux fidèles qui venaient prier et allumer un cierge devant une vénérable statue pour demander une grâce particulière.

Plus ou moins négligée durant plusieurs décennies, elles retrouvent faveur. Municipalités et associations rivalisent d'ardeur pour les remettre en bon état et elles se prennent à revivre quand elles ne sont pas désaffectées ou utilisées à des usages profanes.

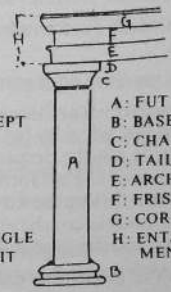
Malheureusement, il devient de plus en plus difficile d'y pénétrer car la confiance ne règne plus depuis que les voleurs s'intéressent de trop près aux anciennes statues et autres objets de dévotion qu'elles abritent. Du moins, elles appartiennent toujours au paysage et leur pittoresque éveille une certaine nostalgie. « Chapelles bretonnes », écrivait un journaliste, « je vous aime. Adolescent, je vous photographiais sous des angles inédits. Je venais me ressourcer à vos pierres, vieilles gardiennes d'un temps révolu. Vous étiez pour moi des buts de promenades, des haltes dans l'après-midi. Je vous surprénais, sous la pluie, plus belles encore. Et je rêvais ».



ARCS



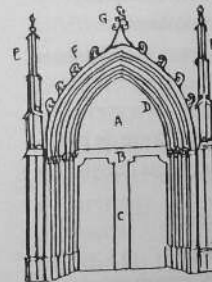
- A: CARRÉ DU TRANSEPT
- B: CHOEUR
- C: NEF
- D: BRAS OU AILE
- E: COLLATÉRAL OU BAS-COTÉ
- F: CONTREFORT D'ANGLE
- G: CONTREFORT DROIT



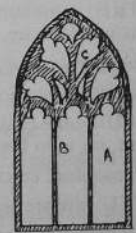
COLONNE



- 1: TORE
- 2: GORGE
- 3: CAVET



- A: TYMPAN
- B: LINTEAU
- C: TRUMEAU
- D: VOUSURES
- E: PINACLE
- F: CROCHETS
- G: FLEURON



- A: LANCETTE A TRILOBE
- B: MENEAU
- C: REMPLAGE

- A: NICHE
- B: AILERON



FRONTON TRIANGULAIRE

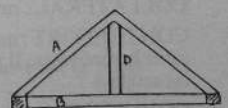


CURVILIGNE



SYNCOPE ou ROMPU

CHARPENTE



- A: ARBALÉTRIER
- B: ENTRAIT
- C: SABLIERE
- D: POINÇON

Croquis de L. ROUAUD

PETIT VOCABULAIRE DES TERMES TECHNIQUES

ABSIDE : extrémité de l'église, située normalement à l'est, et fermée par le mur du **chevet** qui peut être en demi-cercle, à plusieurs pans, ou droit (chevet plat).

AILERON : console latérale, souvent terminée en spirale.

AMORTISSEMENT : couronnement d'une construction qui va en s'amenuisant.

APPAREIL : manière dont sont taillées et assemblées les pierres.

ARCADE : élément d'architecture en forme de courbe, qui enjambe un vide. On la dit, selon les cas :

en plein cintre : la courbe dessine un demi-cercle ;

en arc brisé : quand elle est formée de deux courbes qui s'opposent ;

en anse de panier : la courbe est aplatie ;

en accolade : à double courbe et contre-courbe symétriques ;

segmentaire : la courbe se réduit à une portion d'arc-de-cercle.

ARCHITRAVE : poutre ou dalle reliant des supports entre eux.

ASTRAGALE : moulure qui couronne le fût d'une colonne.

BALUSTRE : colonnette de support ordinairement pansue. Alignés et réunis par une tablette, ils forment une **balustrade**.

BANDEAU : moulure plate de faible saillie.

BATIÈRE : construction à deux pentes opposées (en forme de bât).

BERCEAU : voûte en demi-cylindre. Lorsque deux quarts de cylindre s'opposent, on a un **berceau brisé**.

CAVET : moulure en creux, profilée en quart de cercle.

CHANCEL : clôture séparant la nef du haut de l'église.

CHANFREIN (ou biseau) : section plane obtenue en abattant une arête.

COLLATÉRAL : nef latérale appelée aussi bas-côté.

CONTREFORT : massif de maçonnerie construit en saillie sur le mur pour le renforcer. Il peut être **droit** (perpendiculaire) ou **oblique** (dans les angles).

CORNICHE : mouluration qui couronne le sommet d'une construction.

CRÉDENCE : cavité ménagée dans un mur, dotée d'une **tablette** pour recevoir les burettes et souvent d'un évier.

CROISILLON : traverse de la croix. Bras du transept.

DENTICULES : découpures rectangulaires ornant certaines corniches.

DOUBLEAU : arc transversal qui renforce la voûte en doublant son épaisseur.

EBRASEMENT : ouverture oblique d'une baie dans l'épaisseur du mur.

ENGAGÉE (colonne) : demi-colonne émergeant d'une maçonnerie.

ENTABLEMENT : ensemble d'éléments horizontaux (architrave, frise et corniche) qui relie entre eux colonnes ou pilastres.

ENTRAIT : poutre transversale qui relie les sablières.

FLEURON : ornement en forme de bourgeon au sommet d'une accolade.

FRONTON : couronnement de forme triangulaire ou curviligne. On le dit **syncopé** quand il s'interrompt dans sa partie supérieure.

GABLE : faux pignon ornemental qui surmonte certaines baies.

GALBÉ (adj.) : profilé en courbe et contre-courbe.

GORGE : moulure concave en demi-cercle.

LANTERNE : édicule en forme de tourelle couverte d'un petit dôme.

LARMIER : corniche au sommet du mur qui en écarte l'eau.

LINTEAU : traverse qui forme le haut d'une baie.

LONGÈRE : mur longitudinal d'un édifice. Le **pignon** en est le mur transversal.

MENEAU : montant de pierre qui divise une fenêtre en plusieurs formes ou compartiments.

MODILLON : petite console disposée sous un larmier ou un entablement.

OCULUS : petite baie de forme circulaire.

OGIVE : nervure diagonale, en arc brisé, qui sous-tend la voûte.

PIEDROIT : jambage ou montant vertical.

PILASTRE : élément d'architecture ou de décoration, de section rectangulaire ou polygonale, appliqué sur une surface.

PINACLE : couronnement pyramidal des contreforts ou des pilastres.

POINÇON : élément vertical de la charpente, perpendiculaire à l'entrait.

RAMPANT : bordure inclinée des pignons, des frontons et des gables.

REDENT : découpe qui dessine des lobes à l'intérieur d'un arc ou d'un soufflet.

REMLAGE : garniture de pierre ajourée dans l'arc des baies.

RINCEAU : motif ornemental formé d'une tige qui s'enroule et dont se détachent des rameaux.

SABLIÈRE : pièce de charpente qui repose sur longères.

SACRAIRE : armoire murale ménagée dans le mur de chevet pour abriter les vases et les livres sacrés.

SOUFFLET : motif du remplage en forme de cœur ou de flamme étirés.

TAILLOIR : tablette de pierre qui surmonte le chapiteau ou fait corps avec lui.

TAMBOUR : élément d'architecture cylindrique ou polygonal servant de soubassement à un dôme ou à une flèche.

TORE : moulure convexe en demi-cercle (boudin) ou en amande.

TRANSEPT : nef transversale perpendiculaire à la nef principale. Leur intersection forme le **carré** du transept.

TRIOBE (ou **QUADRIOBE**) : découpe en forme de trèfle à trois (ou quatre) feuilles.

TRUMEAU : support qui divise l'ouverture du portail.

TYMPAN : espace compris à l'intérieur du fronton ou entre les arcs d'un portail ou d'une fenêtre.

VOLUTE : enroulement en forme de spirale.

VOUSSURE : nom donné aux arcades, souvent multiples et concentriques, qui couvrent l'embrasure du portail.

GÉNÉRAL

En Bretagne, on désigne sous ce nom l'assemblée générale qui gérait les affaires de la paroisse sous l'Ancien Régime. Elle se composait de membres de droit : le sénéchal, le procureur, le recteur et de membres recrutés parmi les anciens trésoriers (appelés encore fabriques ou marguilliers) censés représenter la saine et la majeure partie de la population. Le général nommait, tous les ans, deux fabriques chargés d'exécuter ses décisions et tenus de rendre compte de leur gestion.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALES

Archives départementales du Morbihan :

- Ec. registres paroissiaux
- N 648. Commission départementale des bâtiments civils
- O. Travaux communaux (ordre alphabétique des communes)
- P. Plans cadastraux (de 1810 pour la région de Vannes)
- G 1118. CILLARD DE KERAMPOUL. Pouillé manuscrit.
- XI U 48. HALGOUET (H. du). Notes archéologiques sur les édifices religieux du Morbihan.

Archives particulières :

- Archives paroissiales
- Cahiers de paroisse
- Bulletins paroissiaux

Ouvrages généraux :

- DUBUISSON-AUBENAY. Itinéraire de Bretagne en 1636. (Edité par L. MAITRE et P. de BERTHOU. Nantes, 1898, 2 vol.).
- OGÉE-MARTEVILLE. Dictionnaire historique et géographique de Bretagne. Rennes, 1843, 2 vol.
- CAYOT-DELANDRE. Le Morbihan. Son histoire et ses monuments. Vannes, 1847.
- ROSENZWEIG. Répertoire archéologique du Morbihan. P, 1863.
- LUCO (Abbé). Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes. Vannes, 1884.
- RIALAN. Découvertes archéologiques dans Le Morbihan en 1884 et 1885. Vannes, 1885.
- RIALAN. Nouvelles découvertes. Vannes, 1886.
- LE MENÉ (Chan.). Histoire... des paroisses du diocèse de Vannes. Vannes, 1894, 2 vol.
- GUILLOTIN DE CORSON (Abbé). Pardons et pèlerinages de Basse-Bretagne. Diocèse de Vannes, Rennes, 1898.
- DUHEM (G.). Les églises de France. Morbihan, P, 1932.
- Dictionnaire des églises de France. Bretagne, P, 1968.
- GALZAIN (M. de). Les chapelles de nos saints. Priziac, 1971.
- TOSKER (C.). Le pays de Vannes : partie est, Rennes, 1988, 16 pages ill.

Table des matières

Préface	5	La nef	61	NOYALO	97	Chapelle Saint-Léonard	138
SAINT-AVÉ	7	Chapelle Saint-Laurent	61	L'église Sainte-Brigitte	97	Chapelle Saint-Michel de Bran-	140
L'église Saint-Gervais et Saint-	8	Son histoire	61	Son histoire	97	golo	140
Protais	8	L'ancienne chapelle du XV ^e	63	Sa reconstruction	98	Chapelle Saint-Joseph de Calzac-	142
L'église du XV ^e siècle	9	siècle	63	L'église actuelle de Sainte-Anne	99	Église	142
L'église du XIX ^e siècle	9	La variété de son mobilier	63	Son mobilier du XIX ^e siècle ..	100	Chapelle Sainte-Barbe de Mous-	143
L'œuvre de M. Panhéleux	9	Le pardon de Saint-Laurent ..	66	Chapelle Notre-Dame-de-Recou-	102	toir-Lorho	143
Les aménagements ultérieurs ..	12	La croix de Saint-Laurent ..	66	vrance	102	Chapelles disparues	145
L'église actuelle	13	Les autres chapelles de Séné ..	67	Les croix et les fontaines de	102	Fontaines et croix	147
Son architecture	13	Chapelle Notre-Dame de Ker-	67	Noyalo	102	SAINT-PATERN DE VANNES ..	149
Le mobilier et le décor inté-	14	arden	67	Notre-Dame du Rohic	149	Son architecture	149
Autour de l'église	18	Chapelles de Bellevue et des	68	Les aspects intérieurs	150	La croix du placître	153
Chapelle Notre-Dame du Loc ..	20	îles	68	LE HEZO	105	ARTS ET ARTISTES RELI-	155
Son histoire	20	Chapelle de Limur	70	Le prieuré de Saint-Gildas-de-	105	GIEUX	155
Son architecture	24	Les croix de pierre de Séné ..	70	Rhuys	105	La période romane	155
Son riche mobilier	26	SURZUR	73	La construction d'une nouvelle	107	Les XV ^e et XVI ^e siècles	155
Son enclos	30	L'église Saint-Symphorien	75	église	107	L'architecture extérieure	156
Chapelle Saint-Michel	31	Son histoire	75	L'église Saint-Vincent	108	Les aspects intérieurs	158
Chapelle du centre médical spé-	35	L'église sous l'Ancien Régime ..	75	LA TRINITÉ-SURZUR	111	L'influence de la Renaissance ..	160
cialisé de Lesvellec	35	Les restaurations du XIX ^e	76	La chapelle Saint-Servais	112	L'âge classique (XVII ^e et XVIII ^e	162
Chapelles de Kérozer	37	siècle	76	La construction d'une église	112	siècles)	162
Chapelle Sainte-Anne	37	La construction du clocher ..	78	paroissiale	112	Églises et chapelles	162
Chapelle de la maison de	39	Les cloches	79	La nouvelle église Saint-Servais	114	Retables et autels	162
retraite	39	Son architecture	80	THEIX	119	Les autres œuvres	165
Les chapelles disparues	41	Son mobilier	83	L'église Sainte-Cécile	119	Le XIX ^e siècle	167
Les croix de Saint-Avé	42	Les croix de mission	85	Son histoire	119	Les architectes	167
SÉNÉ	47	Chapelle Notre-Dame de Recou-	86	Sa reconstruction au XIX ^e	119	Le mobilier d'église	169
L'église Saint-Patern	48	vrance	86	siècle	123	La peinture et le vitrail	173
L'ancienne église	48	Chapelle Sainte-Anne du Grap-	88	Les aménagements intérieurs ..	125	L'apport du XX ^e siècle	175
Une reconstruction difficile ..	49	pont	88	Les travaux récents	127	Les ex-voto	178
Les projets successifs	49	Chapelle Sainte-Hélène à Bran-	91	Son état actuel	127	Les cloches	179
Les premières tranches de tra-	52	run	91	L'architecture extérieure	127	Croix et fontaines	180
vaux	52	Chapelle Saint-Marc à Trémo-	92	L'importance du mobilier	128	Petit vocabulaire	
La bataille des cloches	52	yec	92	Chapelle Notre-Dame-Blanche ..	132	et termes techniques	186
L'architecture de la nouvelle	56	Chapelles Domestiques	93	Sa longue histoire	133	Table des matières	191
église	56	Chapelle du Grégo	93	Ses divers aspects	135		
L'aménagement du chœur	58	Chapelle de Penbulzo	94				
Les chapelles du transept	60	Chapelle de Rimiac	94				
		Les croix, le cimetière et la fon-	94				
		taine	94				

Achévé d'Imprimer
sur les Presses
de l'Imprimerie Régionale
Juillet 1989

